

Martine STASSART

**L'évolution psychodynamique à moyen terme du
choix vocationnel chez le grand adolescent
(de 18 à 22 ans)**

**Thèse de Doctorat en Psychologie
Université de Liège**

**Etude détaillée de six cas
(151 pages)**

**Histoire clinique, tests cognitifs, TAT, test
de Rorschach et test de Szondi**

chapitre 10 : six cas d'illustration¹

Sophie (2), fille décidée

1. présentation de l'adolescente

Sophie est l'aînée de trois filles (les deux soeurs ont respectivement 2 ans et 5 ans de moins qu'elle). Son père est cadre supérieur à l'A.L.E. Sa mère est régente littéraire et donne cours de français dans un établissement libre pour jeunes-filles.

Une certaine rivalité a régné entre les trois soeurs jusqu'à l'adolescence. Sophie trouve que ses parents ont été plus sévères avec elle qu'avec ses deux soeurs, "surtout pour les sorties... et tout ça...". Elle s'est d'abord révoltée contre cette situation et trouvait cela "dégoûtant" mais ensuite a compris "qu'ils devaient" agir ainsi sinon "c'était les autres qui allaient avoir un mauvais exemple".

C'est surtout à l'égard de la relation avec la mère que la rivalité a été la plus forte : "je croyais que j'étais la préférée de maman et ma soeur (puînée) la préférée de papa". Ces conflits se sont atténués peu à peu et il règne plutôt une certaine connivence entre les deux aînées, "en raison de la différence d'âge assez réduite". Avec la cadette, les rapports sont plus distants : "nous n'avons pas les mêmes préoccupations...".

La scolarité de Sophie s'est déroulée sans problème. Ses résultats se sont toujours situés aux environs de 70%. Elle a suivi le cycle secondaire avec option latin-grec. Durant cette période, sa plus grande difficulté est de synthétiser, elle a plutôt tendance à "délayer" ce qu'elle doit exprimer. Elle rechigne parfois devant le travail et trouve souvent qu' "il y a vraiment trop de boulot!".

Sophie a toujours rêvé d'être institutrice, comme sa grand-mère qui s'est beaucoup occupée d'elle. Sophie a observé qu'elle avait l'air épanouie et semblait aimer à la fois son métier et les enfants. Quand elle était petite, elle a beaucoup "joué à l'institutrice" et lorsqu'elle devait étudier, elle "faisait comme si elle donnait des leçons".

¹ Nous avons désigné cette partie de notre travail par l'épithète "casuistique". C'est seulement depuis peu que ce terme est employé par les psychologues cliniciens pour évoquer les exercices habituels d'"analyse de cas" et cet emploi nouveau n'a pas encore été consacré par les dictionnaires. Sinon, "casuistique" a une signification péjorative qui est synonyme de "sophistique" et de "jésuitique". A la limite, tous les arguments sont bons pour justifier et défendre une opinion en conjuguant les arguments rationnels avec les impératifs éthiques. En choisissant cet adjectif, nous avons voulu souligner le côté hasardeux de l'entreprise qui consiste à resynthétiser une énorme masse de données apparemment disparates pour leur donner, comme le réclamait BINSWANGER, une "direction de sens", mais aussi ce qu'il y a d'incontournable et de nécessaire dans une telle démarche, malgré les biais que lui feront subir notre subjectivité. TAINE a dit: "La casuistique se fait et sert pour les cas difficiles", et Jean Jacques ROUSSEAU: "Le meilleur de tous les casuistes est la conscience; et ce n'est que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux subtilités du raisonnement" (Emile, IV, p. 348). Enfin RABELAIS: "...car science sans conscience n'est que ruine de l'âme" (Pantagruel, chap.8). Après tout, la psychologie clinique est la science de l'âme, et on ne voit pas très bien comment on pourrait investir cette science en évacuant les âmes, celle du sujet que nous étudions et celle du sujet que nous sommes. C'est bien à des "cas de conscience" que nous sommes sans cesse confrontés. De là vient le fait qu'il n'y a pas moyen d'être absolument en règle avec sa conscience comme le voudrait ROUSSEAU et qu'il faut donc bien se résoudre à faire de la "casuistique" au sens traditionnel du terme.

Sa mère, par contre, ne semble pas avoir été pour elle un modèle : "sa façon de donner cours est totalement différente de ma conception à moi".

Sophie a songé un moment "à faire l'interprétariat" mais "c'était une idée en l'air". Ses parents trouvent que l'école normale est ce qui lui convient le mieux. L'université ne l'a jamais attirée parce qu'elle a peur des "mofleurs". Elle décide donc d'entamer les études d'institutrice.

Lors de notre première rencontre, Sophie estime qu'elle manque totalement de confiance en elle-même. Elle a toujours peur de mal faire et doute souvent du bien fondé de ce qu'elle a répondu à une "interro" ou à un examen.

Elle a aussi "peur des gens" et s'en méfie toujours a priori. Elle s'entend bien avec les autres mais n'aime pas exprimer ses sentiments ou ses opinions, n'aime pas dire ce qu'elle ressent... Elle est souvent "déçue dans ses relations avec les autres". Elle déteste surtout les grands groupes où elle se sent très intimidée; elle attend que les autres viennent vers elle. Si cela ne se produit pas, elle se sent rejetée, "mise à l'écart". Elle se juge par ailleurs très tenace et persévérante : "je ne me décourage pas vite, j'ai toujours été habituée à travailler".

Malgré son manque de confiance en elle, Sophie revendique son autonomie et désire assumer seule son choix d'études "puisque c'est sa vie". Elle est optimiste pour l'avenir et se voit donc comme enseignante.

Elle aime beaucoup le sport et joue au basket. Elle prend plaisir également à se promener seule ou à courir seule. Elle adore lire et préfère de loin les livres à la TV.

Elle aimerait partir éventuellement à l'étranger mais "c'est toujours une histoire avec la famille". Elle songe également à fonder plus tard un foyer car elle aime beaucoup les enfants : "je me sens à l'aise avec eux, plus qu'avec les adultes".

Nous retrouvons Sophie 4 ans plus tard, devenue, comme l'on pouvait s'y attendre, institutrice primaire.

Sa première année à l'école normale ne lui laisse pas un souvenir favorable. Elle éprouve quelques difficultés d'adaptation : l'internat, d'abord lui pèse à cause de l'éloignement qu'il implique par rapport au milieu familial. Par ailleurs, elle est la plus jeune de la classe et ses condisciples la trouvent un peu naïve : "j'avais l'impression qu'on me prenait pour la petite fille et je ne supporte pas cela! Ils ne me laissaient pas le temps de grandir... je n'avais pas les mêmes idées...".

Lors des "classes de neige" cependant, la communication passe mieux et Sophie s'intègre dans un groupe. Cette période est alors évoquée comme idyllique : "c'était super génial!".

Cette première année réussie, Sophie entre en deuxième année mais tombe rapidement malade : elle a la mononucléose. Elle accepte mal cette diminution de son dynamisme et part néanmoins en stages; elle fait ensuite un séjour aux sports d'hiver "pour se retaper" complètement, ce qui entraîne un certain retard dans son travail scolaire jusqu'à la période du carnaval.

Elle rencontre alors de grosses difficultés en mathématiques, sa branche la plus faible, tandis qu'il lui est possible de "récupérer" dans les autres branches. Bien qu'ayant 14 de moyenne, pour la session de juillet, elle échoue en mathématiques et doit représenter ce cours en deuxième session. Elle est "extrêmement déçue" et en veut à son professeur de ne pas l'avoir "laissée passer". Sa mère lui propose alors de suivre des cours particuliers pendant les vacances, ce qui l'aide à réussir son examen et lui fait comprendre qu'en la sanctionnant son professeur lui a en réalité rendu service car elle a été obligée de tout revoir et de tout comprendre. Plusieurs de ses compagnes doublent cette deuxième année. En troisième année, l'année est "super chouette", avec en bout de courses, un travail de fin d'études. Le thème de

son mémoire est "L'éducation musicale peut-elle revendiquer une place dans l'Enseignement spécial?... , ce qui sollicite Sophie à faire un stage dans une "Ecole Freinet". Elle s'y plaît beaucoup et apprend "énormément de choses" sur le plan créatif, l'expression orale, le rythme, la discrimination auditive, etc...

Au mois de Février de sa dernière année d'études, sa grand-mère maternelle meurt subitement au cours d'un séjour à Ténériffe, ce qui perturbe assez bien Sophie et son entourage familial. Elle dira de cette grand-mère : "elle, ça l'inquiétait que je n'aie pas de "petit ami".

Sa motivation et l'intérêt de son travail de recherche l'aideront néanmoins à se ressaisir et à obtenir sans gros problème son diplôme d'institutrice, ce qui lui "apporte le bonheur". Se pose alors la question de savoir si elle accepte de travailler dans l'enseignement spécial? En fait, elle a toujours pensé "que ce serait bien d'avoir un travail où on aide les autres" et cette idée ne la rebute pas du tout. D'autre part, elle a un projet immédiat de vacances en France avec des enfants caractériels et ce premier contact lui permettra de mieux se rendre compte des qualités exigées pour s'orienter vers cet enseignement particulier pour enfants en difficulté. Quand elle rentre, elle reçoit de la FISC (Fédération des Instituteurs Spécialisés Chrétiens) une proposition d'emploi comme "institutrice codeuse".

Ce travail consiste à être l'élément intermédiaire, dans une classe d'enfants sourds-muets, entre l'instituteur et les élèves, en utilisant le langage gestuel et la lecture labiale. L'école qui fait la demande se trouve à 500m d'un centre spécialisé avec lequel elle travaillera en collaboration étroite. Sophie téléphone à l'école pour avoir de plus amples renseignements, s'informe et regarde si d'autres possibilités, peut-être plus attrayantes, ne sont pas proposées ailleurs... puis se décide : "le 14 juillet, c'était fait!".

Commence alors son initiation : pendant tout le mois d'août, elle suit des cours pour assimiler le langage des sourds, mémorise les signes et s'exerce à la pratique, rencontre des parents d'enfants sourds, les interroge sur les difficultés spécifiques éprouvées, les écoute... et commence son métier avec enthousiasme le 1er septembre. Sophie considère son travail comme très enrichissant. Elle est en fait la titulaire de sa classe et la personne de référence pour les sourds. En plus de son travail d'intermédiaire "traductrice", c'est elle qui s'occupe des séances d'écriture, d'initiation à la lecture et de compréhension des textes. Sophie se sent très à l'aise avec les enfants sourds et estime avoir avec eux un contact meilleur qu'avec les autres enfants. Cette relation est pour elle plus enrichissante et plus durable. Alors que dans l'enseignement normal "on voit partir les enfants" chaque année, ici on les suit beaucoup plus longtemps et "c'est super" de voir les progrès!.

Malgré la bonne adaptation et la motivation positive de Sophie pour son travail d'aide aux enfants sourds-muets, ses velléités de "partir", exprimées déjà lorsqu'elle avait 18 ans, n'ont pas disparu.

Lors de son voyage en France avec les enfants caractériels, elle a partagé la vie d'une congrégation religieuse. Elle y a rencontré deux novices avec qui elle s'est liée d'amitié et qui restent pour elle "un modèle d'épanouissement personnel". Cette congrégation recherchant des jeunes pour leurs missions d'Afrique, Sophie a pensé qu'elle pourrait s'orienter dans cette voie. Elle en a discuté très ouvertement avec les religieuses qui lui ont dit qu'elle était peut-être encore un peu jeune et qu'il valait mieux réfléchir et attendre quelques années pour mûrir sa décision. Sophie, en effet, voudrait partir dans le cadre de cette congrégation mais en tant que laïque. Ce choix, cependant; est lourdement hypothéqué par la séparation d'avec le milieu familial, qui "pose vraiment problème" à Sophie et à ses proches.

Il s'agit en effet de s'expatrier pour 1 an minimum, alors, qu'en internat, à l'école normale, rentrant tous les huit jours dans sa famille, la séparation lui semblait déjà très dure à vivre...alors, qu'en serait-il là-bas?

Ces vacances et le contact avec la vie religieuse l'ont cependant "changée" et lui ont appris à "remettre certaines valeurs en place"! "Comment ces jeunes noires pouvaient-elles être aussi épanouies et souriantes alors que moi-même je l'étais si peu ?" se demanda-t-elle. Depuis longtemps, Sophie "ne s'était sentie aussi bien, aussi reposée" qu'en leur compagnie! Elle comprend alors que "donner, ça apporte beaucoup". Pour voir plus clair en elle, elle décide de "s'accorder une année pour réfléchir et mûrir", en se faisant accompagner sur le chemin de la décision "par une personne neutre, comme un thérapeute qui joue l'effet de miroir, et qui ne prend jamais de décision à ta place".

Depuis l'obtention de son diplôme, Sophie sent que sa relation avec ses parents a changé. Durant son adolescence, elle avait l'impression que ceux-ci ne la comprenaient pas, "ne grandissaient pas avec elle". Actuellement, les échanges sont très différents, chacun parle de son "boulot" sur un plan d'égalité. Lorsqu'elle exprime son envie de "partir", cependant, elle perçoit chez eux une réticence, bien qu'ils ne s'opposent pas vraiment à son projet : "pour eux, ce n'est pas évident, ils sont inquiets, pensent que je n'aurai jamais de famille si je pars...".

Ainsi, en voyant le chemin parcouru depuis la fin de ses études secondaires, Sophie estime qu'"il est très dur de devenir une femme".

N.B.: nous avons reçu des nouvelles récentes de Sophie; elle a rencontré un jeune-homme avec lequel elle a vécu 1 an et nous annonçait son mariage prochain. Elle travaille toujours avec les enfants sourds-muets.

associations de mots au second temps de la rencontre

PROFESSION:	le mien, institutrice, relation, l'enfant, les difficultés des enfants, les remédiations, l'enrichissement et un épanouissement.
ÉTUDES:	copains, certains cours, je trouve que ça demande une certaine autonomie et une certaine discipline et arrivée à la fin de la formation, le bonheur quand on a fini et qu'on regarde le chemin parcouru.
ADOLESCENCE:	Ça me fait penser à ma soeur Inès : recherche de ce qu'on veut être, on essaye de trouver sa personnalité mais on est encore très influençable, moment très difficile, on a besoin de l'adulte même si on le repousse.
ADULTE:	Il y a deux moments. Il y a d'adulte-parent qui est là, pour satisfaire les besoins de l'enfant et puis l'adulte en tant qu'étape, après adolescent, c'est jeune adulte, amitiés, échanges, différence d'opinions, épanouissement et discussions.
FEMME:	c'est dur!, c'est une personne égale dans la relation homme-femme qui a une personnalité et qui doit rester elle-même. On ne mélange pas, c'est complémentaire, chacun doit garder sa personnalité qui est propre. Le côté esthétique ne me tracasse plus vraiment, ça ne sera jamais une de mes préoccupations premières. Parfois, je me rends bien compte que je ne peux pas être toujours en basket.

2. TAT

synthèse de la première passation

L'approche formelle des récits indique une fantasmatisation et un travail de liaison de bonne qualité qui ont cependant tendance à perdre de leur souplesse au fur et à mesure qu'on avance dans la passation du test: les projections deviennent peu claires dans les dernières planches, les histoires élaborées contiennent de plus en plus de mystère et se déroulent dans la clandestinité. A partir de la planche 12, on note l'intervention directe du sujet ("*je descends chez ma grand-mère et je lui demandais qui étaient ces deux femmes?*") avec l'emploi du pronom personnel "je" qui est réitéré aux planches 14, 15 et 19.

Si les conflits latents sont objectivés de telle manière que l'autonomie du moi et sa sérénité sont préservés, il apparaît néanmoins que les schémas élaborés, en raison de leur violence contenue, sont lourds de menaces.

Deux thèmes semblent dominer la problématique de Sophie. Le premier, la révolte contre l'autorité, se révèle à travers la mise en scène de héros identificatoires désireux de fuir des instances surmoïques (parents, mère, maîtresse d'école,...) perçues comme sévères, contraignantes et imposant leurs choix.

L'opposition n'est cependant jamais directement exprimée: les personnages usent de stratagèmes pour éviter la désapprobation, fuient ou se cachent pour concrétiser choix et désirs personnels.

Planche 1: Ah oui, c'est un petit garçon qui doit aller à une leçon de violon mais ça ne l'intéresse pas, il préfère aller jouer. Alors, il s'assied devant sa table avec son violon... Il se demande ce qu'il va en faire, il a envie de le casser, seulement il l'aime quand même bien. Il réfléchit puis se dit, si je le cachais, mais ça ne l'arrange pas cette solution car la maîtresse lui prêterait le sien. Sur le temps qu'il réfléchit, la maîtresse rentre et il ne peut plus échapper à sa leçon.

Planche 5: C'est un jeune homme qui étudie dans sa chambre. Sa mère l'a appelé plusieurs fois pour venir souper, cependant, il ne répond pas. Intriguée, elle monte dans sa chambre et va voir... Et elle découvre qu'il n'est pas là. Mais la fenêtre est ouverte et apparemment il a disparu par là. Elle descend l'escalier quatre-à-quatre et va trouver son mari... Effrayés tous les deux, ils décident de le chercher... Ils écrivent un petit mot qu'ils laissent sur la table et s'en vont chacun de leur côté. Une heure plus tard, ils reviennent et le fils est revenu,. Tout simplement il avait envie d'aller faire un tour dans le quartier et pour ne pas être empêché, il est parti par la fenêtre.

Parallèlement, s'exprime une ambivalence majeure à l'endroit de l'objet phallique (planches 1 et 2) dont l'ersatz serait principalement représenté par le statut professionnel (les études, le diplôme, la réussite sociale,...). Si celui-ci est intensément désiré, il est aussi, paradoxalement, l'instrument d'une coupure avec le monde nostalgique de l'enfance.

Planche 2: C'est une jeune femme qui a rêvé toute sa vie de faire des études. Cependant, elle est issue d'un milieu paysan où ses parents n'étaient pas d'accord qu'elle fasse des études. Malgré cela, elle part à Bruxelles pour faire ses études. Lorsqu'elle a terminé, elle revient à la ferme de ses parents et se rend compte qu'elle a gâché la meilleure partie de sa vie parce qu'elle s'est éloignée de sa famille... Elle a peut-être un beau diplôme mais qui ne lui sert pas à grand-chose parce qu'elle est tout le temps seule. Par conséquent, elle décide de revenir chez elle et d'abandonner le rêve qu'elle avait poursuivi.

L'ambivalence est également perceptible dans la rencontre avec le partenaire hétérosexuel. Si, dans un premier temps, c'est "une bonne entente" qui figure à l'avant plan, très vite l'amour apparaît sans espoir et décline vers une séparation fatale basée sur un désaccord fondamental quant aux options de vie.

Planche 4: Ah oui, ça fait penser à la chanson de Goldman: "Là-bas"... C'est un couple qui n'est pas très riche, qui est pauvre. Cependant, il règne une bonne entente entre eux mais le mari n'est pas satisfait, alors il décide de s'en aller... de partir pour trouver autre chose. La femme, elle, qui se plaît bien dans cette région, n'a pas du tout envie de le suivre, puis elle essaye par tous les moyens de le retenir mais sa tentative est vaine et il s'en va quand même. Alors, ils se retrouvent et... ils ont tout -à -fait changé de vie et ils n'ont plus rien à voir en commun.

Ainsi, si la possession du substitut phallique semble indispensable - le perdre aiguiserait un sentiment de castration et de honte difficilement supportable (planche 3: "... Elle vient d'apprendre qu'elle va être licenciée... elle doit fuir pour ne pas avouer... ") - elle constitue simultanément un obstacle à l'entrée dans la sphère relationnelle génitale.

Le fait de s'approprier symboliquement le phallus autoriserait également une inversion des positions de force et une certaine supériorité sur certains hommes.

Planche 6: ... C'est une jeune femme qui est actrice et alors, elle est en train de passer une scène d'un film mais elle regarde son partenaire car celui-ci ne connaissait pas son rôle et raconte n'importe quoi. Elle ne sait que répondre et la séance doit être recommencée. Furieuse, elle décide de ne plus tourner un film de plus avec ce partenaire. Le producteur essaye de concilier les deux adversaires et après deux bonnes heures de concessions, parvient à un accord suivant lequel l'acteur devra réciter son rôle avant de jouer.

Le représentant masculin est ici blâmé pour sa médiocrité, traité comme un mauvais élève dont le travail sera contrôlé avant qu'il ne joue effectivement le rôle qui lui est dévolu.

L'image maternelle, quant à elle, est perçue négativement comme une instance morale autoritaire n'autorisant pas le dialogue.

Planche 7: C'est une fillette qui a décidé de jouer à la poupée mais sa mère ne trouve rien de mieux que de lui raconter une histoire qu'elle a déjà entendue plus d'une fois. Forcée d'écouter, elle semble très fortement s'ennuyer. Sa mère ne remarquant rien, raconte avec énormément de passion. Enfin, lorsque l'histoire se termine, elle lui propose une seconde. La fillette ne le désirant pas, prend sa poupée et s'en va... Sa mère offusquée par une telle attitude, lui confisque sa poupée et l'oblige à écouter la seconde histoire.

Ce n'est sans doute pas fortuit si, au récit de la planche 7 et à cette image maternelle quelque peu castratrice, succède la projection d'une "jeune femme fortunée" (donc supérieure) (planche 8) témoin "d'une chose inattendue" (déplacée dans le registre animal) où un chat, poursuivi par un chien, revient "l'air satisfait" après avoir "emmené la pauvre bête dans un guet-apens". Il semblerait qu'on touche ici au fantasme d'une scène primitive où c'est la mère (femme-chat) qui floue le père (homme-chien).

Mais si Sophie termine la narration de l'histoire de la planche 8 sur la commisération pour le père, la question qui reste en suspens est celle de savoir ce qui anime le désir des autres - deuxième thème dominant la problématique du sujet. En effet, à partir de la planche 9, il ne sera plus question que de mystères et de rendez-vous manqués. Corrélativement, la position de retrait, légèrement teintée de "voyeurisme", va être occupée quasi en permanence (planches 9, 14, 15, 16 et 17).

Dans la relation homosexuelle, la rencontre est évitée au bénéfice de l'observation du comportement de l'autre.

Planche 9: ... Une femme... perchée... dans un arbre... attend impatiemment l'arrivée d'une amie. Tout à coup, elle voit cette amie passer devant elle à toute allure. Elle avait l'air vraiment effrayée. Elle attend pour voir ce qui allait se passer et rien ne se passe. Quelques jours plus tard, elle revoit son amie et cette dernière s'étant rendue compte qu'elle était en retard au rendez-vous, s'était mise à courir et s'était trompée d'endroit.

Dans la rencontre hétérosexuelle, c'est le doute qui émerge: il s'avère difficile, voir même impossible de savoir ce que désire l'homme (planches 14 et 20).

Planche 14: Hier soir, appuyé au chambranle de la fenêtre, un homme regardait par la fenêtre. Je me demande ce qu'il pouvait voir et observer car le ciel était voilé. Il n'y avait en effet aucune étoile et la lune n'apparaissait pratiquement pas. Finalement, je regardai d'un autre côté de la rue et je m'aperçus qu'il regardait la maison d'en face. Cependant, je n'ai jamais appris ce qu'il avait regardé. Tout ce dont je me souviens c'est que la maison d'en face n'était pas éclairée (il était dans une pièce noire).

Peut-être est-il suspect ? (dans lequel cas, l'union entre la mère et la fille pourrait se reconstituer - planche 15), dangereux ? (planche 17). En tous cas, il intrigue (en réussissant à "entrer dans la maison par on ne sait où") et sa présence dans la relation génère une certaine panique (planche 18) - il faut taire l'incident ("... *Finally, it was decided to not make any noise about the incident. The man returned from where he had come and no such event ever occurred*" - planche 18.)

L'angoisse de castration-punition est bien présente (planches 3, 11 et 16) et pour l'endiguer, il importe de s'armer ou de recourir à une puissance phallique protectrice.

Planche 11: Dans une montagne, il y a une avalanche et deux personnes ont disparu. Les sauveteurs sont arrivés assez rapidement sur les lieux et ont commencé à chercher les deux, heu... individus. Après beaucoup d'heures de recherche, ils ont enfin pu dégager un des deux mais celui-ci était gravement blessé. Il a été alors transporté par hélicoptère et les recherches ont été poursuivies. Finally, le deuxième fut retrouvé mais il était tout aussi blessé que le premier... Lui aussi fut évacué par hélicoptère et ils furent soignés à l'hôpital de la vallée. Grâce à la rapidité des sauveteurs, ils furent sauvés.

La thématique anale, liée à l'organisation obsessionnelle, apparaît à travers le fantasme de l'avalanche, mais la catastrophe a pu être évitée - il n'est encore rien arrivé de grave.

La toute-puissance peut être conservée à condition de se tenir à l'abri de la séduction des adultes (planche 18), de la différence des sexes (planche 10) et des générations (planche 19).

Planche 19: En se promenant dans le bois, hier après-midi, nous avons découvert une maison-champignon. Il y avait de la fumée qui sortait de la cheminée et de la lumière filtrait par la fenêtre. Intriguée par cette découverte, nous frappons à la porte. Nous attendons un petit instant... Et une femme de très petite taille nous ouvre la porte. Nous avons vraiment été très étonnés par la taille des meubles ainsi que de ses habitants. Ils étaient d'une taille minuscule et nous semblaient vraiment étranges. Très gentiment, notre petite bonne-femme nous proposa d'entrer. Nous avons accepté l'invitation et avons partagé leur goûter. Ensuite, voyant l'heure avancer, nous avons décidé de reprendre notre chemin. Cependant, nous avons fait la promesse de ne dévoiler notre découverte à personne.

Ainsi, à cette étape de la rencontre, le sujet ne semble pas avoir terminé son processus d'individuation (planche 20: "... *but he did not want to say more about his identity*") et paraît stagner à un stade où le doute obsessionnel domine.

hypothèse: Le caractère décidé serait une défense forcenée contre le doute généralisé.

synthèse de la seconde passation

Durant la seconde passation, la fantasmatisation satisfaisante au début s'altère assez rapidement au fur et à mesure que le trouble est réactivé. Les récits deviennent moins riches et

se réduisent à des interprétations souvent truffées d'impressions personnelles. Le discours est plus diffus, moins cohérent tandis que les fins restent incertaines ou absentes, remplacées par des questions qui restent en suspens.

Mises en tableau, placages empruntés à des films, retours aux détails de la planche pour justifier ou infirmer une interprétation, références culturelles, doute, ambivalence, changements dans le cours de l'histoire... Cet éventail de procédés formels nous laisse penser que le sujet se défend principalement par l'isolation obsessionnelle.

Si l'angoisse est relativement bien jugulée sur un mode névrotique dans l'appréhension des premières planches du test, un basculement se produit à l'évocation d'un rapprochement tendre (planche 10), entraînant l'émergence de processus primaires et une plongée brutale dans l'univers des terreurs primitives.

Il est significatif de constater que le contact physique précipite une confusion dans l'identité sexuelle et une retombée dans l'archaïque prégénital.

Planche 10: Et bien ça, on se demande (retourne la planche) ce que c'est ? Un homme, une femme ? Deux hommes ? Pour moi, ce sont deux hommes mais c'est une amitié très profonde, comme deux personnes qui ne se sont plus vues depuis longtemps et qui se retrouvent après une longue séparation. Leur amitié est beaucoup plus profonde que ce qu'on peut imaginer à partir du dessin... ça ne va pas... pourquoi est-ce qu'il n'a pas de corps celui-là... Il manque des morceaux. Ça ne va pas. Le visage, on dirait une femme avec un menton crochu comme les vieilles qu'on voit dans les églises. Ça me fait penser à une peinture où tu vois une main qui se ballade. Il manque des morceaux et de par les morceaux qui manquent chacun peut faire son interprétation. Mais, paradoxalement, il y a une certaine sérénité sur ces visages. Visages très sereins, très calmes...

Ainsi il apparaît qu'au cours des quelques années qui se sont écoulées entre les deux rencontres, une confrontation percutante avec la menace de castration a produit des effets tangibles.

Planche 3: Appuyée sur le mur, Marguerite (un vieux prénom) était vraiment effondrée; elle n'arrivait pas à se rendre compte de ce qui venait de se passer. Hier encore, tout se passait bien. la joie rayonnait encore dans sa maison, puis, aujourd'hui, tout s'effondrait. Elle-même ne savait plus du tout où elle en était. Le seul point positif de cette aventure, c'est qu'elle s'en sortirait toujours et que la vie reprendrait son cours. Cette expérience malheureuse lui permettait de grandir et de s'enrichir.

Le sujet ne se représente toutefois pas cette catastrophe comme irrémédiable mais il se fait beaucoup d'auto-reproches et s'accuse d'avoir lui-même cassé l'objet (phallique ?) dans un accès de rage.

Planche 1: depuis une demi-heure, assis devant son violon, Jérémie (je n'aime pas ce prénom), l'observait. Il le regardait avec attention, ne comprenant pas comment il avait pu l'abîmer. Il était vraiment déçu de cette colère et s'en voulait de s'être emporté. Tout à coup, il se leva, prit l'instrument et l'emporta pour le faire réparer. Il entra dans la boutique, expliqua la situation et implora le réparateur de se dépêcher car son ami lui manquerait sûrement beaucoup; le lendemain matin, Jérémie venait à peine de se lever quand il entendit retentir la sonnerie de la porte d'entrée. Il alla ouvrir et, oh, surprise, le réparateur venait de lui rendre son violon. Jérémie, tout heureux, se promit de ne plus jamais s'emporter de la sorte.

Les héros identificatoires d'abord présentés comme assez sthéniques, sont très vite envahis par une culpabilité intense, réalisant avec nostalgie que la vie facile qu'ils menaient auparavant a pris fin et qu'il faut avoir du courage pour mener à bien une vie pleine d'interrogations.

Planche 8: Là, je vais raconter une histoire.

Très pensive, Joséphine regarde dans le vide. Elle n'a jamais eu le besoin de travailler ou de bouger, de faire des choses. c'est seulement maintenant qu'elle se rend compte de la vie facile qu'elle a menée sans aucun souci des autres. Une grande nostalgie l'envahit mais elle sait pertinemment bien que tout est encore possible mais qu'il faut le vouloir et avoir le courage de le réaliser. Voilà maintenant vers quelle orientation... ou l'orientation (c'est plus français !) que va prendre sa vie. Elle a un visage doux et en même temps, elle a l'air de s'ennuyer.

Dans les projections de Sophie, la réparation se présente également comme autre thème dominant. Celle-ci peut intervenir à la faveur d'un "spécialiste" bienveillant (planche 1). Et quand la détresse est à son comble et que tout paraît perdu, c'est encore d'un appel à un autre (sauveur) qu'il est question.

Planche 11:

... J'avais raconté une histoire là ? T'es sûre ? Ah oui, si, ça me fait penser quand on partait en vacances avec mes parents, quand on partait en montagne, on voyait des filets pour retenir les pierres. Mais j'avais toujours peur de ça, quand j'étais petite, je me mettais toujours au milieu, entre mes deux soeurs pour éviter la pierre qui risquait de tomber sur la voiture. Ça me fait penser à un éboulement, ça fait très lunaire ce truc, genre: "on a marché sur la lune" ou quelque chose comme ça. Là, une étoile filante (dragon); là, la lune, comme une projection de lumière et là, une personne comme si elle était à quatre pattes et qu'elle rampe. Elle avance, comme si elle venait d'arriver, qu'elle est perdue. Elle avance péniblement en rampant, ça ne va pas. Une réserve d'oxygène qui est vide et elle essaye de rejoindre quelqu'un qui pourra la sauver.

Cet autre dont elle attend la protection contre le danger de destruction et de perte (planche 11) et la menace d'engloutissement (planche 17), porte les traits d'un père: représentant surmoïque puissant, impavide qui, bien qu' étant craint, reste celui par qui on pourrait encore être sauvé.

La réparation des torts causés peut également entrer dans une dynamique personnelle tendue vers un idéal humanitaire dont la force militante invoque la figure d'un père quelque peu tyrannique qui pourrait toutefois s'assouplir, évoluer et lui en être reconnaissant.

Planche 2:

En partant pour l'école, Rosalie fut attirée par les ouvriers qui avaient l'air de peiner dans les champs de son père. Elle en fut tellement impressionnée que toute la journée, il lui fut impossible de se concentrer sur son travail. De retour à la maison, elle se décide à en discuter avec son père. Bien qu'elle ait toujours éprouvé une certaine crainte face à lui, sa décision était prise. Il lui semblait trop important, la vie des hommes ou d'un homme lui semblait plus importante que sa crainte. Dès que son père rentra, elle l'aborda et lui dit ce qui la tourmentait. Celui-ci étonné du cran et du bon sens de sa fille, prit la décision d'améliorer le sort de ses ouvriers.

C'est donc contre l'envahissement par une forte angoisse de culpabilité qui se prolonge en terreur de morcellement (planche 10), de mort (planches 13 et 15) et de destruction apocalyptique (planches 11 et 17), que Sophie doit se défendre.

Le "crime" à l'origine de la culpabilité trouverait sa pierre d'achoppement majeure dans l'interdiction du toucher.

L'isolation constituerait le mode archaïque de défense contre la pulsion au contact corporel dont le but immédiat serait l'investissement d'objet aussi bien agressif que tendre (2).

Mais à cette "faute" antérieure viendrait s'ajouter un autre qui s'orienterait vers le fantasme du vol du phallus, vol qu'il est impossible de dissimuler,

Planche 6: Ça fait encore très vieux film ça. Ça me fait penser aux Agatha Christie. Le détective qui arrive au bout de son enquête et qui, tout à coup, démasque la personne qui en est toute choquée parce que c'était pas prévu. Elle est pas fâchée que ce soit découvert malgré que ça va entraîner pas mal de problèmes. Mais ça l'impressionne de par l'intelligence, les facultés de raisonnement. La pipe, c'est vraiment typique comme Hercule Poirot. Elle va être inculpée mais elle est tellement étonnée de s'être fait démasquer, qu'elle n'est pas vraiment choquée mais ça dépasse son entendement.

et dont la terrible punition se répercute d'une génération à la suivante au travers d'une haine inexpiable entre la mère et l'enfant (planche 7). Haine qui peut se muer en rancune "fixée" sur l'image d'une vieille fille acariâtre jalouse du bonheur simple des autres,

Planche 5: C'est drôle, cette personne, elle ne me fait penser à personne. Je ne mets personne à sa place. Cette planche pour moi, elle est fort impersonnelle. Par le visage, ça marque l'étonnement fâché, quelque chose qui dérange. Ça me fait penser à une surveillante d'internat qui dérange, qui vient voir, qui ne sont jamais contentes. J'imagine une vieille mademoiselle qui ouvre la porte et qui vient surprendre. Je reste fort fixée sur cette partie de la planche: la femme qui ouvre la porte. Pour moi, elle dérangerait une conversation ou un dialogue entre des personnes qui parlent de quelque chose de fort général mais de fort important (comme le camp: des choses qu'on espérait, qu'on avait envie de vivre). J'imagine bien quelque chose qui vient déranger quelque chose d'important et qui, pas tabou, parce que ce n'est pas dans les bonnes manières ou dans l'usage courant, est dérangée. C'est vraiment le truc de la vieille !...

ou projetée sur la représentation d'une marâtre cynique (planches 9, 12 et 19) qui interdit le mariage d'amour.

Planche 12: J'avais l'impression que j'avais dit que c'était un mariage avec la vieille qui était entremetteuse et qui essaye de bien marier la jeune fille, de trouver le bon parti. Elle a un visage un peu fripouille. Elle a un visage de vieilles dans les villages. Cette photo fait appel à des stéréotypes: une qui a l'air timide, qui n'a rien à dire et même si le choix ne lui convient pas, elle acquiesce quand même. La vieille a plutôt un regard malicieux. La jeune elle a l'air d'accepter ce qui se passe même si elle trouve que ce n'est pas bon. Mais puisque c'est comme ça la coutume. L'individu s'efface pour laisser la place à la société, à la communauté. Ça fait très italien, je trouve.

Planche 9 On dirait Cendrillon, le départ pour le bal, le soir où elle ne peut pas y aller parce qu'on lui a donné plein de travail (Cendrillon est derrière l'arbre) et la soeur elle est là, en bas. Cendrillon, elle ne peut pas y aller. Elle n'a pas eu le temps de se préparer pour le bal. Tu

² Freud, S. (1926). Inhibition, symptôme et angoisse.

vois qu'elle a encore du travail et qu'elle a encore du linge sur le bras. Mais malgré le fait qu'elle ne puisse pas y aller, elle n'a pas un visage méchant, c'est plutôt quelqu'un de soumis. Alors que l'autre a vraiment un visage cruel. Je trouve que c'est une image statique où on n'imagine pas d'après. Sinon, si c'est pas une image statique, tu inventes quelque chose et moi c'est la première image qui m'a frappée.

L'équivalence symbolique phallique entre l'enfant et l'argent est bien illustrée par l'histoire, riche en rebondissements, élaborée à la planche 7;

Planche 7: Je trouve que ça fait très référence à des films. C'est le film... C'est un film avec une servante et elle tombe amoureuse du fils du maître. Elle attend un enfant et il est tout perdu, il ne sait plus ce qu'il doit faire. Elle, elle est furieuse, elle quitte la demeure et elle va décider de ruiner la famille et va y arriver. Et en même temps, dès le départ, son enfant ne va pas l'aimer. Elle est tellement prise par son projet de ruiner la famille qu'elle devient très riche mais consacre très peu de temps à ses enfants. D'où, sa fille va la détester malgré toutes les tentatives qu'elle va faire pour se rapprocher de sa fille. Jusqu'au jour où sa fille trouve son acte de naissance: père inconnu. D'où, la fille réclame à sa mère une dette: paiement d'une école huppée en Suisse. La mère payera la dette mais est tout à fait bouleversée par ça.

Cette photo me fait penser à la mère qui essaye de se rapprocher de son enfant. Ce dernier a vraiment un visage fermé. Et la mère qui échoue dans sa tentative et l'enfant qui est vraiment têtu, fermé malgré que la mère soit adroite ou maladroite. Il n'y a aucun effort de l'enfant. Pour la fille, la situation est réglée une fois pour toutes et il n'y a pas possibilité de revenir en arrière.

L'essentiel du conflit nucléaire qui anime la problématique du sujet s'y trouve condensé et pourrait être éclairé de la manière suivante:

- Le sujet se découvre châtré (planche 3) peut-être à la suite d'une faute antérieure (planches 1 et 8).
- Animé par la rage, il exige un dédommagement substitutif (enfant, puis argent) qui lui est refusé et qu'il est conduit à voler (planche 7: "... Elle est furieuse, elle quitte la demeure et elle va décider de ruiner la famille et va y arriver...").
- Cependant, la faute est démasquée (planche 6) et punie (planche 7: "... son enfant ne va pas l'aimer...").
- La récupération de la toute-puissance lui aurait permis de se retrouver dans un prolongement complice avec l'objet perdu (la mère) mais (planche 7: "... sa fille va la détester malgré toutes les tentatives qu'elle va faire pour se rapprocher de sa fille...") la représentation d'un rapprochement homosexuel engendre l'angoisse de morcellement (planche 10), de destruction (planche 11) et d'engloutissement (planche 17: "... comme si ça s'ouvrait dans la terre, ça s'engouffrait dans la terre et puis que ça se refermait sur eux (aspiration vers le bas). Et les gens, c'est comme s'ils étaient au bord d'un ravin et que la maison s'enfonçait. C'est comme si la maison s'était détachée et descend et eux, ils sont là, ils n'en peuvent rien...").
- Cette terreur archaïque ramène le sujet vers un sentiment de culpabilité plus supportable centré autour du vol du substitut phallique, du désir de l'objet pénien et du conflit avec son propriétaire, c'est-à-dire le père (planche 2) ou le garçon, fils du père (planche 7).

Il semblerait que Sophie ait besoin de s'accrocher à l'image d'un homme sthénique (planche 2), fort et inflexible (planche 17) qui puisse la sauver ou la protéger du danger maternel (la

possession du penis-phallus prémunirait contre la terreur de disparaître dans le trou maternel).

Dès lors, si la relation entre père et fille est cimentée par la culpabilité et la compassion, contre le rapprochement (incestueux) avec la mère, c'est la haine qui devient le rempart nécessaire. Haine qui peut éventuellement venir alimenter des projections paranoïdes (planches 7, 9, 12 et 13) à travers la production d'images féminines mauvaises, dévalorisées ou dangereuses.

- Le résultat final est le maintien des relations très fortes mais distantes et refroidies avec les images parentales.

Au bout du chemin, le sujet se retrouve "désespérément" seul.

Planche 20: J'aime bien aussi celle-là. En fait, ça me fait penser... c'est l'espoir ou le désespoir. C'est quelqu'un qui attend une situation et qui espère et qui en même temps désespère parce que ça ne vient pas, parce que peut-être ça va venir mais c'est pas comme prévu. D'où, il y a une partie de toi qui désespère. Ça fait aussi très vieux film cette photo.

C'est une situation d'attente, il n'y a pas de fin... Il n'y a pas encore de fin.

Il s'agirait ici du désespoir de celui ou celle qui est enfermé dans le dilemme typiquement obsessionnel: coupable/non coupable ? et qui attend tout en faisant des plans (planche 16) pour maintenir la distance et ne pas faire, tout en faisant durer la conflit, indéfiniment, pour que rien n'arrive jamais.

hypothèse: Dans le cas de Sophie, le caractère décidé serait une formation réactionnelle qui masquerait complètement la tendance inverse à éterniser les conflits.

Ou bien, la décision sur un point (mineur) - le choix vocationnel - serait une défense de type fuite en avant pour tromper l'attente désespérée-désespérante d'une solution improbable (passivement attendue) à propos de la question (majeure) des choix identitaire (fille - garçon) et libidinal (père - mère, homo - hétérosexuel).

conclusion: Chez Sophie, on observe, par rapport à la culpabilité issue d'un Oedipe positif doublée d'une envie du pénis demeurée ambivalente, une tentative de se tenir à l'écart de tout conflit en régressant vers une position préambivalente qui use de mécanismes obsessionnels tels que l'isolation et l'annulation rétroactive. Si le désir de s'appropriier le phallus provoque une angoisse trop vive pour qu'elle ose risquer cette aventure, par contre, tout ersatz déssexualisé est le bienvenu, en particulier le statut professionnel hautement valorisé, dont la perte serait difficilement supportable. Se tenant à l'écart du conflit oedipien, elle assume une position de rempli solitaire qui

est la conséquence d'un tabou du toucher compensé par une tendance voyeuriste assez bien convertie en sublimation épistémophilique.

A la seconde passation, on observe un retour sur la scène oedipienne mais sur un mode désexualisé car l'identification surmoïque au père lui a donné une identification paternelle qui l'autorise même à faire la leçon au père.

On retrouve très clairement exprimée, de manière préconsciente, à travers une riche fabulation, la faute originelle qui a consisté pour elle à vouloir s'approprier indûment le phallus, faute qu'elle répare en partie à travers une sublimation de type masochiste.

3. Rorschach

psychogrammes de la première et de la seconde passation

Passation:

	P1	P2
R =	29	32
R 8, 9, 10 =	10	12
R 1-7 =	19	20

Localisation:

	P1	P2
G =	12	4
Gbl =	2	0
D =	11	26
Dd =	0	0
DbI pur =	1	1
DdbI pur =	0	1
DbID =	2	0
DdbID =	1	0
DbIDd =	0	0

Déterminants:

	P1	P2
F+ =	11	18
F- =	3	3
F+/- =	0	1
K =	2	1
kan =	2	2
kobj =	0	0
kp =	0	1
KC =	0	0
KC' =	0	0
kanC =	0	0
kobjC =	2	0
kpC =	0	0
kanC' =	0	0
kobjC' =	0	0
kpC' =	0	0
FC =	3	4
CF =	1	1
C =	1	1
FC' =	2	0
C'F =	0	0
C' =	0	0
Cn =	0	0
FT =	0	0
TF =	0	0
T =	0	0
FV =	0	0
VF =	0	0
V =	0	0
FY =	1	0
YF =	1	0
Y =	0	0

Contenus:

	P1	P2
A =	8	7
Ad =	1	4
(A) =	0	0
(Ad) =	0	0
H =	2	1
Hd =	2	2
(H) =	1	0
(Hd) =	0	0

Anat os =	0	0
Anat visc =	0	0
Anat visc/os =	0	0
Anat total =	0	0

Rx =	0	0
Sg =	0	0
Sex =	0	0
Bot =	4	3
Pays =	1	1
Géo =	0	3
Ng =	0	0
obj =	4	7
masq =	1	0
vêt =	0	1
Frag =	4	1
Elm =	1	1
Arch =	0	0
Alimt =	0	0
Scien =	0	0
Symb =	0	1
Abst =	0	0

Ban =	6	4
-------	---	---

Phénomènes particuliers:

	P1	P2
Reflét =	0	0
Paire =	5	6
Rem. symétrie =	0	1

	P1			P2		
	K	k	T	K	k	T
K, k secondaires =	0	1	1	0	1	1
K, k statistiques =	2	0	2	1	2	3
K, k actives (a) =	0	4	4	0	1	1
K, k passives (p) =	2	0	2	1	2	3
K, k- =	0	1	1	0	0	0
Pas de K à la 3 =	0			0		

Phén. CLOB =

	P1	P2
	1	1

Amputation =	2	1
Mor =	2	2
Manque =	3	0
Trou =	0	0
Amput + Mor =	0	0
Manque + Mor =	1	0
Trou + Mor =	0	0

	P1	P2
SK =	2	1
Sk =	4	3
SkAn =	2	2
Skobj =	2	0
Skp =	0	1

			P1	P2	
DV1 =	1	2	DV2 =	0	0
DR1 =	2	4	DR2 =	0	0
INCOM1 =	0	0	INCOM2 =	0	0
FABCOM1 =	2	0	FABCOM2 =	0	0
ALOG =	1	0			
CONTAM =	0	0			
AB =	0	1			
HX =	0	0			
AG =	0	1			
COP =	0	0			
MOR =	3	2			
Cp =	0	0			
PERS =	1	0			
REFCULT =	0	3			
PSV IP =	2	0			
PSV DC =	0	0			
PSV MEC =	0	0			
PSV* =	0	0			
CONFAB =	0	0			

FD =	2	0
------	---	---

	P1	P2
S com. =	20	15

Passation:

	P1	P2
R =	29	32
Refus =		

	P1	P2
G% =	48.3	12.5
D% =	48.3	81.3
Dd% =	0	0
bl% pur =	3.45	6.25
bl% total =	20.7	6.25

F% =	48.3	68.8
F+% =	78.6	84.1

G/K =	14	4
	2	1
G:K =	7	4

K =	2	1
C =	6	4.5
C' =	1	0
C =	7	4.5
k =	4	3
kan =	2	2
kobj =	2	0
kp =	0	1
T =	0	0
V =	0	0
Y =	1.5	0
E =	1.5	0

A% =	31	34.4
H% =	17.2	9.38
Anat% =	0	0
FA% =	6.9	6.25
Ban% =	20.7	12.5

	P1	P2
1. TRI coarté =		
2. TRI coartatif =		
3. TRI ambiéqual =		
4. TRI introv pur =		
5. TRI introv dilaté =		
6. TRI introv =		
7. TRI extrat =	$\frac{2}{7}$	$\frac{1}{4.5}$
8. TRI extrat pur =		
9. TRI extrat dilaté =	$\frac{2}{7}$	$\frac{1}{4.5}$

formule secondaire =	$\frac{4}{1.5}$	$\frac{3}{0}$
----------------------	-----------------	---------------

RC% =	34.5	37.5
-------	------	------

CO% =	52.6	60
-------	------	----

Type couleur G =	$\frac{5}{2}$	$\frac{4}{2}$
------------------	---------------	---------------

Type couleur D =		
Type couleur Id =		

active/passive =	$\frac{4}{2}$	$\frac{1}{3}$
------------------	---------------	---------------

Som Score Spéc (6) =	6	6
----------------------	---	---

Som Scores niv 2 =	0	0
--------------------	---	---

Som Scores Spéc (6) pond =	20	14
----------------------------	----	----

MOR =	3	2
FD =	2	0
Paire =	5	6
Reflet =	0	0

H+Hd+A+Ad:(H)+(Hd)+(A)+(Ad) =	13	####
H + Hd + A + Ad =	13	14
(H) + (Hd) + (A) + (Ad) =	1	0
H + A : Hd + Ad =	3.33	1.33
H + A =	10	8
Hd + Ad =	3	6
H + Hd : A + Ad =	0.44	0.27
H + Hd =	4	3
A + Ad =	9	11

Vêt + Masq =	1	1
--------------	---	---

	P1	P2
H : (H) + Hd + (Hd) =	0.67	0.5
H =	2	1
(H) + Hd + (Hd) =	3	2
(H) + (Hd) : (A) + (Ad) =	####	####
(H) + (Hd) =	1	0
(A) + (Ad) =	0	0
H + A : Hd + Ad =	3.33	1.33
H + A =	10	8
Hd + Ad =	3	6

COP =	0	0
AG =	0	1
Alimt =	0	0

synthèse de la première passation

- approche formelle

Tandis que les 29 réponses proposées signent une productivité modérée et un investissement normatif dans cette tâche projective, le "G%" souligne le privilège accordé à la saisie de l'objet dans sa totalité unifiée (G% = 48.3).

La prégnance de G - simples ou davantage élaborées - synthétisant d'emblée les différentes parties de la tâche, nous renvoie à l'appréhension immédiate d'une image complète, d'un tout structuré qui confirme le sujet dans son unité et son intégrité corporelle. La plupart de ces réponses globales sont associées à des formes correctes (F+% = 78.6) et ne s'ouvrent pas à la kinesthésie.

Font exception à cette règle, deux réponses "G" qui émergent à la planche 10: "2 kobj" qui traduisent l'éjection brutale d'une charge pulsionnelle qui ne trouve pas à s'engager dans une dynamique relationnelle.

Si le nombre total des projections kinesthésiques s'élève à 6, il apparaît que le processus fantasmatique s'enclenche plus facilement à l'intérieur de la sphère régressive: on compte quatre kinesthésies mineures pour deux kinesthésies humaines.

L'interpellation du sujet par les espaces intermaculaires s'observe dans le "BI%total" particulièrement augmenté: 20.7%.

Une seule fois seulement (planche 7), la béance centrale se remplit d'un contenu; aux autres planches, elle est perçue et, simultanément, intégrée à un contour précis, intervenant comme contenant formel.

La réactivité du sujet à l'excitant chromatique se précise à travers la somme pondérée des réponses couleurs ($\sum \bar{C} = 7$) et l'orientation extratensive dilatée du TRI (2/7). Elle reste toutefois bien endiguée par la structure formelle: le type couleur est de gauche (5/2).

L'insertion dans la réalité sociale extérieure est pertinente et adaptée (F+% = 78.6; A% = 31; Ban% = 20.7).

Une anxiété diffuse à coloration phobique est toutefois perceptible dans la sensibilité au contraste "clair-obscur" (phénomène "CLOB") et la réceptivité aux dégradés de tons associés à des images floues (@@@)

- **approche psycho-dynamique**

La réponse "*papillon*" donnée d'emblée à la planche initiale, signe, sans conteste, la capacité d'adaptation du sujet. Cependant, derrière cette banalité, témoin d'une intégration correcte de l'unité corporelle perçue comme un tout, affleure une anxiété de type phobique illustrée par la projection d'un "*masque*" (Gbl). Celui-ci, tout en introduisant la thématique du "*montrer-chacher*" et du "*voir - être vu*", souligne la sensibilité du sujet aux lacunes intermaculaires. La menace d'une fragilisation de l'image corporelle est donc bien présente. Cette représentation se voit toutefois rapidement transformée, par le biais d'un mouvement régressif ludique infantile, en un objet qui a perdu de son caractère dangereux et dont la fonction contenante semble répondre au besoin de protection et d'apaisement du sujet ("*(...) un potiron qu'on a creusé... avec yeux, nez, bouche*").

Dans cette même perspective, la réponse additionnelle éveillée à l'enquête - "*on dirait un chapeau, le blanc, c'est la tête comme un bicorné comme ça*" -- vient appuyer l'hypothèse

d'une réceptivité aiguisée au trou, au vide, au manque, dissimulée par un fantasme évocateur de la bisexualité : le bi-corne, creux à l'intérieur, bombé au sommet et pointu sur les bords.

La planche 2, parce qu'elle précipite mieux que toute autre l'angoisse de castration (vide interne - couleurs rouge et noir) fait surgir l'image inquiétante du "fantôme", du "monstre" (tête et pieds, taches rouges, bras, taches noires), qui peut-être entendue comme la personnification d'une instance surmoïque phobique. L'enquête, par son caractère plus familier, permet au trouble de la passation d'être relativement surmonté : " *deux petits cochons de profil avec les oreilles et les pattes* ", suivie d'une seconde réponse additionnelle : " *la tête d'une chauve-souris* ", de mauvaise qualité perceptive. Les "chaussettes", troisième contenu ajouté, confirme le maintien de la dynamique du "montrer - cacher" (autour de l'appendice phallique).

Si la banalité est perçue à la planche 3, l'identification sexuelle des personnages est peu claire et la poussée kinesthésique fait défaut. Ceci traduirait la difficulté d'établir le contact : " *on dirait des gens qui sont assis à une table (...)* (enquête)... *je ne sais pas si ce sont des hommes ou des femmes car il n'y a pas de cheveux* ". Il s'agit d'un face-à-face où on ne bouge pas. La tendance à la kinesthésie est éveillée mais n'est pas développée jusqu'à son accomplissement final dans le sens d'une identification adulte positive.

L'inhibition contactuelle trouverait son origine dans l'inhibition sexuelle; l'interrogation à propos du sexe des personnages, par la réflexion anachronique qu'elle suscite (" *je ne sais pas si ce sont des hommes ou des femmes car il n'y a pas de cheveux* ") est révélatrice de la persistance de la perplexité anxiogène que suscite la question de la différence de sexe.

Les réponses qui entrent ensuite dans la séquence projective : " *une cornemuse - un hibou avec une tache sur son ventre* " (tentative d'intégration de la lacune intérieure (dans la perception) - Dbl Fc'-A) - " *Deux personnes qui étaient assises avec leurs pieds, des bottes* " indiquent que le trouble lié au fantasme de castration est traité par la dénégation névrotique et le déplacement consécutif sur un ersatz phallique (pieds - bottes - cornemuse).

La planche 4, par sa médiane autour de laquelle s'organise la tache, confronte le sujet à la question du corps perçu dans sa totalité. Elle fait surgir une première représentation, celle d'un "tronc d'arbre brûlé". Cette projection axiale, quand bien même elle évoque une profonde angoisse de destruction (idée d'une castration déjà advenue) et est l'expression d'un grand malaise face à une image de puissance, reste cependant le symbole de ce qui se maintient dressé comme le "témoignage-fossile" d'un passé plus imposant.

La seconde réponse, tout comme à la planche 1, signale le mouvement défensif de type régressif infantile qui neutralise l'objet menaçant : " *on dirait des pieds énormes comme des chaussures de clown* ". Le sujet réitère ici le thème "pied-soulier" où le symbole phallique perçu (pied) est secondairement recouvert (soulier).

La banalité de la planche 5 - garante du sentiment d'identité - est reconnue. Elle est toutefois suivie d'un retournement de la planche et d'une perception à forte coloration sthénique agressive, de mauvaise qualité formelle : " *une grosse bête qui court avec les quatre pattes... un bison... (...)* (enquête) " *un animal qui court ...bison* ". L'échappée assertive et combative projetée dans la réponse, semble intervenir comme une fuite en avant, dans un processus défensif de type contre-phobique.

Cette dernière hypothèse se voit renforcée à la planche 6 où, après l'appréhension de la banalité qui atténue l'impact sexuel du stimulus (" *un chat ou une peau d'animal couché* ") et une réponse à coloration épileptoïde associant la notion de mutilation (casser) avec un percept "glischroïde" (recoller) (selon l'expression de Françoise Minkowska) (" *deux personnages collés ensemble comme si on les avait pliés... Ils restent collés* " (enquête) (...)) Deux

personnages dos à dos mais il y a quelque chose qui ne va pas, il manque une jambe et une main.) , le sujet termine sa séquence projective par un contenu "fusil" (*" il est tourné vers la gauche, comme une mitrailleuse"*) qui vient juguler l'angoisse phobique de castration-punition évoquée juste avant (*" un épouvantail... Il manque la tête là... Il est piqué dans le sol"*). L'appropriation du symbole phallique (*" le fusil-mitrailleur"*) et l'insistance sur sa ferme implantation (*" il est piqué dans le sol"*) se placent, tel un double rempart, contre les poussées anxieuses.

A la planche 7, la réponse "nuages" qui, par ses contours imprécis laisse supposer un sentiment diffus d'insécurité, est rapidement suivie d'une perception qui évoque le saut et le mouvement de fuite : *" des pattes de grenouille"* - La béance centrale trouve manifestement une résonance affective chez le sujet qui s'en défend tout aussitôt en comblant le vide intérieur de la tache par le contenu *" champignon"* - (cache-misère pour la béance anatomique).

L'introduction du stimulus chromatique sollicite une poussée d'affects désorganisée. La planche 8 fait émerger une charge pulsionnelle qui s'exprime au seuil de l'éclatement paroxysmal : *" une montagne au - dessus , comme si on voyait à l'intérieur d'une terre, la montagne au-dessus comme s'ils sortaient... (enquête) de la terre... Et ils montaient vers une montagne"*. Comme à la planche 6, l'excitation provoquée par l'impact de la stimulation est relativement endigué par la production d'une réponse globale syncrétique qui cimente littéralement les différentes parties de la tache. Les deux réponses *" manteau "* et *" veste "* qui clôturent la séquence peuvent être entendues comme une barrière protectrice supplémentaire contre ce débordement pulsionnel.

Le choc couleur se prolonge à la planche 9 où d'une perception essentiellement déterminée par la couleur mais qui suggère aussi un mouvement de jet impulsif (*" ça me fait penser à une tache énorme comme quelqu'un qui a renversé de la couleur et puis ça s'arrête là"*), on passe à une représentation tout aussi surprenante que celle des *" deux personnages collés"* , rencontrée à la planche 6 : *" on dirait un arbre éventré, coupé en deux"* .

De toute évidence, la gestion des pulsions libidinales et agressives pose problème. Si elles sont libérées ou qu'elles s'expriment à travers un fantasme transgressif de pénétration d'un corps perçu comme phallique, elles sont simultanément condamnées. Elles prennent alors la forme d'une menace qui vient peser et fragiliser le sentiment d'intégrité corporelle (*" un arbre éventré"* suivi *" d'une figure avec deux yeux, le nez, pas de bouche mais un cou"* (Dbl 8)).

Succédant à cette vision angoissante, la planche 10 intervient comme dernier support permettant au bouillonnement pulsionnel de se soulager dans une expression joyeuse et rythmée (*" un feu d'artifice"* - *" un jeu de lumières comme dans les soirées "*) et de s'épanouir, à travers l'image anthropomorphisée de la fleur qui *"quand on pousse dessus, ouvre la bouche"* .

-
- **hypothèse:** Dans le cas de Sophie, le caractère décidé correspondrait à l'attitude de négation de la castration et relèverait d'une conduite contre-phobique dans le cadre d'une structure de personnalité essentiellement phobique où pointe peut-être une petite épine paroxysmale.
-

synthèse de la seconde passation

- **approche formelle**

A cette seconde passation, la productivité a légèrement progressé (32 réponses) sans doute facilitée par la plus grande familiarité à l'égard du matériel.

Cet ancrage plus net dans la situation de testing s'accompagne d'un mode d'approche de la tâche plus détaillé. On observe maintenant un attachement prononcé aux détails les plus régnants perceptivement (81.3%) et les plus communément appréhendables.

Ce changement dans la saisie de l'objet, signe d'une participation aiguisée à un mode de pensée collectif et d'un investissement plus important dans le réel social extérieur, marquerait l'éloignement du sujet par rapport à son intériorité psychique, fantasmatique et affective.

En témoignent, parallèlement, l'infléchissement du nombre de kinesthésies humaines et la disparition des deux kinesthésies d'objet de la planche 10.

L'expression pulsionnelle et affective semble avoir été tempérée au cours du temps ($\sum \bar{C} = 7$ à la première passation contre 4.5 à la seconde; $\sum \bar{Y} = 0$) et/ou contre-investie dans un accrochage à la réalité concrète extérieure: le F% prend place maintenant à l'intérieur de la fourchette normative; quant au F+%, il déborde la limite supérieure de la norme. L'adaptation sociale est donc régulée par l'activité de la raison et de la pensée formelle.

Le primat est accordé au principe de réalité. C'est dans cette même perspective que la diminution sensible de la somme pondérée des scores spéciaux peut être interprétée.

- **approche psycho-dynamique**

L'organisation psycho-dynamique générale est toujours essentiellement phobique mais c'est la restriction de l'expression pulsionnelle et affective qui appose son empreinte sur les projections de cette seconde passation.

Le style du protocole est davantage maîtrisé - en témoignent le meilleur contrôle formel et la propension à canaliser la perception sur le détail plutôt que sur la forme globale. La réponse initiale - " *ça me fait penser à des mains toutes petites dessinées par des enfants* " - souligne l'inclination nostalgique vers le monde de l'enfance ainsi que la tendance à l'accrochage. A l'enquête, la transformation de ces mêmes mains en pinces marque la coupure agressive et la difficulté persistante à établir et maintenir le contact.

La régression infantile défensive se répète à la planche 2 et permet au sujet de supporter l'impact confrontant du contraste rouge-noir et de la béance centrale. Même si la kinesthésie animale ne dépasse pas le niveau statique et reste cantonnée dans le registre du regard et de la défense phobique, elle conserve une bonne qualité perceptive.

La seconde réponse : " *un insecte, pas nécessairement un papillon mais un insecte avec de grandes antennes - ni laid, ni beau* " traduit la répression des affects ainsi que la quête d'une réassurance dans les appendices phalliques.

La séquence se termine par la réponse " *chaussettes* " qui vient nous rappeler la thématique du " *montrer-cacher* " particulièrement aiguisée lors de la première rencontre.

A la planche 3, le sujet manifeste une sensibilité plus grande à l'aspect découpé de la tâche et éprouve une certaine difficulté à intégrer, dans une perception d'ensemble, les différentes parties de la planche. La banalité sera appréhendée en deux temps : " *des gens assis qui se*

regardent face à face..." (partie sup du détail noir latéral x 2 d'où D11x2) - " (...) *tu dirais des bottes avec des talons*" (D 5x2).

La situation moins contraignante de l'enquête permet la levée du blocage défensif et offre l'occasion de produire une réponse plus unifiée : " *Deux personnes assises face à face avec comme des bottes*"

L'inhibition affective et la tendance "lien" qui supprime la césure entre D5 et D11 (" *continents emboîtés*") sont de mise devant cette représentation plus relationnelle qui réveille la touche paroxysmale du sujet. Cette dernière se fait entendre à travers le contenu : " *guitare électrique un peu déformée*" (de mauvaise qualité formelle).

Durant le laps de temps qui sépare les deux passations, le mécanisme du refoulement s'est renforcé; en témoignent les projections données à la planche 4 où tous signes de malaise ou d'angoisse de destruction ont été gommés : la réponse globale " *peau d'ours*" , par son caractère inoffensif et sa texture sécurisante, neutralise complètement l'impact sexuel de la stimulation.

" *Les chaussures de clown, chaussures de clochard telles qu'on les représente en stéréotypie, telles qu'on les voit dans les films*" répondent à cette même fonction de réassurance.

Seule l'expression verbale : " *ça me frappe mais je ne sais pas dire ce que c'est...* (enquête)... *ça me choque, on dirait des crocodiles avec la tête par là*" signale la présence " sous couvercle" d'une angoisse phobique toujours vive.

Mais lorsque le contraste noir-blanc et le détachement massif de la forme sur le fond perdurent et font pression, la soupape défensive ne résiste plus et le trouble anxiogène s'exprime. Après un retournement de la planche 5 dans tous les sens et un blocage projectif (" *si je ne vois rien, c'est possible ?*), le choc peut cependant être surmonté et la banalité appréhendée.

Le noyau de la problématique du sujet qui se manifestait de façon très sensible lors de la première passation et qui concerne très directement la question de la castration et par voie de conséquence celle de l'identité sexuelle, se trouve ici réactivé.

Après l'éclipse, le refoulement peut à nouveau exercer ses effets : la stimulation de la planche 6 ne parvient pas à déstabiliser le contrôle formel. La barrière protectrice du " *manteau*" et l'accent placé sur l'outil phallique (" *un fusil, une arme avec le manche*") participent activement à la maîtrise défensive.

La béance centrale de la planche 7 est comblée, tout comme à la première passation, par le symbole phallique " *champignon*" . A ce niveau, il importe de souligner un phénomène intéressant qui parcourt déjà la trame du test depuis la première planche : la présence de nombreuses perceptions inversées (planche 1 : " *les mains*" - planche 3 : " *L'Italie*" - planche 7 : " *aussi bien dans un sens que dans l'autre, un champignon*").

Ce phénomène particulier qui est caractéristique des petits enfants est très rare chez l'adulte sauf, note Bohm (Traité du psychodiagnostic de Rorschach p. 162), chez des sujets présentant des dons pédagogiques particuliers, notamment chez les pédagogues et les institutrices maternelles. On notera que c'est cette orientation vocationnelle qui a été choisie par Sophie.

L'introduction des couleurs, planche 8, est ressentie comme un soulagement après la pesanteur de la couleur sombre et ne sollicite plus que très discrètement la dimension épileptoïde du sujet (" *un félin qui s'allonge comme si il s'étendait*") (- ébauche d'une kan secondaire -) suivie de " (...) *la couleur me fait penser à un feu violent*" .

Cependant, la défense par la négation d'affects toujours très vifs et la régression infantile (" *ça me fait penser à un dessin d'enfant qui est à la garderie : des fleurs très colorées*") ne

suffisent pas à endiguer la poussée pulsionnelle libidinale et agressive qui émerge finalement à la planche 9.

Planche 9 : *"Je n'aime pas ce dessin là... Il est (fait le geste d'éjecter, de projeter derrière)... - un arbre à l'envers comme si il était séparé, ouvert après une tempête..." - Là , on dirait des yeux... Deux yeux qui fixent... - Là, la tête d'un chien; chien très bas, les joues qui tombent un peu comme les bassets..."* .

La séquence projective offerte ici est quasi superposable à celle proposée lors de la première passation : la scène transgressive d'*"un arbre ouvert après une tempête "* ramène l'oeil inquisiteur et despotique (*"deux yeux qui fixent"*) d'une instance surmoïque d'essence maternelle.

Une différence est à noter toutefois : l'apparition d'une teinte dépressive à travers une nouvelle réponse : *"la tête d'un chien aux joues qui tombent "*.

Ainsi, la problématique du sujet reste entière même si elle est aujourd'hui davantage refoulée.

Et ce n'est sans doute pas la puissance magique et géniale de la lampe d'Aladin qui n'existe malheureusement que dans les dessins animés et les comtes pour enfants qui pourra y remédier.

Dernière réponse de la planche 10 : *"Une lampe qu'on frotte comme les lampes magiques, genre lampe d'Aladin "*.

-
- **conclusion:** La dénégation névrotique de la castration est l'élément dominant aussi bien à la première qu'à la deuxième passation. La défensive s'oriente dans un sens essentiellement phobique par la fuite devant les représentations qui évoquent l'angoisse de culpabilité , d'observation et de punition, une revendication qui accumule les symboles phalliques substitutifs, un jeu du montrer-cacher qui dissimule la castration en même temps qu'elle l'exhibe, une légère tendance paroxysmale et une égale tendance à régresser sporadiquement dans un univers infantile.

D'une passation à l'autre, si la structure ne se modifie guère on note une accentuation du refoulement et l'apparition d'une légère dépressivité.

4. Szondi

tableaux : fiche-protocole & graphiques

Interprétation

Les index globaux se situent dans les limites normales. Le Sy% élevé est indicateur d'une activité psychique importante, le travail de la pensée l'emportant sur la mise en acte sans qu'on puisse parler de véritable inhibition. L'index DM faible et l'index social élevé soulignent la tonalité fémininoïde dominante associée à un souci important d'adaptation et d'intégration sociales.

Le facteur directeur qui draine le courant majeur de l'énergie pulsionnelle est un idéal du moi exigeant (p+) combiné avec un idéal éthique (e+), ce tandem ayant mission de canaliser une très forte tendance masochiste (s-!), laquelle, dans la mesure où le sujet manifeste de bonnes capacités de surmonter (h-) les blessures d'amour primaires, laisse espérer une solution sublimatoire, permettant d'échapper à l'issue perverse mélancoliforme (! Ar 3) ou névrotique-obsessionnelle (Av 1 et Ar 2), beaucoup plus vraisemblable.

L'idéalisme altruiste, en tant que moteur principal du désir, fait l'objet d'une médiation et donc d'une élaboration psychique, active, consciente et probablement éprouvante, qui passent par la censure morale (hy±) et réaliste (k±), ce qui veut dire qu'il y a un fort souci de traduire les idéaux dans les faits, concrètement et tangiblement, en les insérant dans le cadre d'un échange sociétaire. Comme les aspirations humanistes sont fortes et qu'elles poussent le sujet à tirer en quelque sorte sa vie pulsionnelle vers le haut, il ne lui reste plus beaucoup d'énergie pour alimenter un contact qu'il investit assez peu, soit par absence d'intérêt soit dans une optique défensive - hypothèse plus vraisemblable -, ce qui, au plan clinique, pourrait se traduire par un comportement ascétique d'allure shizoïde, au moins sporadiquement.

Ce dernier point, concernant la dynamique contactuelle des échanges basaux avec le milieu environnemental, se confirme du fait très net à l'arrière-plan que, dans un passé plus ou moins proche, tout l'effort du sujet semble avoir porté sur un impératif de séparation primaire (C ± -, position C4. 4 du circuit périodique) visant précisément à oeuvrer dans le sens d'un idéal de développement et d'autonomie personnels sans failles, en corrélation avec l'auto-interdiction de régresser vers des positions infantiles prégénitales, surtout orales.

On devine que le mouvement qui (dé)porte le sujet vers une position narcissique secondaire épurée, en accord avec les exigences les plus hautes de la culture ou de la religion, associé au fait que les voies de la régression de type oral sont presque totalement barrées, cette orientation trop exclusivement "geistig"(spiritualiste) fait craindre une possible chute dans le trou noir d'un narcissisme primaire déficitaire (d'essence corporelle), qui prendrait l'allure d'une plongée mélancoliforme (Ar 3 : h+s-k+! d+m-), le sujet rejoignant dès lors, et se confondant avec, son image narcissique négative de petite fille châtrée-abandonnée. Cela pourrait se produire si elle cessait de s'accrocher à un idéal du moi, narcissiquement valorisant sans doute et libidinalement mobilisateur dans un sens sublimatoire prévalent, mais souvent trop exigeant (p+) pour la préserver de se juger elle-même à l'aune de cet idéal qui en viendrait dès lors à remplir la fonction d'un juge implacable la condamnant sans appel (Av 2 : s-! e+kop+!, heureusement associés à hy± et, pour une fois, à m+).

Contre ce danger d'une menace de faillite narcissique intime, c'est-à-dire indépendante des circonstances extérieures mais liée à une dynamique moi-surmoi-idéal du moi très intériorisée, la stratégie défensive dominante est du type obsessionnel-phobique.

L'investissement, modéré mais bien réel de la position "exhibitionniste-voyeuriste" (hy ±) vient heureusement compenser ce que le profil global a de sévère et d'austère au plan des possibilités de satisfactions pulsionnelles primaires (C, S), dangereusement orientées dans le sens du masochisme - aussi bien moral (e+hy-) que féminin-pervers (Ar 3: k+! po) et érogène (m-) -, ceci, dans l'hypothèse pessimiste où la sublimation ne pourrait ni s'instaurer ni se maintenir.

synthèse du Szondi

avant-plan	:	Faible besoin d'accrochage. Tendance à la sublimation masochiste (S--!). Affectivité "gonflée", compensant la froideur du contact. Moi inflatif, freiné par moments.
arrière-plan	:	Même besoin de sublimation masochiste.
synthèse	:	Le sujet tend à réaliser un idéal du moi exigeant qui l'oriente dans les voies du don de soi associé à un certain ascétisme. Le problème se situe au niveau de la concrétisation de cet idéal.

5. conclusion finale

Toutes les données concordent pour situer la problématique essentielle du sujet dans une perspective névrotique classique comportant des traits obsessionnels mais surtout phobiques, la question de la castration se posant de manière insistante. Imparfaitement résolue, elle ne permet pas que le conflit oedipien soit dépassé dans une identification normative, c'est-à-dire suffisamment féminine. Il existe de bonnes possibilités évolutives mais il ne faudrait pas trop tarder pour entreprendre le travail psychique *ad hoc*. Quant à sa position tranchée d'autrefois, elle se justifie amplement par la nécessité névrotiquement déterminée où elle s'est trouvée - et où elle se trouve encore car rien n'a vraiment changé depuis - de nier la castration en développant des symptômes phobico-obsessionnels d'une part et en adoptant des conduites contre-phobiques par ailleurs, ce dont participe la précipitation dans ses choix professionnels ou autres.

La composante névrotique n'exclut pas l'existence d'un courant sublimatoire important - qui "récupère" avant tout les tendances voyeuriste et masochiste - apte à dédommager le sujet de ses sentiments d'échec au plan des réalisations tant narcissique qu'objectale, lui permettant de tolérer la frustration qui découle de cet échec relatif.

Vincent (9), garçon décidé

1. présentation de l'adolescent.

Vincent est un enfant unique. Ses parents se sont séparés quand il avait 16 ans 1/2. Il a été élevé par ses grands-parents. Les parents sont peu sévères mais la grand-mère est plus exigeante, plus stricte, anxieuse concernant les "sorties". Le grand-père est décédé. Il était "fort proche" de Vincent.

Vincent a suivi le cycle secondaire avec option "Maths-Sciences". Il a toujours eu de bons résultats (+/- 80%) mais a éprouvé certaines difficultés en français ("j'avais des difficultés de relations avec le professeur de français, il doutait de moi... si je faisais bien une rédaction, il croyait que ce n'était pas moi qui l'avait faite").

Il projette d'entreprendre des études de médecine. Quand il était petit, vers 6 ans, il voulait être boulanger ou cuisinier, puis vers 10 ans il a eu envie de devenir médecin. Son grand-père était souvent malade et le médecin venait régulièrement. Vincent a envie de faire comme lui, d'aider les gens. En 6ème secondaire, certains professeurs l'en ont un peu dissuadé : "c'était long, c'était dur... j'avais un peu regardé vers d'autres choses, mais c'était toujours vers la biochimie que je m'orientais".

Ce qui l'attire dans la profession, en effet, c'est le côté humanitaire mais aussi son côté scientifique. L'aspect pécuniaire ne le laisse cependant pas indifférent : "j'aime bien aussi avoir une belle maison, une belle famille, plusieurs enfants..."

Vincent aime profiter de la vie, avoir beaucoup de copains. Sa 1ère année à l'université se passe très bien, sur ce plan. Il a beaucoup d'amis et une grande solidarité règne entre eux.

Il s'estime à cette époque assez timide et réservé "quoique maintenant, je trouve que ça change... je deviens plus communicatif".

En première candidature, il réussit deux partiels sur quatre en janvier. Malgré cela, Vincent réussit en première session ("j'ai tout rattrapé à ce moment"). Ce qui l'a particulièrement stressé c'est le facteur temps par rapport à la somme de matière à assimiler. Par moment, il en a eu marre... et "s'est demandé ce qu'il faisait là" : "il y a des hauts et des bas... et puis ça repart" explique-t-il. Durant cette première année universitaire, il estime qu'il faut trop étudier "par coeur". Il préfère pour sa part montrer ce qu'il a compris, en expliquant à sa manière, mais "en candi ce n'est pas possible tandis qu'en doctorat cette méthode est la meilleure".

En deuxième candidature, il rate deux examens en première session mais réussit en seconde. Il profite des vacances pour faire un travail bénévole d'aide sanitaire dans un hôpital afin de voir si le milieu et la fonction médicale, le contact avec l'équipe soignante et les patients lui conviennent. Il en sort renforcé sur le bien fondé de son orientation car il a eu de bonnes relations avec les malades : "les gens sont contents de pouvoir parler un petit peu et moi, ça m'a plus aussi". Par ailleurs, le travail infirmier et ses contraintes ne l'ont pas rebuté : "c'est là, pendant ce stage, que j'ai vraiment compris que je voulais faire ça". C'est en deuxième année, également, qu'il commence les travaux de dissection. Malgré une certaine appréhension, ça se passe bien : "on ne se rend pas compte que ce sont des personnes qui ont vécu... ce sont plutôt des mannequins, des momies... je ne sais pas si c'est bien de dire ça, mais on a pris plutôt ça à la rigolade...".

Les années suivantes se dérouleront sans problème. Vincent souhaite faire une spécialisation en anesthésie. Cette vocation a été suscitée par une jeune anesthésiste passionnée par son travail qui

lui a transmis son enthousiasme. Ce qui l'intéresse, précise-t-il, "ce n'est pas tellement d'endormir pour calmer la souffrance mais bien toute la phase de réveil après l'opération".

Il aime aussi travailler dans le domaine particulier des urgences où il est nécessaire de prendre des responsabilités, d'encourir des risques, et "où il faut intervenir au quart de tour". Mais il est difficile de "se faire reconnaître" par un professeur et arriver à ce qu'il accepte que l'étudiant entre dans son service pour s'y spécialiser. Selon Vincent, l'ambiance des dernières années est très élitiste, très sélective. Il règne également "beaucoup de favoritisme selon qu'on est le fils de... ou la fille de...".

Sensible, avide de relations chaleureuses avec autrui et déçu dans ses attentes, Vincent est meurtri par le divorce de ses parents de même que par le faible investissement de ceux-ci à son égard. Il déplore le manque d'intérêt et de soutien que lui porte en particulier son père, qu'il considère comme un "irresponsable", "d'ailleurs alcoolique pendant une certaine période de sa vie."

Vincent confesse avoir aussi été "très choqué" par un avortement de sa mère à la suite de sa rencontre avec un nouveau compagnon. Ses relations avec sa mère et sa grand-mère sont devenues de plus en plus tendues et pénibles. Le grand-père, par contre, qui l'a élevé et dont Vincent était fort proche est idéalisé et très regretté depuis sa mort. Vincent a aussi rompu depuis quelques mois avec ses grands-parents paternels. Grande déception encore, du côté de ses copains condisciples "qui ont abusé de sa gentillesse lors de vacances communes". Enfin, l'expérience puis la rupture d'une relation sentimentale lui a laissé un goût plutôt amer.

Après toutes ces cassures affectives, Vincent a rencontré une autre jeune fille . Il estime que cette nouvelle relation a "une incidence globalement bénéfique" sur lui.

associations de mots au second temps de la rencontre

PROFESSION:	medecin, anesthésiste, soigner, vivre, aider, être heureux, maison, foyer.
ÉTUDES:	volonté, stress, peur, satisfaction, être regardé.
ADOLESCENCE:	jeune, amusement, sorties, problèmes, père.
ADULTE:	incertitude. Il n'y a rien d'autre qui me vient à l'esprit.
FEMME:	tendresse, douceur, gentillesse.
HOMME:	force, faiblesse, qualités.
AVENIR:	(temps de latence)... bonheur, être bien.

2. TAT

synthèse de la première passation

Les récits analysés dans un premier temps sous leur angle formel laissent apparaître un bon travail de liaison: les histoires sont structurées sans trop de rigidité avec un équilibre appréciable entre pulsions, défenses et fantasmatisation. Cette dernière reste cependant, le plus souvent, aconflictuelle. La banalisation des conflits et le refoulement sont les mécanismes de défense les plus prégnants. Ils portent essentiellement sur la rivalité oedipienne qui est quasi totalement évacuée (Cf. Planche 2 : " ... On est à la campagne... il fait beau... tous les gens sont contents (il rit)... heu... (temps de latence)... En fait, les gens ne travaillent pas beaucoup, ils sont fatigués et veulent profiter du beau temps : certains font de la lecture, d'autres sont assis contemplant le paysage et d'autres encore prennent le temps de vivre, appuyés contre un arbre, se faisant bronzer... ") ainsi que sur la culpabilité qui est fortement minimisée.

L'agressivité est présente de façon latente mais ne s'exprime que de façon indirecte; les fantasmes agressifs sont loin de faire défaut (cf. planches 7, 11, 13 et 19).

La complaisance somatique est très évidente (planches 2 et 3) et le(s) symptôme(s) conversif(s) semble(nt) porter principalement sur la fatigue qui autorise d'importants bénéfices secondaires à travers la régression orale sous toutes ses formes: manger (planches 9 et 15), être au chaud (planche 19), dormir (planches 2 et 3), se reposer (planches 2, 3, 5, 9 et 17), fusionner avec "tout le monde" (planches 2 et 18). On notera également la répétition insistante d'expressions telles que: "*profiter*", "*s'accrocher*", "*être appuyé sur*", "*oublier*", "*tout le monde*", qui renvoient au besoin anaclitique primaire, au désir régressif de fusion, d'harmonie (cf. planche 16).

Le sujet semble ainsi présenter de nombreux traits caractéristiques d'une personnalité hystérique où le fantasme de désir serait celui d'une sexualité sans interdits, où il pourrait "*toucher tout le monde*", mais l'interdit oedipien fonctionne si bien que le fantasme de "*rejoindre*" la mère pour dormir à son côté n'est possible qu'en faisant intervenir la négativité la plus radicale, celle de la mort (planche 15). Ce n'est sans doute pas un hasard si, immédiatement après, à la planche 16, où peut se projeter plus librement son désir, il voit un "*coucher de soleil sur Venise*". La conjonction de l'amour avec la mort relèverait de la même dynamique oedipienne.

L'exhibitionnisme à coloration histrionique s'exprime ouvertement à la planche 18 mais il est tout aussitôt nié (dénégation au sens de "*Verneinung*") à travers la critique dévalorisante du désir de séduire, de plaire, d'être "*un star apprécié*", d'avoir toutes les femmes...

La frustration n'est que plus intense (cf. planche 13) puisque "*la femme qui aurait pu lui plaire*" est devenue son objet perdu.

L'angoisse de castration est particulièrement évitée grâce au déplacement phobique: hémato-phobie (cf. planche 8), vertige (planches 14 et 17) et claustrophobie (planches 14 et 20). Parallèlement, l'intégrité corporelle reste un souci majeur: il est revenu de la guerre "*sain et sauf*" (planche 10).

hypothèse: Le caractère décidé serait lié à l'efficacité du refoulement qui lui permettrait d'éliminer tout ce qui le gêne ou lui fait peur, pour se précipiter, "tête baissée", vers les solutions aconflictuelles, plus faciles.

synthèse de la seconde passation

En l'espace de 3 ans, il semble que l'épreuve de l'existence ait profondément marqué Vincent: les temps de latence et l'inhibition se sont intensifiés, les affects exprimés sont forts.

La difficulté "à franchir le pas", autrement dit l'inhibition, a succédé aux symptômes hystériques (conversion, phobies et régression orale relevées lors de la première passation). La confrontation avec "l'objet adulte" (planche 1) est associée à une épreuve où le personnage central doit aller puiser dans ses capacités créatives personnelles pour progresser, surmonter les obstacles et "trouver une solution à son problème". "Le tout, c'est de commencer" (planche 1).

L'angoisse de castration ne peut plus être évitée et même si elle reste cantonnée dans l'imaginaire du cauchemar, elle hante le psychisme du sujet (planche 8).

Certes, la vieille tentation de la régression orale reste présente (planche 9) mais elle paraît transitoire et limitée à sa dimension réaliste, sorte de tremplin à une reprise du travail (il faut savoir reculer pour mieux sauter).

Planche 9: "... Ils ont travaillé toute la matinée et c'est pourquoi ils sont épuisés. Ils viennent de manger et ils sont en train de reprendre des forces avant de recommencer leur travail l'après-midi".

Le refoulement du conflit oedipien a beaucoup perdu de son intensité et de son efficacité (planche 2), ce qui a pour conséquence l'introduction dans le stade dépressif: très vite, à travers les récits, se profile l'identification à un personnage affaibli, effondré par des conditions de détention, de contraintes de vie trop fortes et d'humiliation (planche 3). Il s'est heurté à une autorité supérieure, a été "battu", arrêté, de sorte qu'il éprouve de la détresse et ressent le besoin d'une aide extérieure et plus seulement d'un support.

Planche 3: "... Il attend désespérément que quelqu'un vienne le délivrer et l'aider surtout. Bè, jusque là pour lui, la vie s'est arrêtée".

La sensibilité à l'appel et au "rappel" du Surmoi est particulièrement aiguë. L'image maternelle complice (déplacée sur le personnage de la grand-mère - planche 5) s'est transformée en mère vérificatrice.

Planche 5: 2^{ème} passation:

"Ici, on se trouve dans la chambre d'un étudiant, il est en période d'examen et il est en train d'étudier. On voit sa grand-mère qui est venue ouvrir la porte afin de vérifier si il est bien en train d'étudier. Mais comme d'habitude, il est assis à son bureau et il travaille d'arrache-pied afin de réussir son prochain examen et de satisfaire sa famille et lui-même"

1^{ère} passation:

"Ça me fait penser à ma grand-mère qui vient voir si je travaille bien. Moi, je suis en train de travailler dans ma chambre. J'étudie. Comme il est tard, elle se demande si je ne vais pas arrêter de travailler. Et puis, comme je suis très influençable pour ce genre de choses et comme elle vient de me dire qu'il y a un beau film à la T. V. , je décide de fermer mes bouquins et de prendre un moment de détente. "

Le principe de plaisir ne règne plus en maître et le temps est venu de consacrer la rupture du lien incestueux à la mère et de le transformer en lien oedipien - dans le sens où l'Oedipe est pour ainsi

dire le "négatif de l'inceste" (P.C. Racamier) - où se partage une douleur réciproque imposée par l'obligation de se séparer.

Planche 6: "C'est ici l'histoire d'une relation entre un fils et sa mère. Le fils est venu annoncer à sa mère qu'il partait à l'étranger et celle-ci est triste de... savoir que son fils va partir très loin et pour une période peut-être indéterminée. Ils n'osent pas se regarder car tous les deux... sont très tristes et ne savent comment se dire au revoir, la mère regarde par la fenêtre et est déjà en train de... d'imaginer son départ... Quant à lui, il a beaucoup de peine... surtout pour sa mère mais il sait qu'il doit partir. "

Planche 10: "C'est à nouveau une rencontre entre un fils et sa mère. Le fils vient de rentrer d'un long voyage. Il est venu embrasser sa mère qu'il n'a plus vue depuis un an. Il a pris de l'âge et ... a acquis une plus grande sagesse. Il va maintenant continuer sa vie dans son pays avec sa femme et ses enfants. Quand je dis sa vie, c'est sa vie et son métier. "

Comme Vincent le dit très bien lui-même, "il a pris de l'âge" et "il a acquis une plus grande sagesse". Le renoncement à la mère a transformé le lien incestueux en relation tendre déssexualisée (planche 10).

La rivalité avec le père qui, lors de la première passation, était marquée au sceau du refoulement, trouve ici une plus juste place en entrant dans le registre du devoir et de l'appel à la succession paternelle : il faut se battre. "Ce que tes aïeux t'ont laissé en héritage, si tu le veux posséder, gagne-le" ³.

Planche 7: "On assiste ici à une conversation entre un maître d'université et un de ses assistants, un professeur que j'aurais dû dire. Le Professeur est en train d'expliquer à son assistant comment il doit procéder dans le traitement d'un de ses malades qui lui pose quelques problèmes. En même temps, ils sont en train de parler de l'avenir et le ... Professeur... voudrait demander si son stagiaire ne veut pas assurer sa succession. Alors le stagiaire est très heureux mais il doit encore y réfléchir car il doit penser à sa famille et il ne prendra pas une décision immédiatement. "

Simultanément, le problème de la récupération de la puissance phallique constamment menacé par l'angoisse de castration devient crucial: il y a trois ans, l'image paternelle était plutôt celle d'un "papa-gâteau",

*Planche 12: 1ère passation:
"Ça se passe pendant la nuit... le jeune homme dort mais il a oublié que le lendemain sera son anniversaire et son père qui ne lui a pas rappelé est venu pendant la nuit dans sa chambre et il a déposé au pied de son lit un cadeau pour que son fils ait une bonne surprise le lendemain matin"*

désormais, c'est un regard impressionnant qui fixe et "paralyse",

*Planche 12: 2ème passation:
"C'est encore ici le récit d'un rêve, d'un cauchemar qu'a vécu un adolescent. Celui-ci était en vacances et heu... il s'était arrêté pour dormir à la pleine lune. Il venait de s'endormir quand il commença à rêver qu'un homme s'était approché de lui, cet homme s'était mis à genoux et heu... était en train de l'hypnotiser, de le paralyser. Il savait que l'homme était là mais il ne savait pas bouger. Il aurait voulu fuir, courir très loin mais il était paralysé et pourtant, il*

³ Goethe: Faust - 1ère partie (dernier mot de l'Abrégé de Psychanalyse, dernier écrit de Freud, 1939).

avait l'impression de vivre réellement ce qui lui arrivait. Finalement le rêve s'est interrompu et il s'est réveillé. "

Le père, c'est aussi le porte-parole de la loi (planches 12, 15 et 17) qui semble induire chez le sujet le fantasme désespérant d'une impuissance difficilement surmontable (planches 11, 13, 14, 16 et 17). A travers les héros qu'il met en scène, s'exprime la peur de ne pouvoir jouer correctement son rôle d'homme avec les responsabilités professionnelles et affectives que cela implique (planches 16, 17, 18 et 20), "*il manque d'expérience*" (planche 13), il ne sait pas exprimer ses émotions (planche 16), il est victime de la culture familiale (planche 14: "*C'est l'histoire d'un jeune qui est prisonnier de... possessivité de sa famille (soupir)...* ")

Au niveau du conflit intrapsychique, le désir de liberté: "*quitter*" l'ambiance de "*chambre noire*" (planche 14) saturée par l'angoisse de castration, "*résister*" et "*décrocher les mains* (surmoïques, même si ce sont celles de la mère qui lui signifie de rester à la maison) *qui sont posées sur lui*" et "*qui le retiennent*" (planche 18), ce désir de liberté entre en opposition avec l'obligation de se conformer aux exigences d'un Surmoi sévère qui ne tolère pas qu'on discute le "tu dois..." de l'impératif catégorique.

Au cours des quelques années qui sont venues séparer les deux passations, Vincent a beaucoup appris, notamment à supporter la solitude (en attendant que se produise la rencontre avec "l'âme soeur" qui lui permette de rentrer dans le terre de la génitalité.).

Planche 12: "*C'est la nuit et sous un réverbère on voit la présence d'un homme, on ne voit pas son visage mais on peut deviner qu'il attend quelqu'un ou quelque chose. Il s'est mis sous ce réverbère afin de ne pas être perdu dans la nuit et peut-être aussi afin qu'on le remarque. Il ne sait pas combien de temps il restera là mais il est sûr que quelque chose se passera et il continue à attendre. "*

Il s'est aussi éloigné de son égocentrisme (primaire) pour s'ouvrir à la convivialité dans un mouvement correspondant à la sublimation du fantasme fusionnel.

Planche 19: *1^{ère} passation:*

"... Hou... là, là. Ça me fait penser à un dessin animé... Heu... Ça se passe pendant l'hiver... Il y a beaucoup de vent et il fait très froid... Tandis qu'à l'intérieur d'une petite maison, se trouve un personnage qui est assis devant un feu de cheminée et il est d'autant mieux que lorsqu'il regarde à l'extérieur, il se dit que c'est quand même l'idéal d'être au chaud, quand d'autres sont en train de geler à l'extérieur. "

2^{ième} passation:

"L'histoire se passe en hiver, il fait très froid, il y a du vent. Au milieu de la neige, on trouve une petite maison à l'intérieur de laquelle il y a de la lumière. L'intérieur de la maison semble être chauffé, on y trouve une famille d'esquimaux vivants seuls au milieu du désert glacé et heureux de vivre loin de tout. Ils n'ont pas de voisins mais ils vivent en famille et sont prêts à accueillir toutes les personnes qui demandent leur hospitalité même s'il n'y en a pas beaucoup qui passent par là. "

Il a donc fait d'énormes progrès, ceux qui permettent "d'échanger la misère hystérique contre l'acceptation du malheur commun "(4).

hypothèse: Il semble se confirmer que le caractère décidé correspond à la compulsion "hystérique" à vouloir "chevaucher" le retour du refoulé avec l'espoir jamais vaincu de franchir l'obstacle qui bloque l'accès à la réappropriation de la puissance phallique.

conclusion: Vincent se présente d'abord comme un hystérique "typique" qui nie complètement toute rivalité oedipienne et contourne l'angoisse de castration en la convertissant somatiquement et en développant des symptômes phobiques, régressant par ailleurs dans l'oralité passive et affectant un histrionisme désabusé.

Le changement observé lors de la seconde passation est impressionnant si on considère que le refoulement s'est relâché de manière à laisser la place à une conscience de responsabilité - plus que de culpabilité - , à une certaine dépressivité liée à la séparation d'avec l'objet incestueux et à l'acceptation d'une nécessaire rivalité avec le père. Bref, le principe de réalité l'emporte désormais très nettement sur le principe de plaisir.

L'angoisse de castration continue toutefois de le hanter, se situant par ailleurs à sa juste place puisqu'elle nourrit avant tout la crainte de ne pouvoir assumer dignement sa virilité dans une relation d'objet génitale, l'impuissance étant ce qu'il redoute maintenant alors qu'auparavant ça l'aurait bien arrangé.

⁴ dernière phrase des "Etudes sur l'hystérie", Freud, 1894.

3. Rorschach

psychogrammes de la première et de la seconde passation

Passation:

P1	P2
R =	16 25
R 8, 9, 10 =	6 7
R 1-7 =	10 18

Phénomènes particuliers:

P1	P2
Reflet =	0 0
Paire =	1 8
Rem. symétrie =	0 0

Localisation:

P1	P2
G =	8 10
Gbl =	3 2
D =	2 11
Dd =	0 0
Dbl pur =	0 0
Ddbl pur =	0 0
DbID =	1 1
DdblID =	2 1
DblDd =	0 0

Contenus:

P1	P2
A =	6 11
Ad =	2 2
(A) =	1 0
(Ad) =	0 0
H =	0 3
Hd =	1 2
(H) =	1 0
(Hd) =	1 1

	P1			P2		
	K	k	T	K	k	T
K, k secondaires =	0	0	0	0	1	1
K, k statistiques =	0	0	0	2	1	3
K, k actives (a) =	0	0	0	1	1	2
K, k passives (p) =	0	0	0	2	1	3
K, k- =	0	0	0	0	0	0
Pas de K à la 3 =	1			0		

Déterminants:

P1	P2
F+ =	7 9
F- =	3 4
F+/- =	0 0
K =	0 3
kan =	0 0
kobj =	0 0
kp =	0 1
KC =	0 0
KC' =	0 0
kanC =	0 1
kobjC =	0 0
kpC =	0 0
kanC' =	0 0
kobjC' =	0 0
kpC' =	0 0
FC =	4 4
CF =	1 1
C =	0 0
FC' =	0 1
C'F =	0 0
C' =	0 0
Cn =	0 0
FT =	1 0
TF =	0 0
T =	0 0
FV =	0 1
VF =	0 0
V =	0 0
FY =	0 0
YF =	0 0
Y =	0 0

Anat os =	1 0
Anat visc =	0 1
Anat visc/os =	0 0
Anat total =	1 1

Rx =	0 0
Sg =	0 0
Sex =	0 0
Bot =	0 0
Pays =	0 0
Géo =	0 0
Ng =	0 0
obj =	0 1
masq =	0 1
vêt =	0 0
Frag =	1 1
Elm =	0 0
Arch =	0 0
Alimt =	0 0
Scien =	0 1
Symb =	2 1
Abst =	0 0

Ban =	4 7
-------	-----

P1	P2
Phén. CLOB =	1 0

Amputation =	1 1
Mor =	0 2
Manque =	2 2
Trou =	0 0
Amput + Mor =	0 0
Manque + Mor =	1 1
Trou + Mor =	0 0

P1	P2
SK =	0 3
Sk =	0 2
Skan =	0 1
Skobj =	0 0
Skp =	0 1

		P1	P2
DV1 =	0 0	DV2 =	0 0
DR1 =	2 5	DR2 =	0 0
INCOM1 =	1 1	INCOM2 =	0 1
FABCOM1 =	0 0	FABCOM2 =	0 1
ALOG =	0 0		
CONTAM =	0 0		
AB =	0 1		
HX =	0 0		
AG =	0 0		
COP =	0 0		
MOR =	1 3		
Cp =	0 0		
PERS =	0 0		
REFCULT =	0 0		
PSV IP =	0 0		
PSV DC =	0 0		
PSV MEC =	0 0		
PSV* =	0 0		
CONFAB =	0 0		

FD =	0 0
------	-----

P1	P2
Scom. =	8 15

Passation:

	P1	P2
R =	16	25
Refus =		

	P1	P2
G% =	68.8	48
D% =	31.3	52
Dd% =	0	0
bl% pur =	0	0
bl% total =	37.5	16

F% =	62.5	52
F+% =	70	69.2

G/K =	11	12
	0	3

G:K =	####	4
-------	------	---

K =	0	3
C =	3	4
C' =	0	0.5
C =	3	4.5
k =	0	2
kan =	0	1
kobj =	0	0
kp =	0	1
T =	0.5	0
V =	0	0.5
Y =	0	0
E =	0.5	0.5

A% =	56.3	52
H% =	18.8	24
Anat% =	6.25	4
FA% =	12.5	12
Ban% =	25	28

	P1	P2
1. TRI coarté =		
2. TRI coartatif =		
3. TRI ambiéqual =		
4. TRI introv pur =		
5. TRI introv dilaté =		
6. TRI introv =		
7. TRI extrat =	0 3	3 4.5
8. TRI extrat pur =	0 3	
9. TRI extrat dilaté =		

formule secondaire =	0 0.5	2 0.5
----------------------	----------	----------

RC% =	37.5	28
-------	------	----

CO% =	60	38.9
-------	----	------

Type couleur G =	4 1	5 1
------------------	--------	--------

Type couleur D =		
Type couleur Id =		

active/passive =	0 0	2 3
------------------	--------	--------

MOR =	1	3
FD =	0	0
Paire =	1	8
Reflet =	0	0

H+Hd+A+Ad:(H)+(Hd)+(A)+(Ad) =	3	18
H + Hd + A + Ad =	9	18
(H) + (Hd) + (A) + (Ad) =	3	1
H + A : Hd + Ad =	2	3.5
H + A =	6	14
Hd + Ad =	3	4
H + Hd : A + Ad =	0.13	0.38
H + Hd =	1	5
A + Ad =	8	13

Vêt + Masq =	0	1
--------------	---	---

	P1	P2
H : (H) + Hd + (Hd) =	0	1
H =	0	3
(H) + Hd + (Hd) =	3	3
(H) + (Hd) : (A) + (Ad) =	2	####
(H) + (Hd) =	2	1
(A) + (Ad) =	1	0
H + A : Hd + Ad =	2	3.5
H + A =	6	14
Hd + Ad =	3	4

COP =	0	0
AG =	0	0
Alimt =	0	0

Som Score Spéc (6) =	3	8
Som Scores niv 2 =	0	2
Som Scores Spéc (6) pond =	8	28

synthèse de la première passation

- **approche formelle**

Sous l'éclairage formel, le protocole se signale par une pauvreté de la productivité associée à un mode d'appréhension global "caractérisé" (G% : 68,8 - 11 réponses sur les 16 proposées sont des G et trois d'entre elles sont des Gbl).

La qualité du G se ventile entre le G simple et le G primaire supérieur.

En une seule opération de la pensée, le sujet appréhende la tâche dans sa totalité. Cette mainmise sur le stimulus par sa saisie globale renvoie à un mode particulier de fonctionnement de l'esprit que nous qualifions de "synthétique a priori" caractéristique d'un sujet qui cherche à s'affirmer et à dominer son trouble en se donnant d'emblée une image pérnante du monde.

On notera par ailleurs que les lacunes intermaculaires interpellent notre sujet qui les réintègre toutes à l'intérieur d'un percept englobant ou contenant.

L'absence totale de kinesthésies, la réceptivité modérée à la stimulation (somme pondérée des réponses couleur: 3) et le recours presque univoque à l'activité de la raison, stigmatise une volonté de contrôle intellectuel-formel sur la réalité tant interne qu'externe.

L'angoisse et le malaise intérieur ne trouvant pas à s'élaborer dans une représentation fantasmatique, c'est dans la sphère pré-psychique de la somatisation que ces dimensions anxiogènes s'expriment (FA% : 12,5). L'anxiété et l'insécurité affective sont perceptibles également à travers la sensibilité du sujet aux nuances de tons évoquant la sensation tactile (0.5).

L'insertion dans la réalité sociale extérieure porte les marques d'un conformisme rigide défensif (Ban % : 25%, F+% : 70, A % : 56,3): la production surabondante de contenus animaux participe à la constitution d'une carapace sociale conforme derrière laquelle le sujet dissimulerait ses désirs profonds, sa vie intérieure faite d'émois, d'affects et de représentations.

- **approche psycho-dynamique**

Si l'adaptation de base à la réalité est de bonne qualité (pl 1), le recours à l'intellectualisation intervient très tôt dans un souci de maîtrise d'une certaine anxiété. La référence culturelle à la "*lettre chinoise*" - perception globale et originale qui intègre les lacunes blanches - témoigne en outre d'une recherche de prestance.

L'investissement narcissique de l'image du corps est perceptible à travers la projection d'un "*papillon*" de même que le désir de puissance si nous prenons en considération la réponse additionnelle donnée à l'enquête: "*une fusée, une soucoupe volante...*".

Dans cette même perspective, nous remarquerons que lors de l'épreuve du choix, le sujet rejettera la planche 5 parce que "*c'est banal*" ("*c'est surtout la banalité du dessin que je n'aime pas*") et privilégiera la planche 6 parce qu'il est heureux d'y avoir fourni une réponse originale de très bonne qualité ("*depuis que j'ai vu le petit bonhomme dans sa barque, je trouve ça joli*").

Devant le contraste rouge-noir et la béance centrale de la planche 2, c'est la réponse "*un visage sans contour*" qui est produite. Par cette perception où fusionnent la figure et le fond (F.F.A.), le sujet tente de surmonter en les rassemblant, les différentes caractéristiques anxiogènes du stimulus mais échoue dans sa tentative: le visage n'a pas de délimitation précise, n'offre pas de contenant suffisant à l'angoisse phobique, la réponse est de mauvaise qualité perceptive.

Il semble donc que la problématique de la castration soit réactivée ici .

si nous nous arrêtons sur le phénomène intéressant de la Fusion Figure Fond - qui sera réitéré à la planche 3 et à la planche 10 avec un même contenu "visage" - et que nous nous référons au "Traité du psychodiagnostic de Rorschach" d'Ewald Bohm pour la valeur symptomatique de ces réponses, nous constatons que cette question a fait l'objet de très nombreuses discussions dont nous ne ferons pas état ici.

Notons cependant que Fritz Salomon (Ich - Diagnostik im Zulliger - Test, Huber, Bern, 1972, pp. 176 - 182) a reconsidéré cette question épineuse pour arriver à la conclusion que, hors les cas avérés de schizophrénie où le phénomène (F.F.A.) est fréquent, c'est toujours le signe d'un refoulement névrotique important chez des sujets dont la caractéristique commune est le surinvestissement de la pensée synthétique - causaliste dans laquelle ils trouvent le moyen privilégié d'échapper au déplaisir issu d'une insatisfaction sexuelle majeure. Cliniquement, ces sujets se présentent comme très fiers de leur "Moi fort" mais il apparaît toujours que ladite fierté est un paravent pour un sentiment d'infériorité sexuelle dont ils sont aussi conscients que honteux.

Ce commentaire paraît trouver toute sa pertinence dans le cas de Vincent.

La suite de la séquence projective: "*encore un papillon... J'aime bien les papillons*", souligne l'effort de reprise défensive par rapport au trouble initial: la perception est globale et de bonne qualité formelle.

Quant à l'enquête, elle fournit l'occasion au sujet d'enrichir sa production d'une réponse - "Le nez de *Cyrano de Bergerac*" - qui vient nous confirmer sa vive ambivalence à l'égard de l'attribut phallique: la focalisation de l'attention sur l'extrémité proéminente rouge du stimulus associée à la référence culturelle et au personnage caricatural de Cyrano traduit la réassurance narcissique par rapport à l'angoisse de castration et, simultanément, le sentiment d'infériorité sexuelle contre-investi par la valorisation de la sphère de l'intelligence.

A la planche 3, là où la disposition spatiale des silhouettes humaines suggère la relation d'objet génitale, la répression pulsionnelle et affective est massive; elle se signale par l'absence de la banalité et de la kinesthésie.

Après un long temps de latence et un énorme soupir, le sujet tente d'émerger de son choc en s'appuyant sur une nouvelle synthèse - fusion de l'engramme et de son arrière-plan- au contenu régressif: "*le museau d'un lapin*". Mais le trouble non endigué pour autant persiste à l'enquête: le museau se généralise à une tête de lapin mais sans contour et sans oreilles. Seule, la réponse additionnelle -"*un noeud papillon*"- marque le réinvestissement narcissique et la volonté adaptative.

A l'enquête des limites, l'identification féminine fait intervenir une kinesthésie statique dans le verbe "*s'accrocher à quelque chose*" ("*deux dames en train de s'accrocher à quelque chose quand même. Vu la symétrie, elles se regarderaient plutôt dans un miroir*"). La répression affective subsiste tandis que le contenu projectif laisse entrevoir une angoisse de perte d'objet.

Si nous osons établir un lien avec le refoulement pulsionnel, que nous devinons lors de la passation, devant la représentation du couple, il semblerait que la difficulté du sujet se situe dans l'abord de la problématique génitale: alors que le refoulement porterait sur les pulsions agressives dans la rivalité avec l'autre du même sexe, le mouvement vers l'objet génital serait arrêté sous l'effet de l'interdit oedipien. Ajoutons que la composante narcissique de la réponse: "*elles se regarderaient plutôt dans un miroir*" revêt un caractère défensif plus pré-génital dans la recherche du double dans une relation spéculaire moins différenciée, à moins que l'accent mis sur la spécularité ne soit là que pour souligner davantage une identification féminine de façade.

A la planche 4, après le choc et la stupeur du sujet confronté à l'image qui condense les symboliques paternelle, sexuelle et surmoïque, la réponse projetée: "(...) *un monstre vu de derrière (il rit)... Enquête: ... avec deux énormes pattes avec une queue assez énorme. A l'avant, deux ailes atrophiées, sans plumes. Ce serait un monstre animal*" , signe comme à l'enquête de la planche 2, la grande ambivalence à l'égard de l'attribut phallique et de sa représentation.

Si l'anxiété est massive devant la menace de castration et l'instance surmoïque, un courant réactif-défensif tout aussi présent vient donner la réplique à l'objet d'angoisse en le châtrant symboliquement par la dévalorisation de ses caractéristiques physiques - "*deux ailes atrophiées, sans plumes*" - dont on sait par ailleurs qu'elles sont surinvesties par le sujet dans un registre déplacé par rapport à celui où se joue la confrontation sexuelle avec le père: celui de l'intelligence.

L'image de soi telle qu'elle peut être reflétée à travers la réponse banale, "*un papillon*" (planche 5), répond à une assise narcissique correcte.

Toutefois, la perception d'"*une tête de crocodile*" qui vient s'ajouter à l'enquête, nous signale l'inclination régressive sadique-orale du sujet, d'autant plus significative dans sa tonalité auto-assertive qu'elle se manifeste à la planche du Moi.

A la planche 6, où la sollicitation symbolique est bisexuée, on assiste d'emblée à "l'amputation" de l'extrémité supérieure de la tache (D3) davantage phallique et à une canalisation de l'attention sur la partie inférieure plus féminine ("*une peau de mouton*"). Il semblerait que devant la prégnance de l'objet pénien, le sujet ait tendance à opérer un mouvement de fuite et à chercher une réassurance dans un attachement plus régressif et sécurisant à ce qui rappelle la douceur maternelle.

L'atmosphère plus familière de l'enquête autorise cependant un retour vers le détail supérieur: "*ce serait la tête d'un cerf. Je le vois d'en bas comme si j'étais couché, le dos par terre et que je regardais sa tête*". Cette projection en perspective suggère à nouveau l'ambivalence à l'égard de l'objet phallique: désir de possession de celui-ci associé à la crainte latente d'en être dépourvu (mise à distance).

La seconde réponse additionnelle "*les pinces d'un animal*" pointe, elle, davantage le mouvement défensif agressif.

La séquence se termine par une réponse humaine originale, de bonne qualité perceptive, de laquelle se dégage un climat d'apaisement et de sérénité: "*un petit bonhomme dans une barque qui se promène sur l'eau*". Le mouvement identificatoire est amorcé mais la kinesthésie reste statique et passive. Son contenu nous évoque le désir passif oral de "se laisser porter par le fil de l'eau" dans un paysage aconflictuel.

A la planche 7, le trouble est toujours conséquent devant la béance qui vient "faire manque" à l'intégrité du stimulus. Après un temps de latence et une manipulation prolongée de la planche, c'est par un contenu animal au caractère fonceur et combatif - "*un taureau avec des cornes*" (Dbl7) - que le sujet parvient à court-circuiter la source de son angoisse. L'hypothèse d'une défense par l'affirmation contre-phobique d'une puissance phallique trouve ici encore l'occasion d'être proposée.

Mais ce qui frappe surtout, c'est la référence fréquente à la "tête" (cf. planches 2, 3, 7 et 10). L'hyper-investissement de celle-ci et de l'intellect qu'elle représente par dérivation, semble bien intervenir comme palliatif à l'insatisfaction sexuelle ressentie devant la lacune. La réponse additionnelle qui clôture l'enquête: "*deux personnages qui se regardent, plutôt des filles. Elles sont en train de danser*", témoigne, quant à elle, de la capacité du sujet à érotiser une relation

objectale dans la mesure où elle s'actualise à travers une identification féminine défensive (où transparait la défense par l'apparat).

L'introduction de la stimulation chromatique (planche 8) sollicite à nouveau le désir narcissique de puissance et de valorisation sociale ("*c'est un peu plus compliqué: un emblème, deux taureaux (...) C'est l'emblème qui est important*". Enquête: "*un hiéroglyphe avec deux taureaux...*").

Perturbé ensuite par la complexité de la planche 9, Vincent choisit de s'en détourner en inversant le sens du stimulus. Et, tandis que la projection d'un personnage quelque peu mystérieux, à l'identité sexuelle floue, participe d'une tentative de contrôle sur le trouble phobique ("*... Ça me ferait penser plutôt à une personne avec la tête, le milieu (en vert) une cape qu'il ou qu'elle aurait et les jambes en bas...*" Enquête: "*... un personnage pas humain, un extraterrestre*"), le recours à l'intellectualisation et au déplacement de l'anxiété sur une partie dévitalisée du corps s'imposent défensivement devant le vide central ("*la partie centrale, ça me fait penser, en tant que scientifique, au bassin, colonne vertébrale*").

C'est par une explosion pulsionnelle en forme de "*feu d'artifice*" suivie d'une ultime réponse "*visage d'un sorcier, un sauvage, les yeux...*" que le test se termine.

La coloration mystérieuse associée aux protagonistes des planches 9 et 10 renforce l'idée d'un désir d'ascendance sur autrui grâce à une identification à des personnages nantis d'un pouvoir magique. Quant à la valeur accordée au visage et au regard, si elle peut être interprétée dans le sens de l'évitement phobique, elle signe également le surinvestissement de cette partie du corps - siège de la pensée et par extension de la puissance intellectuelle - dans une tentative de dépassement de la crainte d'une atteinte portée à l'intégrité corporelle.

-
- **hypothèse:** Le caractère "décidé" correspondrait à une réaction sthénique, syntone d'un Moi qui se veut fort en compensation d'un sentiment d'infériorité sexuelle.
-

synthèse de la seconde passation

- **approche formelle**

Au fil du temps, des aménagements psychiques ont manifestement été engagés. Le signe le plus tangible étant l'introduction de 5 kinesthésies : 3 kinesthésies humaines et 2 kinesthésies mineures annonçant le réveil de l'activité fantasmatique.

L'émancipation de l'expression émotionnelle affective est soulignée par l'augmentation de la somme pondérée des réponses couleurs (3 à la première passation, 4.5 à la seconde), par l'enrichissement du protocole en nombre total de réponses (De 16 réponses à la première passation, on passe à 25 réponses à la seconde passation) mais également par l'élévation de la valeur du score spécial DR1 (2 à la première passation - 5 à la seconde) qui témoigne de la présence fréquente de commentaires personnels venant s'ajouter aux côtés de la réponse proposée.

Nous n'assistons plus à la radicalisation du mode "de saisie globale synthétique". C'est une modulation des types d'appréhension qui opère maintenant (G % : 48 - D % : 52).

Le sujet se montre plus sensible et réceptif aux sollicitations de la réalité extérieure comme à celles provenant de son monde interne.

Si l'anxiété, voire même l'angoisse, passe toujours par une traduction somatique (FA % : 12 + 1 FABCOM 2 : transparence implausible), elle se laisse entendre plus volontiers à travers des contenus à tonalité phobique, dysphorique ou morbide (MOR : 1 à la première passation - MOR : 3 à la seconde passation).

Enfin, le conformisme social est toujours bien de mise (Ban % : 28) mais la rigidité défensive et le retranchement facile dans le monde animal semblent s'être atténués (léger infléchissement du A % : 56,3 - 52) au profit d'une ouverture plus grande à l'univers relationnel humain (de 18,8 % de contenus humains, on passe à 24 % à la seconde passation).

- **approche psycho-dynamique**

D'une passation à l'autre, la liberté fantasmatique s'est déployée, le Moi s'est affirmé, les mécanismes de défense se sont assouplis. Il semblerait qu'au cours du temps, l'évolution psychique ait favorisé l'atténuation du refoulement et la conscientisation de la problématique sous-jacente.

Tous les traits précédemment relevés se retrouvent ici de façon beaucoup plus accentuée, rendant le Rorschach plus lisible et interprétable.

La "lettre chinoise" de la planche 1 s'est revêtue de la calligraphie hiéroglyphique ("*un hiéroglyphe chinois*") et l'éclat lumineux de sa parure ("... les lumières ici qu'on peut voir..." - les quatre lacunes intérieures médianes) vient renforcer la coloration exhibitionniste et/ou mégalo-maniaque du désir de puissance intellectuelle (*Enquête*: "... On dirait une lettre majuscule étant donné la position... Ça a l'air d'être une lettre robuste, impériale: la forme du pied de la lettre et les deux pointes sur le côté qui laissent une impression de position, d'équilibre").

L'investissement de la tête - siège de la pensée - déjà bien perceptible antérieurement, trouve ici une amplification qui reste toutefois cantonnée dans le monde prégénital de l'enfance (*Enquête* (pl 1) "*une tête d'enfant. On dirait qu'il a une couronne sur la tête.*") ou celui de la dévitalisation ("*Certaines structures me font penser à une coupe dans un cerveau humain. C'est étonnant, surtout les structures ici*").

Cette "surbrillance" de la sphère de l'intelligence nous interpelle dans sa signification et sa fonction: tel un paravent qui protège des courants d'air froids, elle semble être là pour cacher le sentiment plus profond d'une infériorité sexuelle.

La projection F.F.A. d'un "*clown sans le contour du visage et qui fait peur*" (planche 2) étaye cette hypothèse: l'angoisse phobique s'exprime devant la béance centrale et, tout en activant la dimension régressive orale ("*ça me fait penser à une langue*") et le courant défensif sadique-oral ("*le fait que les dents soient pointues et acérées (...) - un insecte qui pique avec des antennes très rigides et très pointues*"), elle sollicite un camouflage de sa source à travers la perception d'un "*cerveau humain rempli de liquide*".

A la planche 3, devant l'évocation symbolique de la dynamique génitale, la castration et la souffrance subjective qui pourrait en résulter sont parfaitement audibles ("*un oiseau qu'on a pendu par les pattes. Il a l'air mort.*").

La banalité éveillée à l'enquête des limites de la première passation peut être ressaisie ici ("*On voit aussi deux dames qui sont en train de se regarder face-à-face et un noeud-papillon au milieu*").

Par son contenu, elle traduit la crainte d'une érotisation relationnelle par le toucher avec, comme corollaire, la difficulté persistante du sujet à aborder la terre de la génitalité.

A la planche 4, *"le monstre aux deux énormes pattes, à la queue énorme et aux ailes atrophiées, sans plumes"* a cédé sa place à *"un lapin aux pattes très puissantes, très musclées et trapues"*. Ainsi, l'ambivalence vive à l'égard du représentant d'une puissance menaçante paraît s'être estompée au profit d'une polarisation exacerbée sur les marquages phalliques.

La fierté d'un Moi fort transparait clairement à travers la projection du *"beau papillon"* (planche 5). Mais, lorsque tombe le masque de l'exubérance narcissique, c'est la crainte d'une attaque agressive et d'une fragilisation de l'intégrité corporelle qui fait entendre sa voix: *"... Deux têtes de crocodiles. Il n'a pas de dent."*

Planche 6, après une tentative de neutralisation de l'impact sexuel, l'anxiété revient "crever" la paroi défensive (*"On peut y voir son tube digestif"*- FABCOM2: transparence implausible). A l'enquête, *"la peau de l'élan"* n'est plus "tannée" mais "écrasée", "ouverte" à l'expression de l'angoisse de castration qui se laisse lire bien plus facilement que lors de la première passation.

La béance de la planche 7 n'est plus comblée comme autrefois. Le mouvement identificatoire s'accomplit à travers une kinesthésie active qui met en relation deux jeunes filles aux caractéristiques sexuelles prononcées: *"Deux jeunes filles qui sont en train de danser. Elles ont fait une queue et la queue remonte sur la tête..."* Enquête: *"... On peut même voir une poitrine aussi, des seins."*

Malgré un progrès psychique manifeste, (dans le sens de la génitalité) le signe "lien" (*"deux soeurs siamoises qui sont attachées l'une à l'autre par la tête"*) souligne la difficulté toujours présente chez notre sujet, à accepter ce qui serait de l'ordre de la séparation et de la différence sexuelle.

Le support chromatique (planche 8) a perdu son pouvoir stimulant sur l'expression du désir de puissance et d'ascension sociale. La thématique de castration, aujourd'hui beaucoup plus conscientisée, prend le devant de la scène (Enquête: *"Ça me fait penser à un monument de Liège: Joseph et le Toré... sans Joseph. C'est uniquement les deux taureaux qui me font penser à ça. Le reste ne m'inspire pas... Le taureau n'a pas de cornes non plus. C'est étonnant !"*).

L'aspect hybride du personnage perçu à la planche 9 et la mauvaise qualité formelle de cette réponse sont les empreintes du trouble suscité par l'engramme et sa lacune. Celle-ci n'est cependant plus colmatée par un contenu "anatomique", le sujet se défendant davantage sur le mode de l'opposition boudeuse (*"C'est un monsieur qui tire la langue"*) et de l'annulation de l'affect déplaisant (*"C'est un monsieur qui est comique, il me fait rire."*).

Le test se termine non plus sur le visage mais sur "le masque de sorcier pourvu d'un manche qu'on tient en main " (planche 10).

Cette réponse produite à la planche finale nous conduirait à l'hypothèse d'une angoisse phobique toujours vive qui aurait trouvé au cours du temps, un plus large support défensif dans l'utilisation de l'accessoire du masque et dans la dialectique du montrer-cacher à coloration exhibitionniste (défense peut-être en passe d'être reconnue comme telle) .

-
- **conclusion:** S'il est clair qu'une évolution psychique s'est amorcée rendant le sujet plus sensible à son angoisse et à son conflit intra-psychique, la structure psychodynamique reste quant à elle la même. Le sujet reste plongé dans le conflit

oedipien, l'angoisse de castration est toujours vive, les défenses utilisées n'ont pas changé mais de même qu'il est plus proche de la source de son angoisse, il perçoit mieux la nature des mécanismes qu'il utilise pour l'endiguer.

4. Szondi

tableaux : fiche-protocole & graphiques

Interprétation du test de Szondi

La seule prise en compte des index globaux indique qu'on a affaire à un sujet inhibé, avec peu de manifestations symptomatiques, suradapté au sens de la soumission aux exigences de la réalité, et très féminin au plan du caractère.

Ce n'est pas l'orientation active, masculine de la sexualité (s+) qui est en cause, ce sont les obstacles névrotiques qui font barrage à l'investissement d'objet génital, en raison des injonctions d'un surmoi relativement sévère qui oblige à réprimer les expressions du désir érotique (hy-!) et à se mettre au service d'un idéal du moi élevé (p+ av, p+! ar) tout en tenant compte des limitations imposées par la censure réaliste-raisonnable (k-). On obtient le profil classique du moi "inhibé", *gehemmt* : Sch -+.

Les conséquences de cette organisation névrotique qui n'est pas très rigide mais qui est néanmoins ferme, sont de plusieurs ordres:

- au plan de la vie des affects (P), le retour du refoulé se manifeste par des tensions rageuses-colériques (av1: P--) qui, à peine ébauchées, sont fortement réprimées et culpabilisées (av2, P+!) en sorte que la question du contrôle des affects et les préoccupations éthico-morales qui en découlent (av3, P±-, position P 3. 4 du circuit périodique) occupent une place quantitativement importante dans le champ des investissements conscients du sujet;
- au plan de la relation d'objet génitale (S), il se trouve confronté à une difficulté du même ordre. Du fait que sa position dominante est S±-, position S 3. 4 du circuit périodique, ses aspirations sexuelles lui font problème en ce sens qu'il se pose la question: "Ai-je le droit d'avoir une femme et d'en jouir, c'est-à-dire d'expérimenter les avantages de la possession physique, ou ne devrais-je pas plutôt consacrer mon énergie vitale (s+) à un idéal amoureux plus altruiste et plus élevé?", le dilemme ainsi posé aboutissant en h±. C'est le dilemme éthico-moral P±-, du fait qu'il pèse du plus grand poids dans la balance de l'économie pulsionnelle globale, qui est à l'origine de la problématique sexuelle, laquelle occupe, elle aussi une place importante dans le champ des préoccupations conscientes.
- la défensive névrotique, à dominante hystérique, parce qu'elle empêche l'épanouissement génital, détermine compensatoirement un mouvement de repli dans le sens de la régression pré-génitale la plus commune (C -+), le ramène dans l'Oedipe, provoque la résurgence de toutes les manifestations possibles de la sexualité infantile dans ses expressions "perverses polymorphes", avec une nette prédominance du courant sadique-oral (s+d-m+!), étant entendu que ce "sadisme" régressif tombe tout autant sous la coupe de l'inhibition que le courant sadique génital;
- au plan identificatoire, la régression amène la résurgence des aspirations mégalomaniaques primaires, pré-génitales, fantastiques, irréelles et magiques, dont le signe au niveau du test se repère dans le retournement "en miroir", à l'arrière-plan, de Sch -+! en Sch +-.

Le diagnostic est facile: personnalité névrotique à dominante hystérique chez qui domine l'inhibition, surtout sexuelle, et que "menacent", si on peut dire, des tendances régressives principalement orales, la régression pouvant s'envisager dans un sens positif du fait que, faisant

contre-poids aux exigences de renoncement imposées par le couple surmoi-idéal du moi, elle contribue au maintien d'une bonne santé psychique optimale.

Le caractère décidé peut s'interpréter en rapport avec un besoin d'affirmation virile en réaction à une inhibition névrotique par trop féminisante et socialisante.

synthèse du szondi

avant-plan	:	Moi névrotique inhibé. Fixation oedipienne.
arrière-plan	:	Instabilité identificatoire
synthèse	:	Personnalité névrotique au sens normatif du terme, c'est-à-dire structurée sur le mode oedipien classique: fixation maternelle, orientation virile de la sexualité, rivalité paternelle et angoisse de culpabilité semi-consciente.

5. conclusion finale

Toutes les données concordent pour autoriser une présentation claire de la personnalité et du fonctionnement psychique de Vincent H.

La personnalité est névrotiquement structurée, sur un mode hystéro-phobique prédominant. C'est l'angoisse de castration qui domine sa problématique et il la traite de manière névrotique, par la négation et le refoulement, en contre-investissant de manière importante, économiquement parlant, une activité professionnelle où il trouve la réassurance narcissique-phallique qui lui fait défaut dans sa vie sexuelle. C'est sans doute pour fuir ou surmonter son sentiment d'infériorité sexuelle qu'il a toujours tenu à se présenter comme quelqu'un de "décidé". Il reste que, la sublimation n'étant que partiellement acquise, le trait dominant étant plutôt la formation réactionnelle contre le sentiment d'impuissance, il est sujet à des pannes potentielles : troubles de la puissance sexuelle presque certainement, inhibition professionnelle passagère, "abandon de l'outil", symptomatologie hystéro-phobique ou hystéroconversive, et à des mouvements régressifs qui, à n'en pas douter, auraient une tonalité orale prévalente. Toutefois, l'organisation psychique est très souple, riche de potentialités et certainement susceptible d'évoluer vers une maturité de bon aloi.

Véronique (12), fille hésitante

1. présentation de l'adolescente

Véronique est la deuxième d'une famille de trois enfants. Elle a une soeur aînée (1 an plus âgée) et un frère plus jeune (1 an de moins qu'elle). Ses parents ont divorcé lorsqu'elle avait une dizaine d'années. La famille a été divisée à cette occasion. Le père a eu la garde du fils tandis que la mère continuait à s'occuper de ses deux filles. Le père ne s'est pas beaucoup investi et a confié son fils à ses parents. Il revoyait de temps en temps ses filles mais "les relations ne sont pas très chaudes" précise Véronique au cours de l'entretien.

La mère s'est ensuite remariée à un chirurgien. Véronique n'a d'abord pas accepté du tout ce beau-père mais peu à peu elle a dû reconnaître qu'il faisait beaucoup pour elle et sa soeur, qu'il essayait de les soutenir et de les guider. Au départ, son aversion était marquée par une prise de défense active au nom d'un principe : "ce n'était pas mon père, je n'avais rien à voir avec lui".

Quant aux relations avec la mère, elles sont d'abord présentées comme très positives : "elle m'a toujours laissé faire ce que j'aimais. Elle me laissait libre, responsable. Pour mes études, elle suivait ce que je faisais mais elle ne m'a jamais aidée".

Par la suite, quelques restrictions sont émises : "mais elle ne me comprend pas toujours, on discute souvent... elle n'a pas toujours été bien conseillée dans ses rapports avec mon père...".

Par rapport à sa fratrie, le même processus d'ambivalence réapparaît. Véronique présente à nouveau, au départ, les relations comme très bonnes. Au fil de la conversation, cependant, un sentiment de jalousie envers sa soeur s'exprime plus librement. Sa soeur aînée a pu prendre son indépendance plus facilement, estime-t-elle. "Elle a pu avoir un "kot" parce qu'elle faisait l'interprétariat à Mons puis, après, le pli était pris. Elle a eu plus d'argent de poche que moi. Tout lui est toujours tombé dans les mains, tandis que nous, on a dû se débrouiller! Pour moi, elle a toujours eu un avantage, par rapport à moi".

Véronique rationalise cette différence de situation en s'appuyant sur les beaux résultats scolaires de sa soeur et davantage sur le fait qu'elle même, plus petite, a été plus "couverte". Ses propres résultats scolaires ont été bons aussi, mais moins brillants "parce que je ne me foulais pas beaucoup". Ceux du frère cadet, par contre, ont toujours été déplorables mais Véronique lui trouve de larges circonstances atténuantes : "c'est pas qu'il était plus con qu'un autre mais il était mal dans sa peau à cause du divorce de mes parents et tous les problèmes dans lesquels on a vécu".

Lors de la 1ère entrevue, lorsque Véronique était en dernière année d'humanité, son choix vocationnel n'était pas réalisé mais elle estimait qu'elle avait encore "bien le temps d'y penser!". Elle envisageait vaguement la possibilité de faire des études artistiques à Saint-Luc, ou d'ouvrir un commerce... ou encore d'être institutrice.

Lors de la seconde rencontre, 4 ans plus tard, elle avait terminé des études d'institutrice maternelle depuis plus d'un an. Son choix s'était porté sur cette branche par élimination : manque de débouché pour la carrière artistique, manque de ressources financières pour mettre sur pied un commerce. Elle avoue cependant que, la décision prise, les études faites l'ont passionnée. Elle garde de cette époque un souvenir très heureux. L'entrée dans la vie professionnelle, par contre, fut très décevante. Véronique a fait des intérim dans trois écoles différentes, courts temps de travail alternés avec des périodes de chômage. Elle réalise maintenant que sa passion pour ces études finalement choisies l'ont amenée à idéaliser fortement la profession. Fraîchement diplômée, elle rêvait d'appliquer les méthodes pédagogiques

modernes apprises, souhaitait des relations suivies avec les parents, etc... mais elle s'est vite rendu compte que la réalité était toute autre : manque de matériel, classes vétustes, parents démissionnaires, enfants turbulents, corps enseignant fatigué et désabusé... En outre, le court laps de temps de ses interims n'a pas favorisé les choses : "à peine le temps de s'adapter qu'il fallait déjà envisager le départ".

Ses études finies, Véronique vit à nouveau avec sa mère et son beau-père. Elle a l'impression de perdre son temps, se sent fort seule, "enfermée" dans la maison où il est difficile pour elle de se réadapter après la liberté heureuse des années d'étude. Elle a l'impression de ne plus vivre, d'avoir perdu tout son tonus et sa créativité. Elle commence à douter d'elle-même, a l'impression d'un "manque", se demande si elle est bien capable d'assumer ce dur métier. Elle songe à nouveau à un commerce d'habillement pour enfants où elle pourrait assouvir son "attirance innée" envers eux, "bouger", "sourire aux gens", avoir beaucoup de relations sociales. Mais elle reste indécise, a peur "de se lancer dans l'aventure" et de passer à côté d'autres choses intéressantes.

associations de mots au second temps de la rencontre

PROFESSION:	passion, motivation, occupation, gaieté, argent, l'amitié, tout ce qui est lien, se sentir bien à l'aise.
ÉTUDES:	chiant, embêtant... je me suis bien amusée mais enfin..., insouciance, irresponsabilités... une certaine liberté peut-être, oui, connaissances, apprentissage, diplôme, échecs aussi, réussites aussi.
ADOLESCENCE:	frivole, crise, insouciance, jeune, amusement, 400 coups, désobéissance, premier amour (rit), amitiés aussi, sorties.
ADULTE:	responsabilité, perte de l'esprit enfantin, manque d'innocence, manque de pureté, tout est calculé, ennui, construire, reconstruire, recommencement, avenir.
FEMME:	féminité, sensibilité, volontaire, curieuse, spontanée, franche, le charme, la beauté, les capacités de donner un enfant, jalouse, intelligence, pulsion, instinct.
HOMME:	(cris-rire) chiant, sécurisant, fort, raisonnable, qui raisonne plus que la femme, jaloux, manque de diplomatie, curieux du nouveau, toujours s'instruire, l'amour, la peine, la joie, l'enthousiasme, intelligence, drôle, qui a de l'humour, possessif, attirant, la gaieté, le sourire.
AVENIR:	enfants, bonheur, construire, voyager, connaître du monde, foyer, famille, passions, la profession, l'équilibre, le franc parler, confiance quoi, confiance mutuelle, angoisses aussi parfois.

2. TAT

synthèse de la première passation

Lors d'une première approche formelle, nous constatons que l'élaboration narrative est assez pauvre. Les récits se limitent souvent à des descriptions interprétatives où l'accent est placé sur

l'actuel et le factuel. L'accrochage à des petits détails de la planche est fréquent de même que l'attention portée aux caractéristiques physiques et esthétiques des personnages (*planche 2: "(...) le monsieur est tout musclé (...) Alors la jeune fille (...) qui est habillée beaucoup plus citadine..." - planche 8: "(...) C'est une femme très habillée, habillée de manière chic..." - planche 20: "(...) C'est un monsieur qui n'a pas de chez soi, on ne voit pas son visage, on ne voit que ses vêtements, pourtant il existe bien..."*)

Mais ce qui caractérise davantage le protocole, c'est sa dimension lourde et dépressive.

La référence constante à des postures signifiantes d'affects (*planche 3: "(...) Et comme elle tient la porte, j'ai l'impression qu'elle avance pour fermer la porte et qu'elle a un geste d'épuisement, qu'elle n'en peut plus... (...) Par son geste, j'ai l'impression qu'elle quittera son mari mais qu'elle l'aimera toujours..." - planche 7: "(...) Elle tient la poupée à la main, la poupée pourrait faire rappeler qu'elle aurait eu une relation sexuelle avec un homme, qu'elle aurait fait une bêtise ou quoi..."*),

la répétition d'une thématique de perte (*planche 5: "(...) Elle cherche quelque chose ou quelqu'un; elle a l'air tracassée..." - planche 1: "(...) ça peut être l'histoire d'un p'tit garçon qui est très triste parce qu'il a un problème sur son violon : peut-être une corde cassée..." - planche 4 "(...) Peut-être que sa femme l'a trompé et que lui l'a appris... Il en a l'air choqué, amoureux et très malheureux et il va quitter sa femme"*),

de même que l'intérêt porté à l'éprouvé subjectif des personnages (*planche 3: "(...) C'est une femme triste qui pleure... parce qu'elle a une vie difficile, elle est très malheureuse à cause de son mari..." - planche 6: "(...) Il a l'air d'être tranquille, (baille), de sourire à sa femme et elle a l'air étonnée. Elle n'a pas l'air d'être contente, ni ravie de le voir... Elle n'a pas l'air de l'aimer..." - Planche 7: "(...) La fille... elle a l'air triste" - planche 8: "(...) c'est une dame rêveuse, pensive (baille) qui a l'air heureuse... - planche 12: "(...) Et la jeune femme a l'air triste, "habituée", elle n'est plus effrayée par cette vieille femme, mais elle a l'air d'être malheureuse..." - planche 14: "(...) C'est la tristesse, la mort... Il a l'air malheureux..." - planche 15: "(...)un homme est triste, non, même pas, indifférent..."*),

témoignent d'un état dépressif latent. Celui-ci apparaît comme étant lié à un conflit de nature oedipienne mal résolu. L'attraction pour l'homme qui séduit par sa force est particulièrement aiguë. Les personnages identificatoires sont entraînés dans des courants désirants qui les poussent au passage à l'acte transgressif (adultérin) (planches 4, 7, 9 et 13):

Planche 4: "(...) peut-être que la femme l'a trompé et que lui l'a appris... Il en a l'air choqué, amoureux et très malheureux et il va quitter sa femme."

Planche 7: "(...) La fille a l'air d'avoir pleuré... Elle tient la poupée à la main, la poupée pourrait faire rappeler qu'elle aurait eu une relation sexuelle avec un homme, qu'elle aurait fait une bêtise..."

Planche 9: "(...) La rivalité des deux femmes, l'une qui est à la recherche du mari de celle de l'avant-plan (baille). On pourrait croire que la femme est la maîtresse du mari de l'autre, toujours l'une bien habillée portant le collier que son amant lui a offert.

Planche 13: "(...) Peut-être est-ce le mari qui a tué sa femme parce qu'elle avait un amant (baille). Il l'a tuée peut-être... pendant qu'elle couchait avec l'amant..."

Mais la culpabilité étant également exacerbée, la perspective du passage à l'acte induit de façon quasi simultanée celle de l'autopunition qui a tôt fait de se manifester à travers les idées de rupture (planche 4), d'assassinat (planche 13), de suicide (planche 17: "(...) Peut-être des hommes qui sont forcés à travailler, qui regardent bien ce qu'ils font et il y a une femme penchée sur le pont, qui veut se suicider. Malgré le soleil, la vie, l'éclat des rayons, il y a quand même des gens qui n'ont pas l'air très heureux...") ou de mort accidentelle (planche 18: "(...) Ce sont deux femmes, on pourrait croire que celle qui est dans les bras de l'autre est tombée des escaliers et qu'elle est morte...")

Parallèlement, tout au long de la passation du test, le sujet entrecoupe le fil de ses récits par des signes chroniques de fatigue qui prennent la forme symptomatique du bâillement. Ce dernier, par sa répétition même, revêt une coloration hystérique qui sollicite le postulat d'une formation de compromis entre deux instances : celle du ça et celle du Surmoi.

Aussi bien à travers ce symptôme dans la réalité, qu'à travers l'acting projeté dans les scénarios, le sujet tenterait de satisfaire un désir (sexuel) oedipien inconscient (jusqu'à l'épuisement) tout en maintenant présent le veto de l'interdit ("je suis trop fatiguée pour continuer").

L'hypothèse d'un élan désirant pour le père, teinté, dans l'imaginaire inconscient du sujet, d'une forte coloration incestueuse (planche 7) qui appelle directement l'idée de la faute et de sa pénalisation par l'instance interdictrice, peut ainsi être suggérée.

Dans cette perspective, la dépression peut-être entendue comme l'indice d'une lutte permanente contre le retour angoissant du refoulé, ce dernier s'imposant au sujet sous les traits d'une punition - castration.

Planche 1: " Ça peut être l'histoire d'un petit garçon qui est très très triste parce qu'il a un problème sur son violon : peut-être une corde cassée. Et ça a l'air d'être un grand problème pour lui, ça a l'air de le peiner..."

A travers les thèmes de la rivalité entre deux femmes pour un homme évoqué à la planche 9 et à la planche 18, et de l'homme devant la mort de sa femme (planche 15), Véronique nous expose la toile de fond oedipienne sur laquelle elle se débat : elle voudrait croire qu'elle est plus désirable que la mère, que le père n'aime pas sa femme et que le temps de l'innocence n'est pas définitivement révolu (planche 16 et 19) mais dans chacune de ces mises en scène, l'affect dépressif est le plus fort. Il atteint son point culminant à la planche 12 où l'image maternelle porte les signes de la victoire ("(...) Une sorcière, méchante femme très laide mais ayant du pouvoir dans les yeux, connaissant beaucoup de choses de la vie...) et contraint en quelque sorte la jeune femme de l'avant-plan à baisser les armes ("(...) Et la jeune femme a l'air triste, habituée, elle n'est plus effrayée par cette vieille femme, mais elle a l'air d'être malheureuse. Peut-être bien que la femme à l'avant-plan est devenue presque aussi vieille que l'autre dans la vie. Elle a l'air d'être une femme finie - ça ne se voit pas physiquement mais la femme à l'arrière-plan, a plus de vie dans les yeux.").

La découverte d'une autre issue que l'échec (compulsion à la répétition) à cet enchevêtrement oedipien implique la mise en place d'un travail de deuil et de déssexualisation tel qu'il se profile sur la trame du récit de la planche 10 ("(...) Oh, c'est beau ça... ce sont deux vieux... (baille) un homme qui donne un baiser à sa femme sur le front... Il embrasse tendrement sa femme et a l'air de l'aimer encore autant, même plus fort. Après 50 ans de mariage, et elle, elle trouve son mari comme un réconfort. Elle l'aime (baille) avec beaucoup de tendresse, c'est un mariage réussi."

Mais adviendra-t-il ? La question reste en suspens en ce premier temps de la rencontre.

hypothèse le caractère hésitant peut-être rapporté à la stagnation dans un oedipe classique qui relance constamment le sujet dans les voies d'une transgressivité compulsive et déprimante tout en l'empêchant d'investir son énergie psychique dans un processus de déssexualisation et d'élaboration d'un idéal de moi , support nécessaire à une identification salvatrice.

synthèse de la seconde passation

De toute évidence, Véronique sort progressivement du marasme oedipien dans lequel elle stagnait encore il y a quelques années. Le changement, s'il ne se manifeste pas vraiment dans la construction narrative, est surtout perceptible dans le contenu des récits.

Les scénarios tragiques alimentés par le besoin de punition ont presque tous été gommés. Là où il était question de rupture ou de mort violente, le refoulement semble avoir agi avec force en balayant les représentations autopunitives ou en les remplaçant par d'autres, souvent plus positives:

Première passation:

Planche 4: "Elle le regarde avec un regard attendrissant pour le retenir et lui, il a l'air de penser à autre chose, en gardant la pensée vers ce que sa femme lui dit. Peut-être que la femme l'a trompé et que lui l'a appris.... Il en a l'air choqué, amoureux et très malheureux et il va quitter sa femme "

Seconde passation

Planche 4: ".... C'est l'histoire de deux amoureux qui vivent une querelle (rit) (...) Le mari a l'air exaspéré par les paroles de sa femme (rit), il en a marre de l'entendre (...) Ce n'est qu'une querelle, le lendemain tout est oublié...""

Première passation:

Planche 17: " Ah bè.... C'est le soleil éclatant, plein de vie et là, ce sont peut-être des hommes qui sont forcés à travailler, qui regardent bien ce qu'il font et il y a une femme penchée sur le pont, qui veut se suicider..."

Seconde passation:

Planche 17: " (...) A travers les nuages, de grands et forts rayons percent les nuages... Ce sont peut-être des prisonniers et la dame les espionne du haut du pont... Les hommes, les prisonniers ne l'ont pas vue. Elle va attendre que les prisonniers s'en aillent et elle s'en ira..."

Première passation

Planche 18: "Ce sont deux femmes, on pourrait croire que celle qui est dans les bras de l'autre, est tombée des escaliers et qu'elle est morte. Quand on regarde l'autre femme, on dirait qu'elle est presque contente que l'autre soit morte..."

Seconde passation

Planche 18: "C'est une dame qui retrouve une autre dame qui est tombée des escaliers, qui a l'air d'être morte et la dame l'a prise dans ses bras et écoute son pouls (...) Elle va appeler l'ambulance (...) Et quand le médecin vient, en fait, elle est dans le coma, elle n'est pas encore morte. Elle est dans le coma à cause de sa chute."

Si l'inclination à l'acting, comme à la production de symptômes plus conversifs a également disparu, les satisfactions substitutives telles qu'elles sont mises en scène, conservent cependant une coloration hystérique:

A la planche 1, le dépassement de soi trouve sa stimulation dans la perspective joyeuse d'une représentation scénique et d'une valorisation par les applaudissements d'un public ("*... Il a peut-être un petit problème avec son violon... Il a l'air triste... (...) Mais ça va bien aller. Il va s'entraîner pour jouer à une fête à son école où il sera applaudi...*")

A la planche 4, le conflit se voit érotisé par la tension et l'excitation qui l'animent ("*... Ce n'est qu'une querelle (...) Il faut bien de temps en temps de la tension dans le couple pour mettre une certaine ambiance...*")

Aux planches 5, 6 et 7, c'est le goût pour la surprise et l'intrusion à teinte voyeuriste qui sont mis en exergue (- planche 5: "*C'est une dame qui est très curieuse et qui surprend des personnes en ouvrant la porte. Elle n'a pas à ouvrir la porte comme ça....*"- planche 6: "*(...) Son mari vient lui raconter une histoire qui le fait sourire mais qui surprend très fort sa femme... Ce serait l'histoire d'un autre couple qu'ils connaissent mais ce serait une anecdote d'un couple d'amis dont... le mari n'est pas surpris du tout parce qu'il connaît très bien ce couple mais dont... mais sa femme, elle est très étonnée d'apprendre cette anecdote-là, sur ce couple-là...*" - planche 17: "*(...) Ce sont peut-être des prisonniers et la dame les espionne du haut du pont...*")

Enfin, le récit de la planche 7 illustre assez bien la présence toujours vive de fantasmes oedipiens dans le champ intrapsychique du sujet. Cependant, à la différence de ce que nous pouvions observer lors de la première passation, nous ne sommes plus en présence d'une jeune fille coupable (*Planche 7, première passation : "(...) Elle tient la poupée à la main, la poupée pourrait faire rappeler qu'elle aurait eu une relation sexuelle avec un homme, qu'elle aurait fait une bêtise ou quoi...."*) mais plutôt d'une victime innocente (*planche 7, seconde passation : "C'est l'histoire d'une jeune fille qui a eu un bébé un peu trop tôt, qui a mis un bébé au monde un peu tôt dans la vie; cette jeune fille à l'air très innocente et sa maman essaie de l'aider, de l'encourager, de tenir le coup. C'est certainement une fille qui a été agressée, violée...."*)

Par le biais du travail du refoulement et d'une refonte typiquement hystérique, les rôles sont renversés et l'élan désirant coupable pour le père se voit détourné défensivement dans un fantasme de séduction par le père. Si, de ce point de vue, il ne s'agit pas tout à fait d'un progrès, il ne fait toutefois pas de doute que Véronique se défend maintenant beaucoup mieux contre les affects pénibles liés à la culpabilité et à la perte d'objet oedipiennes.

Le travail du deuil paraît s'être mis en route; les récits des planches 1 et 15 viennent nous en donner les signes :

Planche 1, le héros identificatoire renonce à la tentative d'une restauration de son image personnelle au regard du jugement parental et s'engage dans une direction vocationnelle qui correspond davantage à ses propres valeurs ("*(...) il va s'entraîner pour jouer à une fête à son école où il sera très applaudi et ses parents changeront d'avis sur lui... Non, pourquoi est-ce qu'ils changeraient d'avis?... Non, plutôt ça l'encouragera, lui, parce qu'il est fort applaudi par les gens de l'école....*")

Planche 15, la souffrance liée à la perte et le sentiment de manque peuvent s'exprimer - l'homme " *indifférent*" devant la tombe de sa femme, à la première passation, est maintenant " *un homme qui vient prier sa femme... quelqu'un qui lui manque beaucoup...*" - avec comme corollaire, un recueillement sur la tombe familiale qui prend sens (" (...) *Il a l'air d'être en communication. Quand il est là, il a l'air d'être seul avec la personne, alors qu'autour de lui, il y a assez bien de tombes. Tu sais, chaque tombe, c'est comme si c'était anonyme et en fait non, c'est chaque fois une tombe qui peut représenter une famille, des proches....*")

Tout en marchant encore sur des chemins transitoires, Véronique se dirige progressivement vers la voie qui permet de sortir de l'Oedipe et de surmonter la castration; le thème de la consolation par l'enfant évoqué à la planche 3 (" *C'est une dame qui a l'air très angoissée, très malheureuse, très anxieuse (...) Elle est enfermée dans une pièce et elle aimerait en sortir. Avec sa main, elle essaie d'ouvrir la porte... (...) On pourrait imaginer une issue positive: son enfant viendrait lui ouvrir la porte....*"), celui du passage de l'obstacle et de la victoire sur l'angoisse, planche 11 ("(...) *C'est l'histoire d'un petit gros éléphant qui poursuit son chemin, qui se trouve au fond d'une falaise et qui se pose la question " vais-je traverser le mur si étroit et... pourra-t-il supporter mon poids? " Ah mais il a traversé un petit pont avant... je viens de le voir. Et il va traverser le mur parce qu'il n'a quand même pas le choix, et tout se passera bien.*"), et enfin, celui de la recherche d'un ami, planche 20 (" (...) *Il cherche des ondes de confort, de chaleur, d'amour... Il cherche un ami peut-être... Et c'est pour ça qu'il est en dessous du lampadaire. Il attendra que le jour se lève et aura peut-être ou pas... un ami.*"), viennent nous le confirmer.

Il lui faut encore du temps... Mais comme elle nous le dit elle-même très justement à la planche 16:

" (...) Il faut savoir prendre le temps pour inventer cette histoire ou son histoire..."

conclusion Véronique continue de vivre dramatiquement, traumatiquement, un échec oedipien majeur qui la pousse à la compulsion de répétition dans le sens de la transgression ordinairement adultérine qui ne serait que la transposition d'une transgression incestueuse intensément vécue au niveau du fantasme.

La répétition de l'échec entraîne un sentiment dépressif contre lequel elle semble se défendre tantôt par le passage à l'acte, tantôt par la conversion hystérique.

Lors de la seconde passation, on retrouve moins les signes d'un drame aux chaudes réminiscences que ses séquelles porteuses d'une cicatrisation douloureuse mais aussi, malgré tout, d'un certain apaisement qui laisse augurer favorablement de l'avenir. Incontestablement, un travail de deuil s'est amorcé qui paraît frayer les voies du déplacement dans le changement d'objet, le but restant le même: la (re)conquête génitale.

Les solutions sont en train de se mettre en place: la dépression s'estompe, la culpabilité s'est atténuée, le drame est positivé - les scènes de ménage ont du bon! -, les solutions tragiques sont écartées - adieu la mort! -, l'enfant pourrait remplacer la série des objets perdus.

La vie reprend ses droits et dans le même temps que reprend l'espoir, l'attente acceptée et la capacité de différer une satisfaction qu'elle n'attend plus dans l'immédiat sont autant de signe de sa conversion au principe de réalité qui, si dur soit-il, fait reculer un principe de plaisir qui s'était fait dangereusement l'allié de la pulsion de mort.

3. Rorschach

psychogrammes de la première et de la seconde passation

Passation:

	P1	P2
R =	58	51
R 8, 9, 10 =	26	17
R 1-7 =	32	34

Localisation:

	P1	P2
G =	11	13
Gbl =	1	2
D =	38	25
Dd =	4	6
Dbl pur =	1	1
Ddbl pur =	0	1
DbID =	2	1
DdblID =	1	2
DbIDd =	0	0

Déterminants:

	P1	P2
F+ =	22	23
F- =	8	7
F+/- =	2	0
K =	2	3
kan =	11	7
kobj =	0	0
kp =	1	0
KC =	0	0
KC' =	0	0
kanC =	2	0
kobjC =	0	1
kpC =	0	1
kanC' =	0	0
kobjC' =	0	0
kpC' =	0	0
FC =	3	6
CF =	2	1
C =	2	1
FC' =	0	1
C'F =	0	0
C' =	0	0
Cn =	0	0
FT =	2	0
TF =	0	0
T =	0	0
FV =	0	0
VF =	0	0
V =	0	0
FY =	1	0
YF =	0	0
Y =	0	0

Phénomènes particuliers:

	P1	P2
Reflét =	0	0
Paire =	9	14
Rem. symétrie =	0	1

Contenus:

	P1	P2
A =	32	22
Ad =	4	2
(A) =	1	1
(Ad) =	0	0
H =	1	3
Hd =	1	2
(H) =	1	3
(Hd) =	0	1

	P1			P2		
	K	k	T	K	k	T
K, k secondaires =	0	0	0	1	0	1
K, k statistiques =	2	10	12	2	4	6
K, k actives (a) =	0	4	4	1	5	6
K, k passives (p) =	2	10	12	2	4	6
K, k- =	1	4	5	0	3	3
Pas de K à la 3 =	1			1		

Anat os =	0	1
Anat visc =	2	6
Anat visc/os =	0	0
Anat total =	2	7

Rx =	0	0
Sg =	0	0
Sex =	0	2
Bot =	1	1
Pays =	4	1
Géo =	1	0
Ng =	0	0
obj =	3	3
masq =	2	0
vêt =	1	0
Frag =	1	0
Elm =	0	1
Arch =	1	1
Alimt =	0	0
Scien =	0	0
Symb =	0	0
Abst =	2	1

Ban =	3	5
-------	---	---

Phén. CLOB =

	P1	P2
	1	1

Amputation =

Mor =	0	2
Mor =	3	3
Manque =	1	1
Trou =	0	2
Amput + Mor =	0	0
Manque + Mor =	0	1
Trou + Mor =	0	0

	P1	P2
SK =	2	3
Sk =	14	9
SKan =	13	7
Skobj =	0	1
Skp =	1	1

	P1	P2
DV1 =	2	2
DR1 =	2	1
INCOM1 =	2	1
FABCOM1 =	4	1
ALOG =	2	1
CONTAM =	0	0
AB =	2	2
HX =	2	3
AG =	1	2
COP =	2	3
MOR =	3	4
Cp =	0	0
PERS =	0	0
REFCULT =	1	2
PSV IP =	1	0
PSV DC =	0	0
PSV MEC =	0	0
PSV* =	0	1
CONFAB =	0	0

FD =	3	0
------	---	---

	P1	P2
Scom. =	30	33

Passation:

	P1	P2
R =	58	51
Refus =		

	P1	P2
G% =	20.7	29.4
D% =	70.7	54.9
Dd% =	6.9	11.8
bl% pur =	1.72	3.92
bl% total =	8.62	13.7

F% =	55.2	58.8
F+% =	71.9	76.7

G/K =	<u>12</u>	<u>15</u>
	2	3

G:K =	6	5
-------	---	---

K =	2	3
-----	---	---

C =	8.5	7.5
-----	-----	-----

C' =	0	0.5
------	---	-----

C =	8.5	8
-----	-----	---

k =	14	9
-----	----	---

kan =	13	7
-------	----	---

kobj =	0	1
--------	---	---

kp =	1	1
------	---	---

T =	1	0
-----	---	---

V =	0	0
-----	---	---

Y =	0.5	0
-----	-----	---

E =	1.5	0
-----	-----	---

A% =	63.8	49
------	------	----

H% =	5.17	17.6
------	------	------

Anat% =	3.45	13.7
---------	------	------

FA% =	5.17	21.6
-------	------	------

Ban% =	5.17	9.8
--------	------	-----

	P1	P2
1. TRI coarté =		

2. TRI coartatif =		
--------------------	--	--

3. TRI ambiéqual =		
--------------------	--	--

4. TRI introv pur =		
---------------------	--	--

5. TRI introv dilaté =		
------------------------	--	--

6. TRI introv =		
-----------------	--	--

7. TRI extrat =	<u>2</u>	<u>3</u>
	8.5	8

8. TRI extrat pur =		
---------------------	--	--

9. TRI extrat dilaté =	<u>2</u>	<u>3</u>
	8.5	8

formule secondaire =	<u>14</u>	<u>9</u>
	1.5	0

RC% =	44.8	33.3
-------	------	------

CO% =	81.3	50
-------	------	----

Type couleur G =		<u>7</u>
		2

Type couleur D =	<u>3</u>	
	4	

Type couleur Id =		
-------------------	--	--

active/passive =	<u>4</u>	<u>6</u>
	12	6

Som Score Spéc (6) =	13	10
----------------------	----	----

Som Scores niv 2 =	1	4
--------------------	---	---

Som Scores Spéc (6) pond =	44	43
----------------------------	----	----

MOR =	3	4
-------	---	---

FD =	3	0
------	---	---

Paire =	9	14
---------	---	----

Reflet =	0	0
----------	---	---

H+Hd+A+Ad:(H)+(Hd)+(A)+(Ad) =	19	5.8
-------------------------------	----	-----

H + Hd + A + Ad =	38	29
-------------------	----	----

(H) + (Hd) + (A) + (Ad) =	2	5
---------------------------	---	---

H + A : Hd + Ad =	6.6	6.25
-------------------	-----	------

H + A =	33	25
---------	----	----

Hd + Ad =	5	4
-----------	---	---

H + Hd : A + Ad =	0.06	0.21
-------------------	------	------

H + Hd =	2	5
----------	---	---

A + Ad =	36	24
----------	----	----

Vêt + Masq =	3	0
--------------	---	---

	P1	P2
H : (H) + Hd + (Hd) =	0.5	0.5

H =	1	3
-----	---	---

(H) + Hd + (Hd) =	2	6
-------------------	---	---

(H) + (Hd) : (A) + (Ad) =	1	4
---------------------------	---	---

(H) + (Hd) =	1	4
--------------	---	---

(A) + (Ad) =	1	1
--------------	---	---

H + A : Hd + Ad =	6.6	6.25
-------------------	-----	------

H + A =	33	25
---------	----	----

Hd + Ad =	5	4
-----------	---	---

COP =	2	3
-------	---	---

AG =	1	2
------	---	---

Alimt =	0	0
---------	---	---

synthèse de la première passation

- **approche formelle**

Le désir de coopération et l'investissement des processus mentaux sont déjà bien visibles à travers le nombre imposant des réponses proposées (58).

Les indices G% (20,7%) et D% (70,7%), tous deux normatifs, signent un mode d'appréhension de la tâche nuancé, qui voyage de la globalité au détail plus aisé à saisir. Toutefois le pourcentage de ce dernier, plus de 3 fois supérieur à celui du "G", laisse supposer un besoin d'accrochage à la localisation perceptivement prégnante ainsi qu'une volonté de réassurance auprès de structures bien délimitées - (Dd% : 6,9). Mais dans cette approche quantitative, ce qui attire surtout notre attention, c'est la faiblesse du taux de réponses se référant exclusivement à la forme (le F% : 55,2 n'atteint pas la borne inférieure normative de 60%) associée et déterminée par la surabondance des kinesthésies animales (parmi les 14 kinesthésies mineures, 13 sont des kan).

La dynamique fantasmatique de notre sujet trouve à se représenter essentiellement à travers des contenus animaux. Ceux-ci ont la double caractéristique d'être éloignés du registre humain (2K seulement et un H% abaissé : 5,17) et d'appartenir au monde imaginaire de l'enfance.

Si cette cristallisation kinesthésique sur l'image animale évoque une certaine spontanéité et vivacité d'attitude, elle atteste surtout de la forte inclination régressive-passive du sujet (rapport actif/passif 4/12), de son infantilisme et d'une certaine immaturité au plan des affects.

Sensibilité affective et réactivité émotionnelle s'observent par ailleurs à travers la réceptivité à la stimulation chormatique ($\sum \bar{C} = 8.5$) et aux dégradés de tons ($\sum \bar{E} = 1.5$). La présence de 2 C pures confirme l'élan impulsif et la précarité du frein formel (type couleur droit (3 FC < 2 CF + 2 C pure) associé à un T.R.I. extratensif dilaté : 2 / 8.5), tandis que les deux estompages de texture (2 FT) témoignent d'une dimension anxieuse que le sujet tenterait d'apaiser notamment par la recherche d'un support évoquant la sensation tactile sécurisante.

Ainsi, l'adaptation efficiente à la réalité extérieure (F+% : 71,9) et l'insertion dans le réel paraissent se réaliser sous un mode principalement régressif.

- **approche psycho-dynamique**

Si les premières réponses "*insecte*" puis "*chauve-souris*" témoignent d'une bonne adaptation face à cette planche initiale, le sujet, à travers ce qui ressemble fort à un lapsus - "*un pince-oreille*" au lieu d'un "*perce-oreille*" (D. V. 1) - nous laisse penser que la question du rappel à l'ordre à connotation agressive ("*se faire pincer l'oreille*") et conjointement celle de la culpabilité, ne lui sont pas indifférentes. La réponse masque qui suit, introduit la problématique du montrer-cacher et signe la présence d'une anxiété de type phobique. Deux phénomènes particuliers sont associés à cette projection : le trait "lien" ("*pour attacher*") et un mode perceptif qui intègre le fond et la forme (F. F. A. : "*... le blanc, en dessous, est un découvert pour la bouche...*"). Ces derniers participent au même mouvement : tout faire tenir ensemble et ne rien perdre.

A la planche 2, rouge et lacunaire, on ne peut pas vraiment parler d'un choc au trou mais plutôt de l'expression d'un trouble. Celui-ci est bien surmonté par le contrôle rationnel et la référence formelle ("*je verrais un papillon*") ainsi que par l'appréhension du Dbl central ("*je vois une lampe dans le blanc intérieur*") dont le contenu nous renvoie à la thématique de la "lumière" et du "voir".

Cependant, malgré les efforts défensifs du sujet pour contrer l'affect pénible relatif à la vision de la castration (en le déniait et en le réprimant : "*Ah, c'est amusant!* "), le trouble persiste et trouve finalement une traduction dans la déviation des investissements pulsionnels dans le corps. La réponse : "*deux organes, des poumons*" , est de mauvaise qualité formelle.

La scotomisation de la banalité à la planche 3 (qui se maintient même à l'enquête des limites) et l'absence d'une kinesthésie qui viendrait dynamiser les deux silhouettes humaines fréquemment perçues, souligne la lutte du sujet pour ne pas laisser émerger des images ressenties comme trop blessantes ainsi que le blocage des mécanismes d'identification à des modèles sexuels.

Ce qui apparaît, en outre, c'est la répétition du thème de l'oeil ("*un insecte avec des gros yeux*"), de la charge agressive ("*une écrevisse*") et du signe "lien" (*le papillon est dans (lapsus) sur le dos de l'écrevisse*). Tous ces signes font partie de la lignée "paroxysmale".

Ainsi, ce qui serait refoulé avec force aurait un rapport avec l'impossible et interdite rencontre hétérosexuelle.

Les mécanismes défensifs adoptés sont principalement de type régressif. Cette régression s'opère dans le sens de la passivité ("*deux chauve-souris qui sont pendues ou deux singes pendus*") , de l'oralité et de l'infantilisme ("*un poussin, un oiseau avec des ailes, le bec entrouvert*"), du narcissisme ("*un noeud papillon pour mettre dans les cheveux*") ou encore du repli et de la recherche d'un support ("*ici, un animal qui n'existe pas, qui est appuyé avec son coude*").

La réponse donnée d'emblée à la planche 4 ("*je vois une tête qui veut sortir de son terrier ou de l'endroit où il vit*") reflète assez bien la tentative du sujet d'échapper au retrait autarcique évoqué immédiatement avant.

Mais, très vite, le mouvement projectif retrouve sa coloration régressive et infantile ("*j'imagine ça comme un genre de dessin animé : "ça serait la tête, il est mis (le personnage), les jambes en avant, la tête en arrière... C'est un personnage... comme un gros nounours (...)... Ce serait dans un contexte assez amusant pour les enfants..."*).

L'objet phobogène (l'image paternelle) est mis à distance (réponse F. D.) et rendu inoffensif par sa transformation en "*gros nounours*" . Ce qu'on notera en outre, c'est l'impossibilité dans laquelle le sujet se trouve de se détacher de sa perception. Elle y adhère littéralement ("*A l'envers, le tout forme un insecte qui est mis sur son ventre avec ses ailes, ses pattes qui seraient flexibles (pattes étoiles), comme si les pattes pouvaient se retourner*"). La qualité perceptive s'altère et la teinte agressive ressurgit ("*(...) le bout des pattes serait des pinces.*")

La séquence projective se termine finalement par l'irruption de l'affect de terreur qui ne peut plus être endigué : "*... un paysage d'horreur là; un animal assez préhistorique et puis la brousse et le serpent qui domine avec beaucoup d'abstrait* "). C'est l'insécurité angoissante devant une scène à symbolique sexuelle agressive qui s'exprime ici ouvertement.

A l'enquête, de manière significative, les rôles dominant-dominé s'inversent, c'est l'animal préhistorique qui domine le serpent. De toute évidence, le sujet baigne dans la confusion quant à la question de la différence des sexes : le pénis est perçu comme un organe détachable pour la possession duquel il faut se battre.

A la planche 5, si la banalité est donnée, l'attention du sujet se focalise de façon quasi obsédante sur les attributs phalliques des animaux ("*(...) ceci la patte et la queue d'un animal... d'une certaine manière, j'ai l'impression de voir un lapin ou un ours mais seulement le ventre et les pattes...*"). A l'enquête, c'est-à-dire dans une situation plus familière et moins contraignante, le papillon - reflet d'un investissement positif de l'image de soi - est dévalorisé et devient un laid papillon, un papillon nu! . La question de la présence ou du manque de l'attribut sexuel phallique semble envahir le champ intra-psychique du sujet. Celui-ci, pour s'apaiser, retourne vers ses

voies régressives : accrochage à un contact doux et sécurisant ("*un ours en peluche*"), quête spéculaire d'un double phallicisé (*les deux ensemble, ça me fait penser à deux oiseaux, le bec, ils sont mis sur leurs deux pattes... un cygne ou quelque chose comme ça.*).

La planche 6 donne lieu à une hésitation et à un long temps de latence qui semblent d'abord pouvoir être maîtrisés par le déplacement et la valorisation de détail phallique dans un registre culturel et symbolique plus désésexualisé. ("*un totem*").

Mais cette avancée échoue et la défense par la spécularisation ne tient pas davantage : la kinesthésie animale est de mauvaise qualité perceptive. Son contenu ("*deux oiseaux avec leurs têtes, leurs yeux, ils sont collés l'un près de l'autre*") nous suggère en outre que le sujet ne peut pas "décoller" d'une relation à caractère primaire fusionnel et qu'elle est tenaillée par un besoin intense de retourner à l'indifférenciation originaire.

Comme on pouvait s'y attendre, le vide de la planche 7 suscite un grand malaise qui débouche sur la production d'une mauvaise forme dévitalisée ("*carte de géographie*"). La recherche anxieuse et régressive de chaleur et de douceur sécurisante dans une image phallique infantile ("*un animal comme un écureuil. Il a l'air touffu. il a beaucoup de poils, il a une petite tête et une longue queue*") de même que l'apparition, à l'enquête, d'une des rares réponses humaines de tout le protocole ("*Ah là, je vois deux filles*") indiquent que le sujet parvient secondairement à surmonter son choc initial.

L'introduction de la couleur (planche 8) suscite une forte réactivité fantasmatique empreinte d'une dimension angoissante et confuse. Après avoir fourni une banalité de façade, le sujet est entraîné à produire une réponse globale combinée et confabulée où l'agressivité clastique et la lutte contre celle-ci au travers d'une compulsion à tout relier, se manifeste avec une transparence certaine.

Planche 8 : ("*...*) Deux pieds derrière un poteau, comme si l'homme était coupé en deux ou caché. (Dans le vert gris, extrémités latérales), on voit son corps, ses pattes, sa queue mais pas la tête et le mammifère (D1) touche, attrape l'animal dont on ne voit pas la tête. Et cet animal se rapproche de l'homme qui est caché. Il se rapproche aussi de lui par sa couleur. Il y a 4 animaux... Enfin non, 6 animaux avec une homme au milieu. Il serait mis comme le centre et j'ai l'impression que l'homme a peur de tous ces animaux-là."

On ne sait pas très bien qui est "*l'homme qui a peur*" , qui est coupé en deux ou caché derrière un poteau et dont on ne voit que deux pieds. Est-ce le représentant masculin que deux rivales se disputent ou est-ce la projection du sujet lui-même qui se vit comme le centre d'un tiraillement qui la divise, piégée entre le désir d'être dans le prolongement phallique du père et l'angoisse d'être châtrée et rattrapée par la mère jalouse ?

A la planche 9, dans un premier temps, le désordre et la confusion perdurent avec comme corollaire, une difficulté à structurer la perception : "*c'est comme une peinture, celui-ci... le tout, des taches de couleurs mises un peu n'importe comment*".

La réponse qui suit est nettement plus agressive et annonce par son contenu particulier, le désir de domination et de puissance sadique : "*L'aigle des nazis*".

Si notre interprétation est juste, il semblerait que la peur de la castration qui se manifestait à la planche 8 et qui était liée au fantasme d'une collusion-collision incestueuse avec le père soit progressivement surmontée à la planche qui lui succède par le recours au fantasme de la femme phallique dans toute sa splendeur :

" Ah, je vois une femme; une femme avec ses cheveux... Elle a l'air de dominer et elle a l'air d'être admirée par tout ce qui l'entoure (...) on pourrait imaginer que c'est une femme qui a des ailes, qui a des jambes en forme d'ailes de papillon... Elle est grande et mince".

La séquence se termine par l'image d'"un pont comme une passerelle" ("*...*), je dirais que la femme est dominante, après la guerre, la femme a pu dire davantage son avis, l'égalité des sexes... La guerre a permis à la femme de montrer ses qualités... - (orange inf.) La jungle... je vois un pont comme une passerelle faite par les Indiens".) Par le recours à une construction qui fait lien, le sujet s'efforcera de combler l'écart douloureux entre une image de soi idéale (moi idéal) et sa décevante réalité.

La dernière planche, telle une syntèse des mécanismes psychiques et perceptifs exprimés tout le long du test, fait ressurgir le masque de la planche 1, le phénomène de fusion-figure-arrière-plan ("*un homme assez vieux avec ses moustaches, ses yeux, un peu fantastique avec ses cheveux rouges*")., les thèmes de puissance ("*le cerf, le ciel serait coloré de jaune-orange pour montrer la fierté, la dominance, la beauté d'un cerf - "Deux sangliers avec des lances qui gardent une porte*".), de triomphalisme phallique ("*un oiseau qui vole vite, avec de grandes ailes et un petit corps... Il est très loin, il va très vite et il fait des grands battements d'ailes*".) et d'oralité fusionnelle ("*un écureuil qui mangerait une noisette - on voit bien la noisette!* ").

-
- **hypothèse:** L'hypersexualisation de toutes les représentations alliée à la confusion identificatoire empêcheraient de faire le moindre choix vocationnel qui serait quelque peu sublimé ou simplement déssexualisé.
-

synthèse de la seconde passation

- **approche formelle**

Il est patent qu'une évolution positive s'est amorcée au cours du temps. L'appréhension globale de la tâche alterne efficacement avec une saisie plus analytique de celle-ci.

La focalisation de l'attention sur de petits détails ou des localisations rares (Dd% : 11.8) souligne le souci de rigueur et de précision, une certaine originalité perceptive mais également le besoin de canaliser en l'isolant, une anxiété toujours très présente (FA% : 21,6%). L'inflation du nombre de contenus anatomiques atteste de la traduction somatique de cette charge anxieuse.

Mais c'est surtout à travers l'accroissement du F% (55,2% à la 1ère passation - 58,8% à la seconde) et du F+% (71,9% à la 1ère passation - 76,7% à la seconde), la meilleure maîtrise formelle de la sensibilité chromatique - d'un type couleur droit (3/4) on passe à un type couleur gauche (7/2)- et l'introduction d'une nouvelle kinesthésie humaine associée à l'infléchissement du nombre de kinesthésies animales, que la maturation psychique affective du sujet se fait sentir. L'orientation plus active de la fantasmatisation (rapport actif/passif : 4/12 à la première passation - 6/6 à la seconde) témoigne en outre du mouvement sthénique engagé vers le monde social, humain plus relationnel.

Une tendance à la confusion dans les identifications subsiste cependant : 3 FABCOM de niveau 2 émergent à cette seconde passation.

- **approche psycho-dynamique**

La question de la différence des sexes, la négation de la castration et de l'envie de l'organe phallique continuent de dominer le tableau et d'alimenter la confusion identificatoire. Toutefois, le progrès est incontestable : la présence et l'accroissement du nombre de réponses humaines indiquent l'enrichissement des représentations et l'ouverture possible vers une conscientisation et un développement en matière d'identification.

Dès la première planche, ce sont les attributs phalliques "*bec, pointe, grand museau*" qui captent l'attention du sujet. La notion d'équilibre (proche d'une remarque symétrie) introduite ensuite dans la séquence des réponses ("*une chauve-souris... à cause des ailes... l'équilibre*") signale le besoin défensif de retrouver une unité pour une intégrité menacée. Si nous restons dans cette logique du fantasme d'une perte d'équilibre, substitué d'une perte anatomique, la réponse finale : "*un chien avec ses oreilles comme si il était assis sur son derrière*" peut être interprétée dans le sens d'une retenue venant faire obstacle à ce qui pourrait être vécu comme une castration.

La planche 2 invite à penser que le désir de la rencontre génitale dans la fusion amoureuse reste puissant même s'il ne peut se représenter défensivement que sur le mode régressif, infantile : "*deux chiens qui s'embrassent avec des petites oreilles et des petits coeurs qui s'envolent*".

L'irruption projective du contenu "*diable*" peut revêtir deux significations (qui ne sont d'ailleurs pas exclusives l'une de l'autre) : la première renverrait à la dimension coupable et angoissante directement liée à l'aspect transgressif du désir exprimé; la seconde pointerait davantage la fonction érotisante - excitante de la représentation . La persévération dans la perception du détail latéral induit, par ailleurs, une réponse où la sexualisation (à coloration légèrement perverse) se voit renforcée :

" Deux cochons qui sont pattes contre pattes. Tu vois ce que je veux dire avec un à l'envers, dans l'espace quoi! " - et où le phénomène "lien" réapparaît.

A l'enquête, le contenu additionnel anatomique "*poumons*" reflète la tendance toujours présente (cf. première passation) à la dérivation (conversive), des investissements pulsionnels dans le corps.

Signe supplémentaire d'évolution par rapport à la première passation, la banalité de la planche 3 est désormais perçue. Mais l'angoisse et le trouble que suscite la représentation d'un rapport inter-humain et donc aussi celle d'une dynamique relationnelle et sexuelle n'a pas disparu pour autant, comme en témoignent les nombreuses réponses anatomiques centrées sur la sphère cardio-respiratoire (souvent de mauvaise qualité perceptive) ("*cage thoracique - poumons - coeurs*").

A la planche 4, la confusion identificatoire est poussée à son paroxysme : "*le sexe d'un homme (...) qui a l'air monstrueux... d'une bête féroce. C'est pas forcément le sexe du monstre mais le sexe a l'air d'être vivant... monstrueux comme le monstre... mais c'est comme si c'était deux personnes différentes : le maître et le monstre; l'autre, son... quelqu'un qui le considère beaucoup, quelqu'un avec qui il a une amitié, qui lui est très fidèle*".

Il est très difficile de savoir qui est ce sexe vivant qui a statut de maître. Mais puisque ce sexe mâle est identifié à une personne, on peut faire l'hypothèse qu'il représente le sujet lui-même en temps qu'elle s'identifie (comme l'idée a déjà été suggérée lors de la première passation) au pénis du père ou au prolongement phallique de la mère, la différence des sexes étant largement refusée.

Le lien de fidélité et d'amitié réciproque entre les deux partenaires, exprimé dans la réponse, souligne bien le caractère indissoluble de ce type de relation narcissique bilatérale où chacun se vit comme le phallus de l'autre. Mais le renforcement phallique spéculaire opacifiant toute question relative à la castration, la séparation (perte de l'objet narcissique) serait consécutivement inaccessible à la représentation. La perspective individuante et émancipatrice qu'implique le mouvement séparateur se voit dès lors elle-même handicapée!

L'alternance entre des projections narcissiques phalliques-agressives et des percepts traduisant l'idée de mollesse et de passivité est particulièrement visible à la planche 5.

A la réponse "papillon" succède celle de l'escargot qui (à l'enquête) n'a pas de coquille protectrice ("... un escargot... tu n'as pas de coquille, tu regardes juste le milieu, tu coupes les ailes") puis celle de "deux hommes couchés sur un talus, les bras croisés" (passivité défensive contre l'angoisse de castration) et en finale celle des "animaux qui se cognent, collision entre des chiens loups, quelque chose de féroce, de pas très gros... (enquête)... ils se jettent l'un sur l'autre, comme s'il y avait un élan entre deux bêtes, assez agressif. C'est comme si les têtes, on ne les voyait pas, comme si elles étaient écrasées..." .

Ce même type de séquence qui fait se balancer des représentations de la castration avec d'autres très contrastées évoquant la reprise de l'activité sthénique, se reproduit à la planche 6 :

- 1) " Un chat, je ne saurais pas te dire où sont les pattes ou quoi... un chat écrasé... (épreuve de choix)... "La mort, c'est horrible, le chat mort, le malheur, la malchance" (représentation non équivoque de la castration).
- 2) " Un lutin ou un enfant quoi, assis avec un petit bonnet, un bébé, quelque chose de très petit, très jeune, assis contre un mur" (régression dans l'infantilisme, la passivité et l'anaclitisme).
- 3) " Un bateau aussi... (enquête) avec la cheminée ici" (récupération de l'activité et de la puissance).
- 4) " Du feu" (retour de la pulsionnalité agressive).

La planche 7 ne suscite plus de choc au vide : le sujet parvient, au contraire, à produire une kinesthésie humaine de très bonne qualité perceptive dont le contenu évoque une rencontre homosexuelle érotisée : " deux femmes qui s'envoient un bisou volant " . Cependant, dans la situation moins contraignante de l'enquête, le relâchement défensif laisse au malaise et à l'angoisse de castration, la possibilité de s'exprimer à nouveau.

Les deux femmes de la passation ne sont plus perçues; à leur place, " deux enfants anormaux mis ensemble, attachés..." .

Les efforts déployés pour contrer la confrontation troublante avec la lacune centrale (qui fait manque) se révèlent finalement probants : " le champignon" (Dbl) puis "le brigand et Napoléon" (Gbl) sont des réponses pour lesquelles le contrôle formel reste efficient et contenant.

La planche 8 et l'introduction de la couleur ne donne plus lieu au débordement fantasmatique confus et impressionnant de la première passation.

Après une focalisation sur un détail phallique : " des chaussures" (Dd), le sujet projette un contenu dont la valeur agressive, sadique-orale est patente :

planche 8 : " Un guépard... fin, quelque chose qui se lance, une bête ou un félin ou quoi... justement... la bête qui attrape un animal, un oiseau ou quoi avec des plumes... (enquête). Il attrape cet animal là, ses plumes, le début de son corps, ses pattes et plus de tête".

En réponse immédiate à cette expression pulsionnelle castratrice, les contenus anatomiques à polarité cardio-respiratoire (coeurs-poumons) viennent témoigner de la persistance de la défense hystéro-hypocondriaque.

A la planche 9, l'image de la femme phallique est toujours présente mais sous d'autres traits que ceux exhibés lors de la première passation. Ici, c'est l'image négative de " *la sorcière volante avec (enquête) son grand chapeau, son long nez, son visage laid, monstrueux et ses bras* ", qui est proposée en clôture d'une séquence projective qui débutait par la réponse " *paon* ", évoquant, à l'inverse, un phallicisme tout -à- fait positif.

Entre ces deux pôles marquant l'extrême ambivalence du sujet à l'égard de toutes les représentations phalliques, on découvre une sphère projective qui vient faire lien - (" *un pont*" - " *une fenêtre, ce sont les deux petits trous blancs*"; " *un continent; pas un pays, un continent à cause de la tache blanche au milieu. Ce serait un plan d'eau ou quelque chose comme ça*") - comme si le sujet voulait se donner les preuves tangibles que tout peut être réunifié et mis ensemble, que tout est encore possible et que personne ne sera châtré.

Les réponses de la planche 10 sont révélatrices de ce besoin intense de re-fusion mais elles contribuent dans le même temps à entretenir la confusion.

"(...) des hippocampes, des vers de terre quoi... L'hippocampe c'est comme si "elles" buvaient quelque chose en commun... on dirait même des petits bébés qui sont dans le ventre de la maman, l'embryon... qu'est-ce qu'ils viennent faire là, ces petits monstres... ? L'intérieur du ventre de la femme, des jumeaux, quoi... (enquête) (...) Les petits bébés qui sont nourris par la maman grâce au truc bleu et ce qui entoure, ce sont les organes ou les gens qui le regarde... je ne sais pas. Ici (toute la lacune centrale), c'est le vide et ici, le sexe"

On ne sait si cette exaltation fantasmatique de la maternité va dans le sens du progrès ou de la régression; si elle ouvre la voie à une identification féminine normative ou si elle participe d'une attraction intense pour et par la relation fusionnelle orale avec la mère. L'insistance sur l'oralité effrénée (" *enzymes gloutons*" (à l'enquête) - " *c'est comme si elles buvaient quelque chose en commun*") et la géméllarité appuyerait plutôt l'hypothèse d'une inclination vers des voies régressives.

Par ailleurs, l'idéalisation de l'intérieur du ventre de la maman dont le vide est plein de " *petits bébés*" irait plutôt dans le sens d'un investissement du sexe féminin dont la fonction procréatrice permet au vide intérieur d'être comblé.

-
- **conclusion:** La bisexualité, en tant qu'elle signe la dénégation voire le déni de la castration, se maintient énergiquement, avec ce correctif que, de la première à la seconde passation, en même temps que la dépressivité recule, la féminité est positivée à travers la maternité, encore que cette avancée reste très confuse, empreinte qu'elle reste de nostalgie symbiotique. Néanmoins, cette relative restauration narcissique, si précaire soit-elle, permet d'une part une meilleure maîtrise pulsionnelle, un meilleur et plus réaliste investissement du monde proprement humain et, d'autre part, un espoir d'évolution dans le sens de l'instauration possible d'une relation véritablement objectale.
-

4. Szondi

tableaux : fiche-protocole & graphiques

interprétation du test de Szondi

Le besoin de séduire, posséder et dominer l'objet est la tendance directrice majeure (s+); la sexualité est par ailleurs orientée dans un sens normatif, le besoin de tendresse formant un alliage stable avec le courant agressif dominant (S ++). Mais le désir sexuel est frustré (s+!) dans la mesure où la censure morale (hy-) est forte (hy -!), d'autant plus qu'elle est associée à l'obligation de se soumettre aux lois de la nécessité (k-). Aussi le sujet, en dépit de leur acceptation de fait, s'insurge-t-elle facilement contre les principes qui régissent sa dure condition (de femme), ce que reflète la grande variabilité en e et en p. Autrement dit, même si elle l'accepte, elle remet en question les principes de la loi symbolique, ce qui, d'une part, la situe dans une position névrotique à prévalence hystérique -"Je veux bien qu'on interdise mais qu'on me dise pourquoi!"- et la livre d'autre part au dilemme identificatoire le plus banal: "Que veut dire être une femme?".

Confrontée à une certaine stase libidinale, elle est modérément induite à régresser libidinalement du côté de l'oralité. On se trouve donc en présence d'une organisation stable névrotico-normale dominée par des exigences génitales relativement impérieuses.

On doit encore noter que la relation au monde (C), malgré un fort accrochage (m+!), et sans doute en raison de la frustration, peut être momentanément vécue de manière dépressive (m±) ou pour le moins dysphorique.

Autant l'avant-plan fait apparaître un sujet peu enclin à la rumination (Index d'acting relativement élevé), autant l'arrière-plan est-il indicatif d'une problématisation soutenue de ses dilemmes à tous les niveaux. Au plan de la relation d'objet, elle remet sa demande d'amour en question (h±) et se propose éventuellement de prendre de la distance, en tout cas d'aller voir ailleurs (d±) si les choses restent dans l'état où elles sont. Cependant, cette remise en question de sa fidélité inconditionnelle semble la remplir d'une importante culpabilité (P +-).

Toute cette agitation intérieure se répercute au niveau du moi et des identifications: tantôt elle projette massivement (Sch +-!) son ambivalence sur les objets de l'environnement (1er profil), ce qui l'entraîne sans doute à se complaire en récriminations à coloration paranoïde, tantôt elle assume fièrement (Sch ++) son originalité (2e profil), mais le plus souvent sans doute, c'est une attitude de bouderie infantile qui occupe le devant de la scène (3e profil: S +o associé à Sch o-).

Globalement, le profil est celui de l'hystérie ordinaire mais si on accorde toute son importance au premier profil de l'avant-plan, la triade s+! e- d- laisse transparaître une touche de révolte qu'on peut qualifier d'épileptoïde (Martine Stassart, L'épilepsie essentielle aux tests de Szondi et de Rorschach, Cahiers du CEP n°4).

synthèse du test de Szondi

avant-plan	:	Inversion sexuelle modérée. Défensive hystérique.
arrière-plan	:	Instabilité identificatoire
synthèse	:	Sur fond d'instabilité identificatoire, négation-refoulement (hystérique) de la tendance masculine

hypothèse: le caractère hésitant serait lié à la revendication génitale qui est trop forte pour qu'elle s'engage résolument dans un choix de vie qui limiterait cette revendication. L'amour d'abord, le travail ensuite, et si pas de travail, tant pis tant mieux.

5. conclusion finale

Le premier temps est dominé par une tendance dépressive latente alimentée par plusieurs courants dont:

- la culpabilité issue de la persistance du lien incestueux,
- le sentiment d'avoir perdu l'amour de l'objet,
- et surtout un sentiment très vif d'être châtrée,

ce qui entretient la dépressivité mais qui déclenche par ailleurs, sur un mode critique ("crisique"), une protestation virile très énergique.

Ce dernier élément a une valeur contre-dépressive qui s'allie avec les tendances névrotiques à régresser dans un monde de rêverie infantile et à développer des symptômes de conversion hystériques mineurs qui apparaissent nettement comme des compromis entre la revendication libidinale d'une part, et, d'autre part, la limite que leur imposent l'interdit et la réalité.

Le deuxième temps laisse transparaître encore plus nettement les aspirations bisexuelles et l'agitation hystérisante qui en découle, le sujet étant tout le temps travaillé par le sentiment dépressif persistant de sa castration et par la lutte contre ce sentiment, avec cette différence importante, par rapport au premier temps, que les défenses anti-dépressives, renarcissisantes, paraissent fonctionner efficacement, d'où la compulsion à inverser positivement la dramatique (hystérique) classique d'un Oedipe normativement engagé: exaltation de la féminité et de la maternité, apologie de la relation fusionnelle, attente de l'enfant sauveur, recherche du pénis manquant, fût-il mauvais (il n'est mauvais que dans la mesure où elle en est privée).

La restauration narcissique fondée sur le renforcement du fantasme de complétude bisexuelle autorise la sortie de l'univers dépressif et ouvre la possibilité de réaliser des investissements d'objets qui ne paraissent toutefois pas encore avoir d'autre statut que celui d'objets réparateurs de la souffrance narcissique.

Olivier (16), garçon hésitant

1. présentation de l'adolescent

Olivier est le 3ème enfant d'une famille de 3 garçons. Le jeune-homme pense que sa position dans la famille a eu une influence sur lui : " 2 frères devant moi, ça m'a montré ce que je ne voulais pas faire! Quand ils ramenaient leurs cours, c'était pas du tout ça que je voulais faire". Ses frères semblent ainsi avoir été pour lui des "contre-modèles" et non des exemples à suivre : "ce qui venait d'eux, j'avais tendance à le rejeter". Olivier ne s'entend pas du tout avec l'aîné de ses frères qui a 5 ans de plus que lui. L'entente est un peu meilleure avec le second (un an plus âgé qu'Olivier). L'aîné est ingénieur industriel et le puîné ingénieur civil.

Le père est professeur de Français et la mère assistante sociale. Les résultats scolaires d'Olivier se sont toujours situés aux environs de 70%. En 3ème secondaire, il a eu deux échecs, en biologie et en chimie. Olivier les commente comme suit : "En fait, le problème avec moi, c'est que je ne sais pas travailler dans un cours que je n'aime pas! Il y a des cours qui ne servent à rien! Je n'ai jamais aimé les maths... Mes examens de repêchages, en 3ème, biologie... c'était de la tricherie ratée... je comptais tricher, ça n'a pas réussi... j'ai donc eu 0/60! La prof a voulu faire un exemple. En chimie, j'ai bossé 2 semaines de suite... j'ai été appelé chez le Préfet. Je ne suis pas toujours d'une rigueur féroce dans les cours comme chimie. Ça ne sert à rien! J'étais fort plutôt du côté français... j'ai un esprit plutôt imaginatif que réaliste, tout en étant... fort... j'aime pas quand c'est trop compliqué... j'aime l'imagination avec une bonne dose de réalisme, ça se reflète dans mes études...français...math... pas d'échec! C'est en français qu'on peut créer l'imagination... en français on peut écrire ce qu'on veut! En architecture aussi... L'architecte n'est pas un ingénieur, il sait vérifier les calculs mais ce qui l'enthousiasme c'est la maison qu'il crée!".

A la fin de ses études secondaires, Olivier est toujours très indécis quant à son choix professionnel : "j'ai jamais eu le coup de foudre pour quelque chose... pour Maradona, oui... mais à part cela... j'ai voulu être champion sportif ou, quand j'étais petit (vers 7-8-9 ans), camionneur... je voulais travailler sur les chantiers!".

Son père lui suggère de faire le droit : "pourquoi pas avocat ?" Mes parents me pressaient de savoir ce que je voulais faire".

La grand-mère maternelle, de son côté, proposait les H.E.C. : "très catholique ma grand-mère... elle a sorti à ma mère qu'on devait supporter son mari toute sa vie! Milieu blanc... catholique... H.E.C...j'ai pris tout cela en horreur! J'en avais marre qu'on me parle comme à un gosse! Mes parents ont eu une influence sur moi, mais dans l'autre sens! Ils m'ont servi pour me montrer ce que moi je ne voulais pas faire. Je crois que je ne suis plus dans l'adolescence tout en y étant encore. Je ne me sens plus du tout adolescent, je ne me sens plus seul au monde, je n'ai plus d'envie suicidaire, je ne suis plus timide... mais j'ai encore des aspects de la jeunesse. je ne me suis jamais posé beaucoup de questions ... je deviens agressif quand on m'attaque...".

Olivier, lui, songe éventuellement aux études d'architecture : "je vois une feuille blanche... je dois faire un dessin dessus!" Il aimerait aussi faire du théâtre, du cinéma... ou peut-être la "psycho", comme un de ses copains.

Il trouve ses parents trop "snobs", surtout dans la famille de sa mère et de sa grand-mère maternelle. Son grand-père, il ne l'a pas connu beaucoup mais "lui, je l'aurais aimé". Il est plus attiré par un oncle et une tante du côté paternel qui "eux, sont différents".

Il estime que "son père est très intelligent et aurait pu gagner beaucoup d'argent" mais il reproche à ses parents de l'avoir frustré en ne réalisant pas un rêve d'enfant conforme à un de leurs projets : ceux-ci, en effet "avaient failli partir au Canada", pays qu'Olivier a ainsi fortement idéalisé. Il trouve ses parents "un peu ternes". Ils sont aussi "trop envahissants" à son gré, "ils veulent trop bien faire!" Ce qui énerve surtout Olivier, c'est qu'ils ont déjà une opinion toute faite sur lui : "ils sont étonnés quand on dit du bien de moi...". De ce fait, il y a souvent des discussions entre Olivier et ses parents : " Je suis moins naïf... moi je sais que je ne suis pas comme ils disent... tout en étant quand même un peu comme ça".

S'il répond brutalement à sa mère, "pour elle, il n'y a aucun doute, c'est moi le grossier ; j'éprouve ainsi un grand sentiment d'injustice, je me rends compte qu'ils ne me connaissent pas du tout! Ça fait une nouvelle barrière entre eux et moi! Je ne supporte qu'on m'infériorise, j'ai l'impression d'être moche et transparent... Je ne trouve pas ainsi un bon reflet de moi-même... quand je me regarde dans la glace, pourtant, je ne suis pas si moche que ça! Ma mère, quand tu lui parles, elle fait toujours autre chose... tu as l'impression qu'elle ne t'écoute pas... j'en ai marre... maintenant j'ai évolué! Pour eux, vu que je persuade bien les gens, il faut que je devienne avocat! J'ai toujours tendance à me trouver des excuses, ainsi je donne l'impression que j'ai toujours raison mais chaque fois que je dis que j'ai raison, ils pensent que j'ai tort!"

Olivier, à cette époque (il a 18 ans), déclare voir son avenir au jour le jour : "rien ne sert de courir, il faut partir à temps... comme dans Perrette et le pot au lait" déclare-t-il avec emphase : j'ai déjà beaucoup d'idées sur l'avenir mais mon idéal : pas de mariage, pas de famille avant 30 ans pq tout change! Rien ne sert de s'énerver. J'ai un avenir optimiste mais je ne me fixe pas de règles... je ne réfléchis pas tellement. Est-ce que quelqu'un se connaît vraiment à 18 ans ? Il y a des tas de choses qui se font machinalement".

Ce qu'il revendique surtout c'est de choisir sa voie seul et à son goût. Pour lui, la motivation vaut plus que les capacités et il reproche à l'école et aux parents d'imposer des règles sans demander l'avis de jeunes concernés.

Il justifie sa grande difficulté à se décider en raison de la multitude des éléments à considérer mais admet qu'il y aura toujours des avantages et des inconvénients dans toute profession. Il rêve d'un métier où il pourra "aller de l'avant, progresser" car "plus on va haut plus on fait ce qu'on veut, plus on est connu, plus on te laisse faire ce que tu veux".

Toujours aussi hésitant , Olivier s'inscrit quand même en septembre à la faculté de Droit. Il y reste un mois! "Ce qui m'a emmerdé, en droit, c'est que j'étais pas à ma place... les gens m'horripilaient, il étaient très BCBG... prétentieux. S'il y avait encore un côté humain, ça irait... ce qui est important pour moi, c'est s'occuper soit de la société, soit des gens. Je trouve ça vraiment stérile, le droit. J'aurais préféré travailler dans une prison, il y aurait au moins un côté humain! J'ai besoin de quelque chose de créatif, d'imaginatif".

Il bifurque alors vers la "psycho" mais n'y mord pas davantage : "je connais des gens qui l'ont fait... ils sont devenus fous... j'avais pas envie de devenir fou! Pourtant, savoir ce qu'il y a dans la tête des gens pour les guérir, c'est ça le principal. C'est une science aussi importante que la médecine. Et j'avais peut-être la personnalité d'un "psy"...

Il se tourne alors vers un métier plus artistique et, comme il le souhaite, plus créatif, l'architecture, sans plus de succès, malgré une apparente motivation plus positive. Ressurgit alors son vieux rêve : faire du théâtre et du cinéma. En désespoir de cause, ses parents acceptent qu'il aille tenter sa chance de ce côté et commence alors "l'épisode Paris"! Olivier s'embarque pour la ville lumière et va y rester un an et demi. Il s'inscrit à un stage d'art dramatique au Conservatoire, payé par les parents. Ce stage l'occupe à mi-temps et il améliore son quotidien par des "petits boulots". La vie est dure cependant. Paris est la ville des extrêmes : "tout va plus

vite, plus fort là-bas... les riches sont plus riches, les "clodos" plus "clodos", tout y est plus prononcé : la violence, l'indifférence des gens, leur individualisme". Olivier se sent très seul : il a juste quelques copains qu'il a connus à la maison des étudiants belgo-luxembourgeoise". "Sans argent, sans parents, c'était pas évident!" avoue-t-il. Mais il veut persévérer, il pense que s'il n'y arrive pas, "autant se flinguer". Il est déçu par le milieu dans lequel il évolue.

Selon lui, l'homosexualité et la drogue y règnent en maîtres et il est victime de "propositions malhonnêtes". En Belgique, explique-t-il, "je n'ai quand même pas dépassé les limites, je suis resté du bon côté de la barrière, mais là ça m'a fait penser à une fois, quand j'étais gosse, où j'ai mis le doigt dans l'allume-cigares alors que je savais que je ne pouvais pas".

Par ailleurs, il perd peu à peu ses rêves de bonheur et de célébrité dans le monde du spectacle : "c'était pas ce que je cherchais... car la plupart des gens vont là sans savoir ce qu'ils veulent vraiment... moi, ce que je cherchais c'était de faire quelque chose en étant heureux, dans lequel je me retrouvais, mais finalement, je me suis rendu compte que je menais une vie de "con"...c'était espérer trouver le bonheur par l'intermédiaire des jurys, c'est -à-dire à travers des jugements subjectifs". La coupe déborde, les parents ne veulent plus renouveler leur aide financière et Olivier revient, sans pourtant perdre son bel optimisme : "moi je n'ai aucun regret, je suis passé du milieu "blanc-catho" à un milieu des plus laxistes... je suis passé par beaucoup de milieux différents; un jour, je me suis retrouvé sans un sou à Paris, mais je n'ai aucun regret. Je me sens plus proche des gens, actuellement, j'ai davantage envie d'être stable... je suis plus libre dans mon cerveau. Après Paris, j'ai même pensé faire gendarme! Je bougeais tout le temps, il fallait me stabiliser... je déprimais, j'avais plus envie de faire des études... il y avait gendarme! Mais je me suis ressaisi tout de suite!".

Olivier passe alors par une période de chômage pendant laquelle il s'informe "sur toutes les professions dont peut rêver un enfant!". En fait, "cela l'amuse"... et il se met en tête de devenir pilote de ligne : "si t'es un bon pilote, c'est objectif, tandis que journaliste ou artiste c'est subjectif". Il s'inscrit alors à un examen pour entrer dans une école privée qui prépare à être pilote de ligne à la Sabena, mais, "manque de chance", il a des problèmes à une oreille et est sujet au vertige, ce qui l'exclut d'office.

Ses parents exigent alors qu'il fasse son service militaire. Il aurait pu, en effet, l'éviter, car étant dans une famille de trois garçons, il y en avait un qui pouvait en être dispensé. Beaucoup d'argent ayant été dépensé à fonds perdus pour Olivier, ses parents estiment que c'est un moyen pour lui de compenser cette perte car, ainsi, un de ses frères pourra, lui, travailler pendant cette période qu'il aurait dû consacrer à l'armée. "L'enfer" commence alors pour Olivier, d'autant plus qu'il est caserné en Allemagne : "tout le monde déprime là...non, c'est pas tout à fait le mot, mais on est différent, autre que dans le monde réel, on est dans le coton... on sortait juste un peu avec les étudiants allemands... en plus, "le moindre con avec deux barettes" peut devenir ton chef, te mettre au cachot... un ingénieur peut du jour au lendemain être humilié par un con parce qu'il n'est pas doué sportivement... et tu ne réagis pas par peur de faire un jour de plus. Tous les journalistes que je connais ont eu un problème d'adaptation à l'armée... on te prévient la veille que tu restes "de piquet" le week-end et t'as juste rien à dire! Il y a des "mecs" qui ont en eux l'envie de dominer les autres... moi, j'ai pas ça en moi. Quand j'étais petit, mes parents m'ont trop gâté, ils ne m'ont pas habitué à la vie dure".

A la fin de son service militaire, Olivier se retrouve à nouveau au chômage mais il quitte ses parents et vit en "kot" tout en travaillant à mi-temps dans un restaurant "Quick" : "je voulais sortir du cocon, du giron maternel... je faisais mon linge seul et tout ça... je ne demandais plus rien non plus... eux, ils auraient voulu que je refasse H.E.C.... moi, je voulais apprendre l'italien, l'allemand, l'anglais ou le néerlandais au cours du soir et puis aller à l'étranger. Si c'est pour

vivre toujours comme ça, sous contrainte, ça ne vaut pas la peine. Moi je veux aller voir les blancs, les noirs, les jaunes... je veux une liberté de pensées... je ne me modèle plus sur quelqu'un, je suis comme je suis, je fréquente qui je veux. Je veux du changement. J'ai vécu le "train-train" pendant 20 ans, je ne veux plus le revivre... je ne veux pas vivre une vie inutile sinon autant ne pas vivre. Je veux une Harley Davidson, un appartement à la mer... j'aurais voulu faire le français mais j'ai dû prendre math. On m'a envoyé sur une fausse piste et j'ai été complètement perdu... il a fallu deux ans pour me retrouver!".

Heureusement pour Olivier, une chance inattendue s'offre un jour à lui : son oncle parvient à lui obtenir un stage au siège d'un journal quotidien, à la rubrique "sport". Ce travail plaît à Olivier et il s'y donne à fond, avec succès puisqu'à la fin de ce stage il est engagé par le journal. Olivier est heureux : "dans le métier de journalisme, l'imagination a de l'importance et ça c'est bien! Faire rire les gens en faisant un article sportif, ça me plaît et, eux, ça les sort de leur train-train".

Il estime cependant qu'il n'est qu'à la moitié du chemin et "n'a pas vraiment d'image de lui dans le futur" : "avoir des enfants... mais si je n'en ai pas c'est pas un drame!". Si demain je sens que je dois partir, je partirai... ou plutôt je ne le ferai pas, je le sais, mais ça me rassure de me dire que je le ferai!...j'aurai peut-être envie de voir autre chose et changer : comme mécano, garçon de café, sait-on jamais ?".

Depuis qu'Olivier a enfin une situation plus stable et semble quelque peu s'assagir, les relations avec ses parents se sont aussi quelque peu améliorées : "nous avons maintenant dépassé le problème de l'incompréhension mutuelle... tu vois, j'ai bien fait de partir deux ans : par contraste avec Paris, je profite maintenant d'une maison de campagne!".

associations de mots au second temps de la rencontre

PROFESSION:	passion, vie avec bonheur, liberté, indépendance, rencontres.
ÉTUDES:	j'ai le mot mais je ne retombe plus sur le terme... autodidacte, "superflu", passage obligé dans la société, ennui, ça m'ennuyait profondément, apprendre ça m'amuse mais étudier ça m'ennuyait.
ADOLESCENCE:	jeunesse d'abord... boutons, les boutons ça veut dire qu'on est pas encore vraiment mûr, ni physiquement, ni intellectuellement, joies aussi, on s'amusait bien.
ADULTE:	oui... tu es responsable à mon avis, c'est quand même important, un peu la même chose, un peu d'ennui parfois, parfois tout le monde regrette l'enfance, dans les coups durs, enfance plus adolescence = adulte quand tout va bien. Pour la première fois, tu deviens responsable de tes actes.
FEMME:	tu mets homme, famille, vie commune, 85% d'un homme, c'est une femme, même 99% parce qu'un homme qui n'a pas de femme, il lui manque toujours quelque chose; joies et peines parce que quand on se fait larguer...
HOMME:	tu mets femme, c'est un peu un synonyme d'adulte, responsable, copain et ami, un homme c'est peut-être un adulte qui sait être un enfant à certains moments.
AVENIR:	(rit)... oui... radieux j'espère... craintes quand même parce que ça va pas être évident, travail aussi parce qu'il (l'avenir) dépend de nous.

2. TAT

synthèse de la première passation

D'emblée, nous sommes impressionnée par la luxuriance de la fantasmatisation et la richesse de l'élaboration narrative. La consigne est toujours respectée, une fin est proposée pour chacune des histoires racontées.

Les distanciations spatio-temporelles initiales sont fréquentes. Elles participent d'une appréhension visuelle du scénario qui semble se dérouler sous le regard d'une caméra réalisant différents plans, se plaçant sous différents angles et différents éclairages dans la composition de la séquence des images d'un film.

Quelques exemples:

Planche 5: (...) j'aimerais voir ce qu'elle voit... la caméra est mal placée...

Planche 6: (...) gros plan sur la vieille: les larmes qui coulent...

Planche 18: (...) un jour, un mec lui fait une proposition; je sais que tu ne rembourseras jamais, alors je vais te faire une proposition honnête. Mais toute la salle et le public savent que sa proposition n'a rien d'une proposition honnête...

Le récit fantasmatique de la première planche recèle déjà, à lui seul, les composants psychiques intervenant dans la problématique du sujet.

Planche 1: Le bonhomme ne m'inspire pas grand chose (heu...). Déjà c'est un enfant juif, polonais, donc il s'appelle Abraham... non Isaac, et c'est la guerre, alors il fait noir autour de lui, il est dans une cave, ils se cachent pour ne pas se faire attraper par les salauds qui les poursuivent. C'est un garçon gentil, il est avec sa mère, sa soeur, sa grand-mère et son grand-père, mais pas son père. Son père a été déporté tout au début. Ils sont cachés dans une cave, dans le ghetto juif à Varsovie. Comme son père n'est pas là... et comme il ne peut plus aller jouer... il est très triste d'autant plus qu'il a envie de s'amuser, de jouer du violon... pour rendre espoir aux siens. Depuis tout petit, il joue du violon, c'est un bon violoniste mais il ne peut pas car ça fait du bruit et si ça fait du bruit, les Allemands risquent de les découvrir ; alors il regarde son violon pendant des heures, ses doigts sur les cordes.

Si dans le travail d'interprétation, en inversant l'ordre chronologique, nous partons du principe que la dernière phrase laisse filtrer le fantasme initialement censuré - "*Depuis tout petit, il joue du violon, c'est un bon violoniste mais il ne peut pas car ça fait du bruit et si ça fait du bruit, les allemands risquent de les découvrir alors il regarde son violon pendant des heures, ses doigts sur les cordes...*" -, nous pouvons suggérer l'hypothèse que le sujet se trouve "fixé" dans un onanisme génital et qu'il a très peur d'être découvert.

L'affirmation de l'absence du père - "*c'est un garçon gentil, il est avec sa mère, sa soeur, sa grand-mère et son grand-père, mais pas son frère. Son père a été déporté tout au début...*" - nous indiquerait une tentative d'évacuation de sa présence.

Ainsi, si nous retraduisons la thématique évoquée dans un langage psycho-dynamique, nous dirons que, depuis le début, le jeune garçon a très peur d'être châtré par le père en punition de son onanisme, mais qu'il le nie.

La négation de la menace de castration aboutirait ici à séparer l'image paternelle en deux moitiés diamétralement opposées : l'une castratrice, sadique et persécutrice incarnée par le nazi - "*c'est la guerre, alors il fait noir autour de lui, il est dans une cave, ils se cachent pour ne pas se faire attraper par les salauds qui les poursuivent...*" - l'autre, châtrée, masochiste et persécutée, incarnée par le juif déporté - "*le juif a été déporté tout au début. Ils sont cachés dans une cave dans le ghetto juif à Varsovie...*" En s'identifiant également à une jeune victime juive, le sujet se défendrait (par formation réactionnelle) contre son propre désir destructeur et maintiendrait à l'extérieur de lui, le pôle négatif du clivage (le père phallique castrateur).

Le conflit entre les deux imagos paternelles et l'ambivalence fondamentale à l'égard du représentant masculin s'exprime dès l'ouverture: "*Déjà, c'est un enfant juif, polonais, donc il s'appelle Abraham... non Isaac...*"

Dans un premier élan, le sujet s'identifie d'abord à Abraham, le père sacrificateur puis, très vite, se reprend pour s'identifier à Isaac, le fils promis à l'immolation.

La dramatique oedipienne du sujet est déjà contenue dans cette première méprise et les récits qui vont suivre peuvent être entendus comme des variations sur ce thème initialement donné.

Si une issue sublimatoire est proposée d'emblée à l'intérieur même du premier scénario - "*Il a envie de s'amuser, de jouer du violon... pour rendre espoir aux siens...*" - on peut penser qu'elle aura du mal à s'affermir étant donné qu'elle reste très proche de sa source sexuelle masturbatoire et se trouve par conséquent toujours menacée d'être frappée d'inhibition tant est grande l'angoisse de castration.

Ce qui par contre, n'est absolument pas inhibé, lors de cette première rencontre, c'est l'érotisation de la pensée reflétée par la production imaginative extraordinairement abondante et romanesque.

Tous les thèmes traités peuvent être analysés comme autant de variantes du rapport ambivalent au père. Chaque histoire en explorerait une voie particulière, dramatique, tragique, lyrique, héroïco-épique ou comique, le sujet se révélant doué pour tous les genres. Mais le conteur extraordinaire qu'il est aura-t-il l'énergie suffisante pour devenir l'auteur qu'il pourrait être? Cela dépend de sa capacité de sublimer et de l'orientation que pourrait prendre cette dernière. Le conflit oedipien, bien qu'il soit traversé par tous les courants possibles: négatif/positif et normatif/inversé semble toutefois être dominé par la défense contre l'homosexualité passive.

Planche 2:

Ici, c'est la campagne et... c'est une famille avec une mère... le père, il est... est-ce que le père est toujours vivant ? Non, le père n'est plus vivant... il est mort et la mère elle est déjà vieille... elle n'aide plus beaucoup aux travaux. Il y a un fils qui s'occupe de la ferme et une fille et comme... le fils n'est pas encore marié... eh bien, la mère surtout et le fils un peu aussi, espèrent que la soeur va aider à faire la cuisine et... qu'elle devrait aider. Mais comme la fille était très douée à l'école primaire,... son instituteur l'avait envoyée... il avait dit aux parents : "envoyez-la faire des études", au moment où le père était toujours là, alors pas de problème. Seulement maintenant, après deux à trois années d'études supérieures dans une ville importante (elle revenait tous les mois), le père est mort, la mère est malade, alors ils veulent que la fille revienne mais le problème c'est que la fille, elle a ses copains, elle veut faire un travail, elle voudrait terminer ses études et tout, elle pense à autre chose. Comme elle est intelligente, elle essaye de faire comprendre ça à sa maman et son frère... Eux, ne comprennent pas, ils ne lui en parlent plus car ils sont assez fiers... alors elle s'en va... hésitante, elle a comme un regret parce qu'elle n'a plus de famille maintenant, c'est une partie de sa vie qui part. Elle a fait l'école à la campagne et tout ça... Elle part brouillée et ça l'embête et en plus, elle part dans l'inconnu et il y a une partie d'elle-même qui s'en va.

Dans le récit de la planche 2, chacune des parties masculine et féminine trouve une expression à travers une identification alternée au garçon et à la fille.

La moitié masculine se met au chevet de la mère veuve "déjà vieille" dans une position de dévouement et de tendresse déssexualisée tandis que l'autre moitié, féminine, actualise une séparation avec le milieu familial en contre- investissant la culture.

Le scénario est construit de telle manière qu'il permet à tous les courants oedipiens évoqués plus haut de s'exprimer de façon concomitante tout en préservant simultanément le sujet d'une trop forte angoisse de castration liée à la position féminine homosexuelle - le père est mort, la relation au père est donc présentée comme abandonnée - et d'une conflictualité intrapsychique trop souffrante qu'impliquerait un dégageant effectif du garçon à l'égard de la relation oedipienne à la mère. A l'état résiduel, seulement, un sentiment de perte et une ébauche de conflit sont évoqués - "*elle part brouillée et ça l'embête et en plus, elle part dans l'inconnu et il y a une part d'elle-même qui s'en va*".

De la même manière, l'histoire imaginée à la planche 3 autorise l'hypothèse de la coexistence de deux schémas oedipiens opposés. Si le souhait d'une destinée oedipienne normative classique est bien présent chez le narrateur (tuer le père et s'approprier la mère), l'angoisse de castration issue de son oedipe inversé, le contraint à nier l'existence d'une fixation au père et à l'éloigner jusqu'aux antipodes.

Planche 3: (...) C'est comme dans beaucoup de cas, comme ça, le père est mort (ça fait trois fois que je tue le père). Le père est parti... et... ou bien... de toute façon, ça revient un peu au même. Il aurait pu être alcoolique... il est parti... Il y avait deux fils et il a pris le plus petit avec. Il est parti aux Indes...

Tandis que le "petit frère" bénéficie du lien privilégié au père, "Johny", le grand fils, plonge dans une relation sadomasochiste avec la mère.

Planche 3 : (...) C'est Johny, sa mère est irlandaise. Et puis, elle le bat... elle boit depuis que le mari est parti... ça ne s'arrange pas, lui, il aime quand même bien sa mère... même si à la surface, il la déteste... c'est quand même sa mère... il l'adore même... Il la bat tout en l'adorant car il sait qu'elle est triste parce que le père est parti. Il a un sentiment des plus ambivalents vis-à-vis d'elle. Mais un jour, il veut partir aux États-Unis, même s'il adore sa mère, pour gagner de l'argent et pour prouver à sa mère qu'il vaut autre chose que d'être battu. Il a 18-19 ans. Après plein de mauvaises expériences, il devient boxeur, célèbre, mais plein de hargne, qu'on croit cruel mais qui est surtout un battant...

Le camouflage peut être considéré comme parfaitement réussi : le désir d'être dans la position homosexuelle-masochiste-passive à l'égard du père se voit d'abord transposé dans la relation mère-fils pour ensuite être nié par la mise en place d'une identité de façade hypervirile : boxeur célèbre, battant. Quant à l'attachement oedipien à la mère, il se retrouve par ce fait même particulièrement érotisé tout en restant marqué d'une forte ambivalence : "il la bat" (vengeance à l'égard de la première rivale - oedipe négatif), "tout en l'adorant...".

Par le suicide maternel, le héros identificatoire reçoit en quelque sorte la preuve qu'il était son objet d'amour désiré et manquant.

Planche 3 : *(...) Il revient enfin chez lui maintenant qu'il a la gloire et l'argent, mais apprend que sa mère s'est suicidée trois jours après son départ... Il n'avait rien compris. Il était plein de remords... Il croyait qu'il aurait dû rester, il s'effondre.*

La rencontre hétérosexuelle avec l'image féminine ne s'accomplit pas.

Planche 4 : *Là, c'est dans les années 40-50, fin de la guerre. Je ne comprends pas là... (dans le coin, il y a une bonne femme mais pour moi ça n'a rien à voir). Cette photo-là est... c'est un homme et une femme. Lui, c'est un... c'est un mec qui a pas eu de chance dans sa jeunesse... Il est devenu voyou mais un bon... c'est parce qu'il n'a pas eu de chance. Il est intelligent... C'est un homme qui n'a pas eu de chance. Alors, il rencontre cette femme-là. Il en tombe amoureux et elle aussi tombe amoureuse de lui. Elle semble avoir beaucoup d'argent. C'est un homme qui va de ville en ville, il rencontre cette femme-là. Il commence à changer, la chance semble lui sourire. La bonne femme se charge de lui mais de façon assez discrète car c'est quand même un homme assez fier et lui commence à changer... Ils ne vivent pas encore ensemble, et un jour, par hasard, ils passent devant une taverne, un truc assez cossu, mais c'est entre le café et le bordel, pour gens plus aisés, et il voit la photo de la femme qu'il aime. C'est elle, la star. Il rentre dans sa loge et il voit que c'est elle. Elle veut le retenir car lui, il est fou furieux parce qu'elle ne lui avait jamais dit ça. Elle lui avait menti disant qu'elle était veuve, orpheline et alors, heu, encore une fois, il se sent, il lui semble qu'il n'a pas de chance depuis qu'il est petit. "Je me suis encore fait avoir", il croit que la fille s'est foutue de lui. La fille essaye de le retenir mais lui, il part et il va commencer à boire parce que ça a été le coup de trop. Elle, elle le recherche, mais ne le retrouve pas.*

La femme dont le héros tombe amoureux (planche 4) est une "femme-star" qui peut être vue comme l'incarnation même du moi idéal du sujet. Or, l'aspiration à devenir une "femme irrésistible" nécessite le passage par la castration et c'est sans doute là que réside le noeud du problème, le foyer de l'angoisse du sujet et le point de départ de toutes ses fuites éperdues. En tombant amoureux, il séduit la femme, mais c'est pour l'abandonner aussitôt par le biais de sa transformation en prostituée et la rejeter au sort des mal aimés et des réprouvés. La femme se retrouve ainsi dans une situation exactement similaire à la sienne: c'est-à-dire châtrée, frustrée, abandonnée. En quelque sorte, elle reste à tout moment le double positif-négatif du sujet.

A la planche 5, une fois de plus, la proclamation parricide se répète et apparaît de ce fait même assez suspecte.

Planche 5: *(...) merde, je vais encore tuer le mari...*

Le mari meurt effectivement mais sans qu'il y ait de confrontation réelle avec un rival - *"il est mort... il a un pistolet dans la main. Il s'est suicidé..."*

Notre narrateur renchérit dans la normalité à la planche 6 où il évoque la nécessaire séparation d'avec la mère tout en mettant l'accent sur la douleur de celle-ci - *"Gros plan sur la vieille: les larmes qui coulent..."*

En focalisant de la sorte son éclairage, il nous laisserait entrevoir sa propre jouissance narcissique à être l'objet unique - phallus désiré de la mère.

A l'occasion du rapproché paternel de la planche 7, le conflit éclate: le fils ne peut pas se faire l'allié d'un père sadique, vis-à-vis duquel il occuperait la position passive - *"faut dire que le père est un petit salopard et le fils, lui, il est bien, intelligent..."* Il est vraiment écoeuré par l'attitude du père - *"Il se demande s'il va encore le suivre ou démissionner, lui dire qu'il en a marre..."*

Cette réaction à forte coloration "hystérique" demande peut-être à être étayée par une identification contraire. S'identifiant à la victime - *"Son père le traite d'abruti, son fils lui dit qu'il démissionne et qu'il va aller avertir les Indiens du danger..."* - il devient tiers-mondiste et embrasse la cause des Indiens. Mais, le scénario est construit de telle manière qu'il laisse au père le gain de la victoire - *"Son père téléphone au préfet de police qu'il connaît très bien et il fait arrêter son fils et ne le fait libérer qu'une fois l'opération sur les Indiens terminée..."* Ici, le héros identificatoire se situe à l'extrême opposée du héros oedipien classique qui, au prix d'une certaine culpabilité sans doute, aurait réglé son sort à cette figure paternelle cynique.

L'ambiguïté du sujet est telle qu'il y a une vraie difficulté à savoir si dans toute cette histoire, il prend le parti du fils ou celui du père - *"son fils est complètement écoeuré et fout le camp pour faire sa vie ailleurs..."*

On pourrait peut-être dire que, d'une certaine manière, sa révolte n'est pas syntone du moi.

Le désir ardent d'être gratifié par le père s'exprime de façon très pathétique à la planche 8.

Planche 8: Encore une fois, c'était il y a longtemps, dans les années 20-30, non 50-60 plutôt... Ce petit gosse, comme il est atteint d'une maladie, il faut qu'on l'opère (j'ai failli dire que c'était le père qu'on opérerait) et qu'on lui greffe un estomac ou quelque chose comme ça, on cherche un donneur mais il n'y en a pas. Il y a un mineur là, dans un lit d'hôpital qui souffre, lui, de la maladie des mineurs. Le mec apprend cela et lui, comme il se sait condamné, il accepte de donner son corps ou son cœur pour le petit garçon. Les médecins avertissent très vite les parents... En plus, il ne faut pas qu'il y ait de rejet... lui convient très bien, on présente les parents au mineur, c'est très pathétique, on montre l'enfant au mineur. Il est d'accord, on les amène tous les deux dans la même salle d'opération et là, ils sont conscients tous les deux, le vieux tend sa main vers le garçon qui est plus riche, alors c'est la rencontre entre le pauvre et le riche. Pendant toute l'opération, les deux mains restent serrées. On asphyxie le vieux et doucement (on l'endort pour toujours), et on endort le jeune. Et quand le jeune se réveille avec le cœur ou l'estomac de l'autre il n'a pas fait de rejet et a toujours sa main dans celle du mineur.

Il s'invente un substitut paternel pauvre mais qui aurait néanmoins conservé intacts les deux organes qu'il convoite le plus: le cœur, siège d'une libido puissante, et l'estomac. Le lien entre père et fils est scellé par la mort du premier et la résurrection du second mais, comme il ne s'agit que d'un père de remplacement, la question du meurtre du père est subtilement esquivée, de même que la question connexe de la castration.

Restauré dans son image du corps, le sujet ne semble toutefois pas guéri pour autant de sa nostalgie du père, ni de celle du foyer familial.

Planche 9: Ici, c'est un groupe de clochards, non, c'est plutôt un clochard et puis il se trimbale avec deux-trois acolytes de ville en ville et un jour, au cours d'une guindaille, il rencontre un garçon plus jeune, qui a fui de chez lui, parce qu'il était mal traité. L'homme et les 2-3 acolytes, le trouvent sympa et le prennent avec eux; on va te montrer etc... et c'est ainsi que le petit garçon va faire le tour de tout le pays avec les 3 et va apprendre plein de choses avec eux. Et puis deux ans après, ils sont plus ou moins revenus dans la même région le petit qui a vu beaucoup de trucs et qui sait qu'il n'était pas si mal que ça chez lui... Ceux-ci sont tout tristes, ils lui disent puisque tu nous quittes, on va se payer une virée monstre dans la ville du garçon. Il est 4 heures du matin quand ils sortent du dernier café, complètement givrés. Ils cherchent un endroit pour dormir. Ils arrivent dans une grange d'une propriété. Cette grange est celle de la maison du garçon. Le père du garçon qui entend du bruit, descend avec un fusil, il rentre dans la grange. A ce moment-là, son fils se rend compte, même bourré que c'est son

père, crie papa, en ouvrant les bras. Mais le père ne reconnaît pas son fils qui était complètement beurré et tire dessus.

A la faveur d'une imbibition avancée qui permet la levée de l'inhibition, il ose s'ouvrir et s'offrir à son père - *"A ce moment-là, son fils se rend compte, même bourré, que c'est son père, crie "papa" en ouvrant les bras..."* - qui lui tire dessus!

Si, à ce niveau, la censure risque d'être débordée, la représentation d'un couple hétérosexuel (planche 10) vient bien à propos pour restaurer le bon courant positif classique de la relation : *"quand il revient, sa femme est toute contente... Elle court vers lui et le serre fort. Et alors, elle lui dit que maintenant c'est fini et qu'elle ne le laissera plus conduire et qu'il faut qu'il choisisse, qu'il arrête de conduire ou alors elle le quitte. Lui, qui se rend compte qu'il était à deux doigts d'y passer, décide d'arrêter..."*

A la planche 11, le thème imaginé est celui de la perte du feu au sein d'une tribu de quatorze hommes. Le héros identificatoire, tel un nouveau Prométhée, se charge courageusement d'affronter le danger de la castration et de dérober au "Père-Dieu" le secret de sa puissance, le moyen magique de raviver la flamme libidinale.

Planche 11: On change de genre-là ou quoi, c'est assez spécial. C'est au temps des cavernes... A moins que ce ne soit sous la mer. C'est au temps des cavernes, la vie rude de 14 hommes qui doivent se défendre contre tout, c'est toute une tribu... Ils ont perdu le feu... et il y a un homme qui est chargé d'aller retrouver le feu. La quête du feu, c'est magique à cette époque... Là, on prend l'homme le plus fort de la tribu. Il y a plein d'épreuves à subir. La première épreuve : le dragon caché dans la forêt, la deuxième : le désert de feu. La troisième : la vallée de la mort. La quatrième : la conquête de l'Émeraude. Et enfin, il doit passer sur l'aqueduc sacré gardé par un dragon volant. Alors, l'homme remplit les premières épreuves et arrive à l'aqueduc où il se fait attaquer par le dragon volant. Son seul moyen de défense, c'est l'émeraude. Le seul moyen de tuer le dragon, c'est de lui faire avaler l'émeraude et si il y arrive, il n'a plus qu'à traverser le dernier pont pour s'approprier des pierres à réputation magique, qui ont la réputation, quand on les cogne l'une contre l'autre, de provoquer le feu avec du bois. Alors, l'homme passe toutes les épreuves jusqu'au dragon volant. Arrivé au dragon volant, il utilise un stratagème pour faire avaler l'émeraude. Il tend son bras gauche sans défense au dragon qui l'attaque. Celui-ci ouvre sa gueule bien grande et l'autre avec sa main droite, lance l'émeraude, tire son bras gauche et le dragon s'évanouit. Il passe le pont, va chercher le feu et devient chef de la tribu avec tous les honneurs.

On notera cependant que bien que le héros affronte victorieusement le père castrateur (dragon volant) en l'endormant par la ruse, il s'arrange pour que le dragon-père soit seulement évanoui alors que la mort du dragon était bien inscrite dans l'ordre des épreuves à subir. Ainsi, si la culpabilité qui découlerait du meurtre du père est évitée, et la possibilité de réaliser un rêve d'accomplissement homosexuel sauvegardée, la possibilité et la capacité de s'identifier au père symbolique restent, quant à elles, totalement entravées puisqu'il n'y a jamais de père mort ni de véritable déssexualisation de la relation.

Le sujet se voit alors contraint de stagner dans le besoin d'une protection d'un "homme de Dieu" pour le protéger de la justice des hommes.

Planche 12: Ça, c'est (il rit)... C'est un curé et lui c'est... c'est en Suisse. C'est dans un petit village suisse et c'est un... et un jour venant de la montagne jusqu'au village, il voit un jeune homme qui, le voyant aussi, lui demande s'il ne peut pas dormir chez le curé. Le curé est étonné, c'est un pasteur, mais ouvre son église à tout le monde. Le lendemain, le curé qui regarde par la

fenêtre de son église, voit arriver deux policiers qui lui demandent s'il n'aurait pas vu le fameux jeune homme. Le curé, qui est un curé, répond non, et puis il retourne près du jeune homme qui dort toujours. Il le réveille et lui explique qu'on vient de le demander. Le jeune homme, étonné, lui demande pourquoi il ne l'a pas dénoncé, le curé lui répond que tout qui entre dans une église est sous la protection de Dieu. Le jeune homme le remercie et s'en va tout aussi mystérieusement qu'il était apparu.

Confronté (planche 13) à la représentation du rapport hétérosexuel, il est fort embarrassé - "*ça c'est bizarre... C'est cela, je cogite parce qu'il y a... (long silence)...*" Finalement, à travers un scénario des plus sophistiqués, la censure est une fois encore débordée (inceste frère-soeur).

A travers le mythe de Roméo et Juliette évoqué à la planche 14, le sujet nous livre surtout son aliénation dans la contemplation du bel objet - double idéalisé de lui-même.

Planche 14: (...) Il croit voir une apparition, une super belle fille, en robe de chambre, à sa fenêtre avec un voleur en dessous et ça le dégrise tout de suite (...) Il ne sait pas si c'est la réalité ou s'il rêve. Et il retourne chez lui. Dès le lendemain soir, il va commencer à rechercher où il a vu cette fameuse image et finalement il finira par retrouver la maison et tous les soirs, il vient pour voir si elle ne viendra pas au balcon. Parfois, elle vient, parfois elle ne vient pas. Il sait qu'il n'a pas grand chose à espérer mais son bonheur est là, c'est d'attendre la jeune fille à la fenêtre (...) Il attend qu'il fasse noir et que la lumière soit éteinte, il attend un bon moment pour être sûr qu'elle dort et il la regarde dormir, il ne fait pas plus... C'est là son bonheur...

Dans sa position de voyeur, il redoute d'être vu en train de voir - "*De toute façon, il sait qu'il n'a pas grand chose à espérer... Elle est riche... Et s'il se faisait découvrir, il se dit qu'il serait ridicule et puis il lui semble que s'il voulait, il risquerait de tout perdre, son stratagème serait découvert et il ne pourrait plus revenir, alors il en reste là...*"

Pourtant, ce qu'il appréhende consciemment, mais qu'il désire sans doute inconsciemment, se produit: la rencontre hétérosexuelle avorte. Le père est à nouveau remis en scène et le héros identificatoire reçoit passivement la décharge agressive d'un substitut paternel.

Planche 14: (...) Il revient parce qu'il n'y tient plus et cette fois-ci, il est décidé à déclarer sa passion pour la fille. mais seulement, ce qu'il ne sait pas, c'est que depuis l'histoire où il est venu chez la fille, le père a fait poser un gars-gardien dans le parc et lorsque celui-ci voit le jeune homme monter sur le balcon, il tire dessus et le jeune homme s'écroule sur le balcon...

Ainsi, malgré un certain talent de maquilleur, notre narrateur, dans son style particulièrement jubilatoire, nous laisse voir sa dynamique perverse à coloration masochiste.

La planche 15 illustre assez bien cette dernière hypothèse.

Planche 15: Ça, ça va être comique par contre... ça c'est un mec... donc, il a la quarantaine et depuis qu'il est tout petit, il est attiré par les histoires macabres; les histoires noires, les cimetières, les morts, les croix de bois, les crucifix, les clous, ça le trouble, mais depuis tout petit ça l'attire irrésistiblement et il ne sait pas pourquoi et il semble bien que ça pourrait le détruire et il sait bien que si quelqu'un savait ça, ça détruirait lui et toute sa famille. Il a une femme et deux enfants et il fait partie de la bonne classe de l'aville. Il a un métier tout à fait honorable, mais dès que vient la nuit, il ne peut pas s'empêcher d'aller se promener dans les cimetières, dans les tombes et ça l'attire ça. Il écoute, il regarde les tombes et ne fait rien d'autre. Et puis, le

dilemme en lui est de plus en plus grand car d'un côté il a sa vie du jour et de l'autre côté, il a sa vie la nuit mais c'est comme une force qui l'attire, qui l'attire de plus en plus. Il commence même à sentir des présences très noires de certaines tombes. Il se dit qu'il est en train de se transformer en vampire ou quelque chose comme ça. Il se dit que s'il continue à vivre, il va attirer le malheur et finalement, il a le courage de se suicider. En plus il était tout croyant, il venait d'une famille croyante et tout ça, ça devenait impossible pour lui, cette double existence mais il ne se suicide pas chez lui, pour éviter le scandale à la famille. Il va faire croire au crime et alors il va payer un pauvre mec pour le tuer... sur un chemin éloigné du village mais où le type aimait bien se promener le jour, alors ça ne paraîtra pas suspect. Il laisse tomber quelques pièces de monnaie par terre pour faire croire que l'unique but c'était l'argent. Seulement, il y a eu un témoin de la scène, qui n'est arrivé qu'à la fin alors il va aller dénoncer le pauvre mec, celui qui a tiré. Après, le pauvre mec, il avait seulement fait ça pour les pièces d'argent et l'autre voulait simplement se suicider... Le mec qui est témoin de l'assassinat va aller dire qu'il a vu le meurtrier et comme c'est un mec qui a de l'importance dans le village il va y avoir une vengeance populaire sur le pauvre mec, assassin etc.

Une construction narrative particulièrement touffue et complexe, une accumulation de pirouettes (transformation du suicide en meurtre, punition d'un tiers en lieu et place du héros identificatoire,...) pour tenter en fin de compte de camoufler un comportement qui sort de la norme et retrouver simultanément une respectabilité d'apparat. Tout se passe, chez notre sujet, comme si l'être se confondait avec le paraître (pare-être).

A la planche 16, toutefois, c'est désormais le proscrit, le marginal, le Gitan qui détient le pouvoir un peu magique - *"La situation devient critique, abominable. Dernier recours pour le maire, aller voir les Gitans qui ont souvent des pouvoirs un peu magiques (...) Il va les voir. Il les supplie et leur demande s'ils n'ont pas une solution pour les sortir de là..."*

Courageux et modeste, le héros identificatoire affronte le danger pour la bonne cause cette fois-ci et le miracle se produit: il est enfin reconnu - *"Il s'approche du loup courageusement pour voir ce qu'il a. Il tend la main, il détache le message (tout en gardant le fusil dans l'autre main) et c'est ça qu'on a su que l'autre village était en danger. Alors, on sauva le village et à partir de ce moment-là, les Gitans furent mieux acceptés car on savait que c'était grâce à eux qu'on avait sauvé le village..."*

Malheureusement, le courant masochiste, qui semble décidément être le plus fort, fait à nouveau entendre sa voix à la planche 17. Si dans le récit de la planche 16, le héros identificatoire cessait d'être la victime d'une figure paternelle hyperpuissante, le scénario imaginé ensuite retombe dans le registre de la répétition: le prisonnier, après avoir cherché activement la preuve de son innocence et touché du doigt la réussite et le succès personnel se (re)fait tirer dessus!

Planche 17: (...) Comme c'était des lettres de preuves, il était facile de les prendre. Il recourt vite jusqu'à la prison avec l'idée de remettre les lettres au gardien pour qu'il les remette à l'avocat, qui lui-même demanderait une révision du procès. Malheureusement, en remontant dans sa prison par la corde, un autre gardien le voit grâce à son projecteur, il croit que c'est un prisonnier qui s'évade, il tire dessus et on ne parle plus de lui. Après, les vrais coupables sont condamnés et lui, sera réhabilité, mais malheureusement à titre posthume.

Le plongeon dans la satisfaction masochiste passive perdue à travers les thèmes de la perte au jeu, de la punition et de l'emprisonnement (planche 18) comme dans celui de l'échec de l'oeuvre (planche 19).

En guise de bouquet final, notre narrateur nous offre un dernier coup de théâtre: le héros revêt l'uniforme du tyran sadique et fait semblant d'en exercer le ministère tout en laissant grandir en

lui la pitié pour l'enfant-victime qu'il a toujours été. Puis, pour la première fois, il tue le père... Mais c'est pour succomber dans le même temps avec lui tout en laissant s'échapper la dernière petite victime juive.

Planche 20: (...) ce soir -là, il est rempli de remords et il se décide, prend une pince, coupe les fils et laisse sortir une dizaine de Juifs. Alors, il les dirige vers la sortie du camp en faisant croire aux autres qu'il les garde. Et, arrivé à l'entrée, il dit aux autres qui gardent l'entrée: "laissez-moi passer, j'ai été chargé de les fusiller dehors". Les autres qui voient l'uniforme lui ouvrent la porte et le laissent passer. Il fait deux à trois mètres mais avant que la porte ne soit refermée, un officier arrive et demande au soldat: "montrez-moi votre ordre de fusiller". L'autre fait semblant de tirer un papier de sa poche et tire sur l'officier, tout en criant aux Juifs de s'enfuir. Quand les autres Allemands voient ça, ils tirent sur le soldat et le tuent et, après, on rattrapera les autres Juifs, sauf un petit gosse qui était justement le frère de l'autre petit garçon juif de la veille.

Ainsi, par ce meurtre réciproque, le lien filial conserve toute sa ténacité et n'est pas engagé dans un travail de déssexualisation. D'autre part, cette union dans la mort, engendre la libération d'un rescapé de l'holocauste.

La suite dans quelques années...

hypothèse Hésitant, totalement absorbé par le rapport d'amour et de haine qui le lie au père, incapable pour l'instant de dépasser la question de la castration et de ramener, à travers un processus de déssexualisation, le représentant paternel à une taille humaine c'est-à-dire mortel et symboliquement châtré - comme tout un chacun - il ne peut qu'attendre l'apaisement de cette passion débordante pour que puisse se développer sa capacité d'identification à un modèle (vocationnel?) taillé à la mesure humaine.

synthèse de la seconde passation

Quelques années plus tard...

Ce qui apparaît de façon manifeste et qui constitue l'axe majeur du progrès, c'est l'acceptation d'un courant homosexuel tendre dans la relation au père.

Planche 4: (...) Alors après l'école, il s'arrange pour repasser devant le cinéma, il fait un détour... il regarde l'affiche pendant des heures et il se repasse le film dans sa tête. Et puis un jour, le vieux machiniste, intrigué par le manège du garçon, lui demande ce qu'il fait là; ça fait des jours qu'il passe, qu'il pleuve ou quoi, il reste des heures devant l'affiche. Le petit lui dit alors que son rêve, ce serait de revoir le film, puisque ça fait un mois ou deux semaines qu'il est à l'affiche, et il aimerait le revoir une seconde fois. Alors le vieux réfléchit un instant, il prend le gosse avec lui, le laisse entrer, il le fait s'installer en plein milieu de la salle - il n'y a pas de représentation - et il lui passe le film pour lui tout seul. Quand le film est terminé, le gosse pleure presque de joie parce que c'était... et le vieux lui offre l'affiche du film. Le gosse rentre chez lui en serrant très fort l'affiche, et il l'affiche sur le mur au-dessus de son lit. Aujourd'hui

le gosse est devenu un vieux monsieur respectable mais quelque part dans un coffre, dans son grenier, il y a une affiche roulée.

Planche 12: (...) Et il y a un vieux monsieur assis à une table, le dos voûté, l'air très fatigué, très las. Il boit une tasse de café, en silence, à petites gorgées, parce que c'est très chaud, et il jette de temps en temps un coup d'oeil vers la pendule qui est dans un coin de la pièce. A un moment, il dépose la tasse, on dirait qu'il hausse les épaules, et il se lève. Il monte les escaliers sans faire de bruit, il se dirige vers une porte, l'ouvre, aussi en silence, et se dirige vers le lit - le lit de son fils - il le réveille doucement et il lui dit: "c'est l'heure". Le fils, qui n'a pas de travail, parce que c'est un petit village à la campagne, veut aller tenter sa chance à la ville. Son père n'aime pas cette idée parce que lui n'a jamais vu la ville. Il se l'imagine très lointaine et sans doute très dangereuse, et de toute façon, il aurait voulu que son fils reste avec lui pour reprendre le petit commerce d'horlogerie qu'il tient. Comme sa femme est morte... C'est cela!... il va se retrouver tout seul une fois que son fils sera parti. Le fils se lève, s'habille en silence, rejoint son père dans la cuisine et déjeune, toujours en silence. Il va partir. Arrivé à la porte, il se retourne vers son père, un peu gêné, veut lui tendre la main, puis finalement tombe dans ses bras. Il sort de la maison - où il reviendra peut-être... un jour, s'il vient à bout de la ville.

On se souviendra qu'auparavant, le sujet se montrait totalement absorbé par une dynamique de type passionnel à l'égard de la figure paternelle. Tout en se défendant énergiquement contre son désir homosexuel passif, il trouvait une satisfaction dérivée dans un masochisme particulièrement aiguïté.

Ici, la réconciliation avec le père indiquerait plutôt l'amorce d'une tentative de déssexualisation associée à une relative acceptation de la castration symbolique. L'adhésion au projet du père s'exprime (il pourrait devenir un chef d'entreprise (planche 7), un médecin (planche 8), un commerçant (planche 11), un avocat (planche 13) ou un capitaine de paquebot (planche 14)) mais reste cependant fort peu enthousiaste. On s'aperçoit assez rapidement, notamment au fil du récit de la planche 7, qu'il s'agit surtout d'une identification virile de façade.

Planche 7: Alors c'est un fils encore... un fils d'une famille très riche - le père très puissant, d'une riche famille industrielle - le seul fils donc, et... le père, très autoritaire, pousse le fils pour devenir comme lui, il essaie de le modeler à son image, d'en faire un grand chef d'entreprise, autoritaire et tout. Il le traite très durement, et le fils, pour essayer de faire plaisir au père, joue le jeu en adoptant les attitudes qu'on attend de lui, en faisant les études qu'il faut et en se laissant guider un peu par lui, le père, comme ça. Et il devient un jour... il reprend les affaires du père, grand chef familial et heu... Mais est-ce qu'il devient vraiment grand chef..?. parce que j'ai été un peu vite. Oui, il devient grand chef d'entreprise. Entre-temps, le père meurt. Mais toutes ces années, il n'a jamais été heureux, parce qu'il aurait aimé faire du théâtre, peindre, être un artiste quoi... et un jour, il en est là, pas vraiment heureux, chef et tout... il revient chez lui après le bureau et heu... il passe devant la banlieue pauvre... il passe devant le cirque - petit chapiteau -le petit bazar. Il demande au chauffeur de s'arrêter et lui dit qu'il va revenir à pied mais... non, il ne renvoie pas le chauffeur, il lui demande d'attendre devant - et il rentre dans le cirque, il paie sa place, il va s'asseoir dans les gradins et il y a deux trois gosses qui sont là - il n'y a vraiment personne, juste trois gosses. Il va s'asseoir à côté d'un petit gosse qui est tout seul et il regarde les clowns, les acrobates...

Le renoncement au désir homosexuel pour le père - qu'implique le processus d'identification à un modèle - de même que la soumission à un idéal parental semble ne pouvoir se réaliser, chez le sujet, qu'avec le soutien d'un dédommagement. Ce dernier s'exprimerait à travers une relation pédophilique à l'objet.

Planche 7: (...) il regarde les clowns, les acrobates... C'était pas Bouglione, quoi; il regarde deux trois numéros comme ça et puis, avec sa main, il caresse les cheveux du gosse, il s'en va et il sort du cirque. La voiture est devant lui. Il regarde encore derrière lui et il reste entre la voiture et le cirque. Et puis il se dirige d'un pas ferme et décidé vers la voiture, il donne son pardessus au chauffeur, il lui dit de rentrer, de ne pas l'attendre. La voiture démarre, il ouvre son veston et il retourne en courant vers l'entrée du cirque. Il sourit. Il retourne près du gosse avec une énorme barbe-à-papa qu'il offre donc au gosse, et il passe une soirée merveilleuse à regarder avec les gosses. Il n'y a même pas de tigres... mais il passe une soirée merveilleuse.

Il est difficile de savoir si ce courant amoureux qui le pousse à traiter un jeune garçon (lui caresse les cheveux, lui offre une barbe-à-papa) comme il aurait aimé que son père le traite, pourra se dépasser en sublimation.

Le conflit continue en tout cas de s'animer entre l'adhésion à un idéal du moi qui n'est pas le sien mais celui des parents...

Planche 1: C'est un garçon, il est chez un prof. Non, il est dans sa chambre avec son violon sur le bureau et il est censé faire ses gammes, son solfège, mais visiblement ça l'ennuie beaucoup et ses parents l'obligent à faire du violon. (...)

... et son désir homosexuel génital de recevoir une gratification phallique du père.

Si la compulsion masochiste n'a pas complètement disparu, elle ne concerne plus essentiellement le rapport entre le père et le fils. Elle se situe désormais dans la sphère de la relation aux pairs.

Planche 9: C'est dans une ville, c'est un type qui... crève de faim comme beaucoup de monde à ce moment-là, dans cette ville-là. Il est au chômage, il n'y a pas de travail. Comme à peu près tous les gens dans sa situation, il décide d'émigrer, il prend un train clandestinement parce qu'il a entendu qu'il y avait du travail ailleurs. Clandestinement parce qu'il n'avait pas d'argent pour prendre le train. Et dans le wagon où il est, il se retrouve avec plein de gars entre 30 et 40 ans, qui n'ont pas de boulot, tous dans la même situation et attirés par le même rêve: trouver du travail.

Alors ils arrivent à destination où, paraît-il, il y a du travail, et il se rend vite compte que c'est pas du tout comme on lui avait dit: c'est la misère ici aussi. Il va travailler dans une mine finalement, il ne trouve rien d'autre. Et puis, pendant quelques années, c'est tous des boulots comme ça, très mal payés. Et puis un jour, par hasard, dans la rue, il croise quelqu'un, mais qui?... comme il ne croise personne dans la rue... un jour, dans un bar sans nom, il prend un coup de couteau dans le bide, de la part d'un autre pauvre type comme lui, et ainsi se termine la vie d'un pauvre mec, comme il en meurt tous les jours des millions dans le monde sans que nous en soyions au courant.

A la lecture du récit de la planche 17, nous devenons les témoins d'une véritable surenchère de cette violence masochiste. Celle-ci s'est déplacée du cadre génital-oedipien-homosexuel (première passation) où elle restait accessible à l'entendement, pour s'orienter régressivement du côté de l'affrontement duel spéculaire (" un pauvre mec" poignarde "mystérieusement" un autre, un gardien "tabasse" un prisonnier.)

Planche 17: Et bien voilà, c'est un type, il est accusé un jour d'un meurtre qu'il n'a pas commis, par le type qui, lui, a commis le meurtre. Comme il est pauvre et qu'il a déjà des antécédents judiciaires - des petits vols - au tribunal on croit l'autre, pas celui-ci donc. Il prend 15 ans de travaux forcés. Alors on le met dans un bateau, on l'envoie dans une prison sur une île. Ils font la navette jusqu'à l'île, et là, on l'enferme dans une prison sinistre d'où personne ne s'est jamais évadé. Le premier jour où il arrive, les gardiens le tabassent. C'est un peu la coutume là-bas. Les gardiens ont le droit de vie et de mort sur les prisonniers, et il n'y a pas de contrôle. Il se passe comme ça un ou deux ans où régulièrement il se fait remarquer par son hostilité aux gardiens, il en prend plein la gueule et dans sa tête, il nourrit un projet fou de s'évader. Et petit à petit, il creuse un tunnel sous sa cellule et il s'évade. Alors, on lance les chiens à sa poursuite et au bout d'une journée ou deux, on le rattrape. On le tabasse double ration, et on le fout dans une cellule où il est tout seul, il fait noir. Il y a simplement de l'eau et un tout petit peu de pain rassis. Puis, un beau jour - il se passe des mois - il reprend la vie normale, on le remet dans sa cellule et il redécide de s'évader. Il se glisse dans un camion qui était venu dans la prison pour chercher le linge. On ré-envoie les gardiens, on le rattrape encore, il se fait tabasser, mais cette fois-ci presque à mort, il reste jusque trois mois dans le cachot, famélique et presque aveugle quand il réintègre sa cellule et les autres. Mais au bout de quelques mois, il reprend un peu de forces, et décide une troisième fois de s'évader, cette fois avec une corde, qu'il laisse glisser le long de la muraille, et il s'évade encore et reste caché dans la forêt. On envoie encore les chiens, mais cette fois-ci, on ne le rattrape pas. Il reste dans la forêt puisqu'il ne sait pas sortir, c'est une île. Il devient une espèce de Robinson et vit dans les bois jusqu'à la fin de ses jours.

Dans ce même registre de la relation au double fraternel, il faut toutefois souligner positivement, la tendance exactement opposée à la pitié solidaire.

Planche 3: Ah bé oui! C'est un petit garçon, et après le souper, il est toujours chez ses parents. Ses parents le laissent sortir une petite demi-heure pour qu'il puisse jouer avec les autres enfants du quartier. Donc il sort avec ses copains et il va jouer au foot dans la rue de la cité, et il joue, il joue et il s'amuse de tout... il se pique au jeu, il court après le ballon, il joue au foot... et un moment, arrive ce qui devait arriver, il tombe et il fait un accroc à son pantalon... pas beaucoup, mais il le déchire quand même... Il réalise la catastrophe parce qu'en rentrant il va se faire au minimum engueuler par ses parents et il passe le dernier quart d'heure à jouer dehors à se demander ce qu'il va lui arriver quand il va monter (temps de latence) et puis il y a son copain, son meilleur ami qui voit ça et il vient le réconforter... il lui dit "ne t'inquiète pas, je vais monter avec toi, et on va tout arranger, je vais tout arranger avec tes parents". Alors l'autre lui répond: "mais non, ça ne suffira pas, ils vont être fous furieux"... alors il lui dit: "j'ai une idée". Puisqu'ils ont plus ou moins la même taille et la même corpulence, il lui dit: "écoute, on va échanger nos pantalons. Tu vas prendre le mien, je vais prendre le tien. Quand tu seras chez toi, tu vas dans ta chambre et tu m'envoies mon pantalon par la fenêtre et moi je rentrerai chez moi avec ton pantalon, j'expliquerai tout à ma mère (brave femme!), elle va recoudre ton pantalon et moi je viendrai te le rapporter dans un sachet en plastique". Et ils firent comme ils avaient dit...

Un thème nouveau par rapport à ceux évoqués lors de la première passation est celui du mystère de la procréation et le retour dans la scène primitive où cette question s'origine.

Planche 8: (...) Et puis un jour, il y a une jument qui a justement un poulain. Le gosse assiste à la naissance et tout. Il assiste à la naissance et il crève d'envie d'aller dans le box. Mais ça a été formellement interdit d'entrer dans le box où les vétérinaires aident la jument à pouliner. Et puis un jour, il est là à regarder la jument et son poulain et il ouvre la porte du box. L'ouvrier le voit juste au moment où il rentre dans le box, il fonce évidemment, sentant le drame, il fonce vers le box. La mère qui a peur pour son petit va donner un coup de sabot sur le gosse. Au

dernier moment, le paysan arrive et... il pousse le petit dans un coin et c'est lui qui prend les coups de sabots dans la figure.

Planche 14: Ah ça, c'est une belle. J'aime bien ces dessins-là comme ça. Noir sur blanc, j'aime bien (rit), ça va encore être dramatique. C'est pas de ma faute, hein... C'est un petit garçon... ça m'émeut les histoires tragiques... et le soir, quand il fait noir dans sa chambre, il a l'habitude de se relever quand on l'a mis au lit. Et il va se mettre à la fenêtre, et il regarde la lune et les étoiles, ça le fascine. Particulièrement la lune, qui change au fil des mois, qui est d'abord un croissant de lune comme on lui offre le dimanche, et puis devient une grosse boule comme il voit à la Noël sur le sapin. Comme c'est une grosse boule, lui, dans son esprit d'enfant, il croit que c'est là que le Père Noël habite, et qu'il descend de la lune avec son traîneau et ses rennes pour venir offrir les cadeaux qu'il retrouve dans la cheminée. Alors, tous les samedis, il demande à sa mère pour l'emmener à la bibliothèque communale, municipale, et là il va voir, il demande qu'on lui... pour voir les... un livre où on verrait la lune. On lui ouvre un Larousse, et là il y a une planche en couleurs où on voit la carte de la lune. Et lui, il reste des heures à regarder cette image et apprend au fur et à mesure tous les noms des cratères et des différents volcans et le soir quand il est dans son lit, il rêve souvent qu'il est avec le Père Noël dans le traîneau sur la lune. Il grandit, il grandit, mais il garde toujours cette fascination pour les étoiles et la lune en particulier et le soir, souvent, il se remet à la fenêtre et regarde pendant de longs moments le ciel. Comme il regardait tout le temps la carte de la lune à la bibliothèque municipale, au fur et à mesure il a regardé les autres cartes de la terre, des autres continents et... et quand on lui demande ce qu'il veut faire, il dit tout naturellement qu'il veut être marin. Il a compris qu'il n'irait sans doute jamais sur la lune avec le Père Noël, et alors il veut voir le monde... tout le monde, d'est en ouest, et du nord au sud...

Ce nouvel intérêt constitue un autre élément d'importance générateur d'un progrès psychique et d'une légère avancée libidinale.

Trois questions étroitement imbriquées émergent de cette avancée: le mystère de l'amour, du désir de l'homme pour la femme et le problème de la créativité.

C'est à partir de la planche 10 que le problème semble être posé: le sujet assiste au spectacle de la passion amoureuse qui unit indéfectiblement le couple de l'homme et de la femme. Témoin de cette scène, il est capté par elle, enveloppé par son ambiance, subjugué par cette révélation.

Planche 10: (...) on entend une musique de bal populaire... et si on pousse la porte, on entend une espèce de musique de bal populaire. Un filet de notes... et si on pousse la porte, on arrive dans un couloir, et au bout de ce couloir, il y a de la musique, et on dirait que la musique vient de là, la musique vient de là d'ailleurs, et si on suit le couloir et qu'on va jusqu'à son terme, on débouche dans une salle: il y a un orchestre sur une estrade, qui joue de la musique et tous des couples, des gens qui dansent; des tables, des gens attablés à des tables, et au centre de tous ces couples, il y a un couple qui ne danse pas au même rythme que les autres - ils sont serrés, ils s'étouffent - m'fin non; ils sont serrés les uns contre les autres et ils évoluent très lentement - la femme a sa tête sur la poitrine du... de son amant, on peut dire... c'est peut-être pas son mari. Elle ferme les yeux, et elle n'entend plus que le bruit assourdissant des battements de coeur, toujours de son amant. Elle sait qu'il va devoir la quitter pour partir très longtemps, et elle voudrait que jamais ne s'arrête ce moment. L'amant respire une dernière fois la chevelure de son amante et il sait lui aussi qu'il va devoir partir au matin et que c'est le dernier moment de plaisir qu'il va pouvoir offrir à sa compagne avant un moment. Et une à une les tables se sont vidées, les couples sont partis - et il ne restera bientôt plus que ce couple enlacé avec des personnes autour d'eux qui rangent les tables et les chaises. Puis, il ne reste plus que les gens de l'orchestre et le couple - et un à un, les musiciens sont partis. Finalement, il ne reste que le violoniste qui ne voulait pas rompre ce moment magique entre ces deux personnes et... et puis même lui est parti. Un moment ils ont continué à danser et... puis la lumière s'est éteinte.

Mais, s'il plonge dans cette atmosphère "magique" avec un certain ravissement, il est également fou de rage car, de cette scène, il est l'exclu.

Planche 15: Alors non... vraiment, tu le fais exprès, dis... (soupir)

Bien, c'est un vieux serviteur donc, au service d'un couple, d'une famille très riche. Très très riche. Il est fou amoureux de la femme, qui est une jeune fille de 20, 25 ans, pleine de grâce, d'élégance, mais qui vit avec un mari qui par contre est très riche mais véreux, petit, laid, radin, grossier, vulgaire, parvenu, et donc qui a marié cette heu... orpheline. Pauvre orpheline qui était dans un orphelinat... et... quand elle avait dix-sept ans, il l'avait vue une fois à l'église, il est allé à l'orphelinat, et il a dit à la mère supérieure qu'il allait s'occuper de cette fille, lui permettre de faire des études, lui donner une éducation. Donc il l'a pseudo-adoptée, en fait séquestrée, et quand elle a eu vingt ans, il l'a épousée, et elle qui n'avait jamais rien eu à dire dans sa vie, elle l'a laissé faire, et de toute façon elle ne sait pas comment elle aurait pu faire autrement. Elle était jeune et coincée. Ce que la fille et le mari ignorent, c'est que la fille avait un père - mais ils n'ont pas connu le père - père qui, avant de mourir, avait confié sa fille à cet orphelinat et avait demandé à son meilleur ami de veiller sur elle. Cet ami n'avait rien pu faire pour empêcher le vieux riche d'obtenir la garde de la jeune fille, mais il l'a recherchée, et de fil en aiguille il a retrouvé sa trace. Il s'est arrangé pour se faire engager par le couple, par le mari enfin. Inconsciemment, il est aussi presque tombé amoureux de la jeune fille. Ce qui a rajouté évidemment à ses sentiments de fidélité envers son ami. Un jour le serviteur assiste à une scène, planqué dans la cuisine. Il entend des éclats de voix dans le salon. Il entrouvre la porte du salon, et il voit le vieux radin qui gifle sa femme. Alors là, il n'y tient plus, il va dans sa petite chambre de valet, il tire un vieux coffre qui était sous le lit, il l'ouvre et il en sort un revolver... ça va tourner au drame. Il redescend, il regarde encore un peu par l'entrebâillement du salon et il voit encore le vieux qui donne une deuxième beigne (gifle). Il ouvre la porte. Les deux - le mari et la femme - tournent la tête vers lui et... il pointe son arme vers le vieux bonhomme. La jeune fille, la femme, se rue sur lui et crie "non!". Était-ce par peur de ce qui pourrait arriver au vieux serviteur? On ne saura jamais, mais elle se met entre le vieux monsieur et son mari et c'est le drame: le coup part, et tue la jeune femme. Il a un instant de stupéfaction, puis il repointe son arme vers le vieux mari et il le tue de deux balles. Directement, il met le pistolet dans sa poche, il met les deux corps dans le coffre d'une des voitures qui étaient dans le garage, et il les dépose à 50 kilomètres de là, en pleine forêt. On retrouve les corps quelque temps après. La police interroge le vieux bonhomme pendant des mois, mais ils ne parviennent pas à fournir une preuve, et finalement, il est relâché. Alors il se rend au cimetière où est enterrée la jeune fille, il prie sur sa tombe, et puis il se suicide sur sa tombe... Sale histoire.

Cette exclusion qui lui fait violence suscite sa révolte et le désir de faire justice: le scénario de la planche 15 est construit de telle façon qu'en voulant arrêter le drame qui se joue sous ses yeux, il s'y réinclut par le biais d'un carnage collectif.

L'issue génitale qui implique une reconnaissance de la différence des sexes semble particulièrement compromise tant est encore grande l'angoisse de castration.

De façon générale, la rencontre hétérosexuelle avec la femme ne s'accomplit pas. Elle reste précaire (planche 6), sensible aux influences parentales qui lui sont contraires.

Planche 6: (...) C'est un fils... un garçon... un fils d'une famille assez bourgeoise dans une ville. Et bon, le fils fait ses études bien, brillant, tableau idyllique et, heu... et puis bon, arrive l'université... les parents pensent que le fils qui de toute façon n'a jamais vraiment été contraire à leurs ambitions, que le fils va faire avocat ou médecin ou de toute façon l'un ou l'autre. Et le fils, en effet, commence ses études d'avocat... ça marche super pendant les deux premières années, et puis un jour, le fils rencontre une fille, une gonzesse... il tombe fou amoureux d'elle, et puis la

filles abandonne ses études et lui dit qu'elle va retourner dans le coin d'où elle vient pour chercher du travail. Alors, comme lui est fou amoureux, il hésite pendant une ou deux semaines et puis il décide de tout abandonner et de la suivre. Il laisse une lettre à ses parents pour expliquer tout mais il pense bien qu'ils ne comprendront pas, et il part...

Le partenaire masculin n'y assume jamais clairement son rôle. Passif dans la relation, il ne peut ou ne veut pas reconnaître son statut masculin et moins encore s'identifier au père de l'enfant à naître.

Planche 13: (...) ils se voient quoi. Tout ça bien entendu sans prévenir sa famille car il sait très bien que sa famille n'aimerait pas qu'il ait des relations avec une personne qui veut devenir comédienne. Petit à petit ils tombent amoureux l'un de l'autre, mais le jeune homme ne prévient toujours pas ses parents. Un jour, la jeune fille lui annonce qu'elle est enceinte. Le jeune homme est catastrophé parce que ses parents ne savent toujours rien. Elle lui demande (donc, la fille) de l'épouser et elle lui dit que si il l'aime, il doit avoir le courage d'affronter ses parents, et éventuellement de rompre avec eux et de vivre avec elle, et comme maintenant elle est comédienne et qu'elle a des rôles, elle a un salaire et lui pourrait continuer ses études pendant qu'elle, elle travaillerait. Il réfléchit pendant un jour et finalement il n'ose pas ni affronter ses parents, ni aller vivre avec la fille. Il va au rendez-vous avec la fille pour lui dire qu'il ne reconnaîtra pas l'enfant. La fille en pleurs le supplie de l'épouser et de reconnaître l'enfant, si pas pour elle, au moins pour l'enfant, pour qu'il ait un père; parce qu'elle-même n'a pas eu de père et qu'elle n'aimerait pas que son enfant connaisse cette situation. Alors il refuse et elle s'enfuit en courant...

Une fois seulement (planche 16), "c'est fabuleux, tout se passe bien, c'est l'entente". Mais à quel prix? Celui de faire venir à lui une femme imaginaire, phallique et fétichisée: "Elle est grande avec un manteau noir, des cheveux noirs, un visage très fin, des hauts talons (...) Et puis, au bout d'une heure et demie à la regarder du coin de l'oeil, il voit qu'elle se lève. Elle vient vers lui et elle lui dit simplement: ..."J'ai envie que vous m'emmeniez chez vous"..."

En se cramponnant au désaveu pervers de la castration, il retrouve simultanément une certaine production imaginative littéraire. Mais celle-ci étant un ersatz de satisfaction phallique - "il a écrit presque d'un jet sans presque pas reprendre des phrases et il s'éveille le lendemain matin un peu hagard..." -, elle retombe aussitôt sous le joug du refoulement et disparaît dès que s'évanouit le mirage de la femme non-castrée.

Planche 16: (...) Plus personne dans la maison. Ce serait un rêve, mais il y a les 15 pages devant lui qui refusent par l'écriture. Alors, il enfle un vêtement, il sort dans la rue - cette gonzesse n'a pas laissé d'adresse -il déambule dans la nuit pour pouvoir la retrouver, mais évidemment, il ne voit personne. Il rentre chez lui, et sur la table sur laquelle il a l'habitude de travailler, il y a les 15 pages extraordinaires qu'il a écrites pendant la nuit et elles sont retournées et il y a une nouvelle feuille blanche. Il se rassied, il relit les 15 pages, il veut reprendre la suite de l'histoire, il ferme les yeux, mais là, même pas plus rien, c'est encore pire... c'est un sentiment indéfinissable, mais il ne s'est jamais senti aussi mal. Il ne sent plus rien, il ne voit plus rien... il a peut-être le sentiment qu'il ne verra plus jamais, qu'il ne ressentira plus jamais rien. Il a beau essayer pendant des semaines, partout, à la montagne, en ville, partout... mais cette fois-ci plus rien du tout. Et il commence un peu à délirer, il boit. Il parle souvent d'une grande femme noire et un jour, il met la clé de sa maison sous son paillason et il s'en va à travers le monde, essayer de retrouver son rêve perdu.

Si cette tendance au fétichisme permet au sujet d'échapper à l'homosexualité, elle le renvoie néanmoins à la question inaugurale: celle du phallus imaginaire dont le détenteur est un père tout aussi imaginaire.

Or, pour s'emparer du phallus du père, il faut soit tuer le père, soit lui voler son attribut!

Et, c'est dans le rôle du "voleur" que le sujet met en scène son héros identificatoire.

Planche 18: (...) Il avait du travail mais il l'a perdu et avec tout ce chômage, impossible d'en retrouver. Alors un jour, dans un bar, il rencontre un jeune comme lui et avec l'alcool, il leur prend l'idée de faire un casse pour s'en sortir. Ils se procurent un flingue par un moyen qui n'a aucune importance, et ils font des repérages autour d'une banque qui semble leur convenir pour ce qu'ils veulent faire... Voler hein donc. Un jour, c'est le grand jour, ils attaquent la banque. Scénario classique, mais un des employés parvient à déclencher l'alarme, alors un des deux jeunes le tue et ils perdent un peu leur sang froid. Alors ils tirent un peu dans tous les sens en blessant quelques personnes et ils prennent le fric et ils se tirent et les flics arrivent. Donc, ils s'enfuient par une ruelle. Un flic tire et blesse l'acolyte. Alors il s'accroche à l'autre pour que l'autre l'aide à échapper aux flics. Mais l'autre, après une seconde de réflexion, repousse l'autre et s'enfuit tout seul, en ayant pris tout le pognon avec lui... pas moral hein tout ça! Celui qui était blessé sera évidemment pris par les flics, il sera pendu ou la chaise électrique, condamné à mort ou exécuté. Et l'autre ne sera pas repris. Avec le pognon, il se tire bien loin, il vivra très riche, très vieux et sans aucun remords.

Souvenons-nous que lors de la première passation, à la planche 11, le thème évoqué faisait référence au mythe de Prométhée.

Mais Prométhée n'était guère un voleur qui avait perdu le sens moral, il était avant tout un "Porteur du feu qui avait pratiqué la renonciation pulsionnelle et montré combien bénéfique mais aussi combien indispensable est cette renonciation pulsionnelle à des fins culturelles." ⁵

Ce serait évidemment de l'ordre de l'imaginaire merveilleux si le héros identificatoire et son double spéculaire - "les deux nains qui vivent dans la forêt et à qui on prête quelques pouvoirs magiques..." (19)- nantis d'une magie secrète inv(i)olable pouvaient à leur gré décider de devenir des géants. Mais ce n'est pas le cas...

Planche 20: (...) il y a un mystère qui entoure cette femme. Il ne l'a jamais abordée, mais il se demande s'il doit l'aborder parce que c'est aussi découvrir un coin du voile, et peut-être qu'il sera déçu, peut-être est-elle mariée! Mais un jour il va l'aborder: elle s'assied au coin du bar - il est vraiment déterminé à l'aborder - mais un moment elle le regarde; ils se regardent dans les yeux et lui, il est un peu pétrifié, un peu décontenancé, il ne sait plus. Alors prudemment, il reste là sans bouger et il n'ose pas l'aborder, en clair, et elle part. Il revient le lendemain mais elle n'est pas là. Le contrat de la gonzesse est terminé, elle est partie, on ne sait pas où elle est. Il la cherche dans tous les bars de la ville mais il ne la retrouve pas. Il retourne dans ce bar où il va d'habitude et il boit pour tromper sa solitude. Il réalise qu'il s'est passé sans doute une chance de parler avec elle.

hypothèse L'hésitation à "découvrir un coin du voile" est liée à l'angoisse d'être confronté au constat de la différence des sexes. La solution qu'il a trouvée est d'essence fétichiste, rempart ultime contre l'homosexualité.

⁵ Freud, S. (1932). Sur la prise de possession du feu . In "Résultats, idées, problèmes", II, Paris, PUF, 1985.

Toujours rivé au fantasme du père grandiose imaginaire, le chemin de l'identification à un père "ordinaire" (symbolique) lui reste barré.

conclusion: Olivier reste profondément fixé à une relation homosexuelle au père, nourrie d'une rare ambivalence. Sans doute faut-il trouver l'origine de cette fixation dans une culpabilité masturbatoire qui a débouché sur l'édification d'un surmoi puissant mais, malheureusement, la relation au surmoi a été complètement érotisée si bien qu'il est livré à une véritable compulsion homosexuelle masochiste qui se traduit ici, au niveau de sa production narrative, par une efflorescence fantasmatique d'une exceptionnelle fécondité mais qui ne correspond à aucun travail d'élaboration psychique. Sa production témoigne seulement de l'hypersexualisation d'une pensée qui devient un exutoire pervers.

La défense contre l'homosexualité se traduit aussi par l'identification féminine à la prostituée, perverse, masochiste et déchue, et par le travestissement du coït homosexuel en assassinat dont il est l'immanquable victime, scénario qui se répète avec une stéréotypie qui en souligne également, au niveau formel, le caractère pervers.

La seconde passation confirme l'organisation perverse prévalente au niveau de la structure de la personnalité, avec quelques aménagements nouveaux: renversement de l'homosexualité passive en pédophilie active, sado-masochisme dans la relation aux pairs, fétichisation de la femme (mais le mécanisme fétichiste est inefficace), relation pseudo-objectale limitée à des doubles spéculaires qui partagent son narcissisme négatif.

3. Rorschach

psychogrammes de la première et de la seconde passation

Passation:

	P1	P2
R =	58	19
R 8, 9, 10 =	23	4
R 1-7 =	35	15

Localisation:

	P1	P2
G =	13	11
Gbl =	3	1
D =	36	5
Dd =	3	0
Dbl pur =	1	0
Ddbl pur =	0	1
DbID =	0	1
DdblID =	1	0
DbIDd =	1	0

Déterminants:

	P1	P2
F+ =	20	6
F- =	10	0
F+/- =	0	0
K =	4	4
kan =	4	2
kobj =	0	0
kp =	0	0
KC =	2	0
KC' =	1	0
kanC =	0	0
kobjC =	0	2
kpC =	0	0
kanC' =	0	0
kobjC' =	0	0
kpC' =	0	0
FC =	2	1
CF =	6	1
C =	5	1
FC' =	2	0
C'F =	0	1
C' =	1	0
Cn =	1	0
FT =	0	0
TF =	0	0
T =	0	0
FV =	0	0
VF =	0	0
V =	0	0
FY =	0	0
YF =	0	1
Y =	1	0

Contenus:

	P1	P2
A =	13	7
Ad =	3	0
(A) =	0	1
(Ad) =	0	0
H =	9	3
Hd =	3	0
(H) =	3	1
(Hd) =	0	0

Anat os =	1	0
Anat visc =	0	0
Anat visc/os =	0	0
Anat total =	1	0

Rx =	0	0
Sg =	1	0
Sex =	2	0
Bot =	7	0
Pays =	1	2
Géo =	0	0
Ng =	1	0
obj =	7	1
masq =	0	0
vêt =	0	0
Frag =	1	1
Elm =	5	2
Arch =	0	0
Alimt =	0	0
Scien =	0	0
Symb =	0	0
Abst =	1	1

Ban =	5	5
-------	---	---

Phénomènes particuliers:

	P1	P2
Reflét =	0	1
Paire =	17	4
Rem. symétrie =	0	0

	P1			P2		
	K	k	T	K	k	T
K, k secondaires =	2	2	4	0	0	0
K, k statistiques =	2	3	5	2	0	2
K, k actives (a) =	4	1	5	2	4	6
K, k passives (p) =	3	3	6	2	0	2
K, k- =	1	0	1	0	0	0
Pas de K à la 3 =	0			0		

	P1	P2
Phén. CLOB =	1	1

Amputation =	0	0
Mor =	2	2
Manque =	0	0
Trou =	1	0
Amput + Mor =	0	0
Manque + Mor =	0	0
Trou + Mor =	0	0

	P1	P2
SK =	7	4
Sk =	4	4
Skann =	4	2
Skobj =	0	2
Skp =	0	0

	P1	P2
DV1 =	0	1
DR1 =	8	4
INCOM1 =	3	1
FABCOM1 =	2	1
ALOG =	6	1
CONTAM =	0	0
AB =	1	2
HX =	0	0
AG =	2	1
COP =	1	2
MOR =	2	2
Cp =	0	1
PERS =	0	3
REFCULT =	0	0
PSV IP =	1	1
PSV DC =	1	0
PSV MEC =	0	0
PSV* =	0	0
CONFAB =	0	0

FD =	6	2
------	---	---

	P1	P2
Scom. =	41	29

Passation:

	P1	P2
R =	58	19
Refus =	0	1
	9	

	P1	P2
G% =	27.6	63.2
D% =	63.8	31.6
Dd% =	6.9	0
bl% pur =	1.72	5.26
bl% total =	10.3	15.8

F% =	51.7	31.6
F+% =	66.7	100

G/K =	16	12
	7	4

G:K =	2.29	3
-------	------	---

K =	7	4
C =	16.5	5
C' =	3.5	1
C =	20	6
k =	4	4
kan =	4	2
kobj =	0	2
kp =	0	0
T =	0	0
V =	0	0
Y =	1.5	1
E =	1.5	1

A% =	27.6	42.1
H% =	25.9	21.1
Anat% =	1.72	0
FA% =	12.1	0
Ban% =	8.62	26.3

	P1	P2
1. TRI coarté =		
2. TRI coartatif =		
3. TRI ambiéqual =		
4. TRI introv pur =		
5. TRI introv dilaté =		
6. TRI introv =		
7. TRI extrat =	7 20	4 6
8. TRI extrat pur =		
9. TRI extrat dilaté =	7 20	4 6

formule secondaire =	4 1.5	4 1
----------------------	----------	--------

RC% =	39.7	21.1
-------	------	------

CO% =	65.7	26.7
-------	------	------

Type couleur G =		
------------------	--	--

Type couleur D =	4 12	1 3
------------------	---------	--------

Type couleur Id =		
-------------------	--	--

active/passive =	5 6	6 2
------------------	--------	--------

Som Score Spéc (6) =	25	14
----------------------	----	----

Som Scores niv 2 =	6	6
--------------------	---	---

Som Scores Spéc (6) pond =	104	60
----------------------------	-----	----

MOR =	2	2
FD =	6	2
Paire =	17	4
Reflet =	0	1

H+Hd+A+Ad:(H)+(Hd)+(A)+(Ad) =	9.33	5
H + Hd + A + Ad =	28	10
(H) + (Hd) + (A) + (Ad) =	3	2
H + A : Hd + Ad =	3.67	####
H + A =	22	10
Hd + Ad =	6	0
H + Hd : A + Ad =	0.75	0.43
H + Hd =	12	3
A + Ad =	16	7

Vêt + Masq =	0	0
--------------	---	---

	P1	P2
H : (H) + Hd + (Hd) =	1.5	3
H =	9	3
(H) + Hd + (Hd) =	6	1
(H) + (Hd) : (A) + (Ad) =	####	1
(H) + (Hd) =	3	1
(A) + (Ad) =	0	1
H + A : Hd + Ad =	3.67	####
H + A =	22	10
Hd + Ad =	6	0

COP =	1	2
-------	---	---

AG =	2	1
------	---	---

Alimt =	0	0
---------	---	---

synthèse de la première passation

- **approche formelle**

C'est le nombre très important de réponses (58) contenues dans ce premier protocole qui sollicite d'emblée notre attention. La participation à la tâche projective est marquée par un dynamisme enthousiaste, le sujet manifestant une grande aisance imaginative et un besoin aiguë d'expression.

Le mode d'appréhension global "G" est normatif (27,6%). A travers une certaine souplesse dans le passage d'un niveau de qualité "G" à un autre, nous sommes frappée par l'alternance constante entre une description détaillée (parfois poussée jusqu'à la décortication) des différentes parties de la tâche et une combinaison secondaire ou une condensation première de celles-ci. Cette oscillation a pour effet d'accroître parallèlement le pourcentage de détails et de petits détails (D% : 63,8 - Dd% : 6,9).

Le sujet se montre particulièrement sensible à d'autres déterminants de la stimulation que les déterminants exclusivement formels. Le F% se situe en dessous du seuil inférieur de la fourchette normative (51,7%) et la qualité de recours à la forme (lorsqu'il se manifeste), reste assez faible (F+% : 66,7).

Le privilège est accordé à l'activité imageante - particulièrement exubérante ($\sum K = 7$; $\sum k = 4$) - ainsi qu'à ce qui touche au registre de l'affect : la perméabilité aux sollicitations pulsionnelles, émotionnelles et affectives est manifeste ($\sum \bar{C} = 16.5$; $\sum \bar{C}' = 3.5$; $\sum \bar{Y} = 1.5$; $\sum \bar{E} = 1.5$).

Plutôt que de perméabilité, il serait peut-être plus adéquat de parler de porosité, voire même d'excitabilité sensorielle étant donné que le sujet présente un T.R.I. extratensif dilaté (7/20) associé à un type couleur droit ($2 FC + 2 FC' < 6 CF + 5 C + 1 C'$).

La réactivité pulsionnelle-affective manque nettement de pondération formelle.

Un regard sur la formule d'angoisse (12,1) et les contenus (Sg (1), Sex (2), Anat (1), Hd (3)) qui la composent nous informe, en outre, de la présence d'une anxiété liée au corps et à son intégrité.

La dynamique fantasmatique du sujet trouve une représentation à travers des contenus humains mais également animaux (les 4 kinesthésies mineures sont des kinesthésies animales). Le taux élevé de kinesthésies humaines associé à celui non négligeable de "kan" témoigne de la plasticité imaginative du sujet mais sans doute aussi de sa complaisance à l'imaginaire qui aurait tendance à l'éloigner d'une insertion efficiente dans la réalité.

La mise en relation des 3 indices qui composent la triade adaptative (A%, F+%, Ban %) confirment l'absence de conformisme et la pauvreté de l'investissement de la réalité objective et sociale : le A% (27,6%) n'atteint pas la limite inférieure du pourcentage normatif. Le F+% est faible lui aussi (66,7%); quant aux banalités, si les principales sont perçues (pl.3, pl.5, pl.8), elles sont dans l'ensemble peu fréquentes et se perdent dans la masse élevée réponses (5 banalités pour 58 réponses).

De leur côté, les cotations spéciales traduisent à souhait l'originalité mais surtout les perturbations de la pensée du sujet. On compte pour la première passation : 8 DR1 et 6 DR2, 3 INCOM1, 2 FABCOM1, 6 ALOG - ce qui fait monter la somme pondérée des 6 scores spéciaux à 104.

Le rapport au monde est manifestement bouleversé : juxtaposition et superposition de différents contenus, mise en relation fantaisiste de plusieurs objets, condensation incongrue de différents éléments de la tâche, réponses régulièrement ponctuées de commentaires "à côté" qui ne font

qu'ajouter à l'imprécision, traduisent la confusion dans la discrimination perceptive de l'objet et par extension, le relâchement des limites entre la réalité interne et externe.

- **approche psycho-dynamique**

La confrontation avec la planche initiale génère le trouble et l'inquiétude que le sujet tente d'endiguer par l'accrochage à une première forme de qualité moyenne et banale ("*la forme d'un insecte*"). Celle-ci constitue un bien faible rempart face à la poussée fantasmatique à forte tonalité sexuelle.

Dans la séquence projective proposée, après inversion du sens de la planche, la confusion règne en maître. L'attention se focalise d'abord sur un détail au contenu particulier: "*les pieds d'un homme avec le bas d'un pantalon*". Cette association projective entre un vêtement masculin (le pantalon) et un symbole pénien (les pieds d'un homme) laisse suspecter la recherche d'une réassurance à travers le soutien perceptif de l'objet phallique et du représentant masculin.

La réponse qui suit ("*un homme qui serait vu de dos*") accentue l'hypothèse d'une inclination homosexuelle vis-à-vis de laquelle le sujet tenterait de se protéger ("*un casque sur la tête*") sans y parvenir vraiment. L'impossibilité de retrouver une certaine cohérence dans l'organisation perceptuelle. - ("*(...) un homme qui serait vu de dos... (D24) parce que la partie supérieure n'est pas la peau de mon bonhomme... (détail sup.) un casque sur la tête ou peut-être la fin de la peau de bête... ou plutôt une peau de bête posée sur le dos et une échine (Dd31) au-dessus... Peut-être aussi un deuxième animal, plus petit, posé sur la première peau, animal où on reconnaîtrait les membres supérieurs (taches blanches) et inférieurs du petit animal.*" - et d'élaborer des formes nettes, traduit la confusion identitaire. Tout se superpose et tend vers la contamination en même temps que la tendance inverse à distinguer et séparer, en réaction contre la confusion généralisée, est mobilisée en permanence. Néanmoins, le besoin d'un contact corporel régressif à teinte homosexuelle semble être irréprensible si on tient compte du fait que, là où le sujet avait d'abord vu le dos de l'homme et sa peau, il y a, en fin de séquence "*un deuxième animal, plus petit, posé sur la première peau...*".

Cette tendance défensive contre un "mélange" et une confusion anxiogène entre les "corps" est encore plus sensible à la planche 2.

Confronté à la stimulation percutante de l'engramme : lacune centrale et combinaison excitante des couleurs rouge et noir, le sujet s'efforce péniblement de maîtriser son choc en s'appliquant d'abord à dissocier les parties enchevêtrées: "*... Je comprends qu'il y a deux corps différents : le rouge et le noir. Le rouge va ensemble et le noir va ensemble; il y a deux pièces: les 2 en noir et les 3 en rouge. Ce sont les deux corps du tableau*". Mais il n'y parvient que très imparfaitement car ("*(...) les noirs sont tout tachetés de taches rouges*". Après un long temps de latence, il réussit cependant à travers un mouvement d'inversion - cette fois de la figure et du fond - à combler la béance qui fait trou par une image phallique - "*un avion*" - marquée des empreintes d'une analité tantôt propre - "*les traînées blanches de l'avion*" - tantôt impure - "*les trucs noirs, pour moi, ce sont des nuages vraiment très noirs*".

Ainsi, si l'angoisse de castration est bien présente, elle est secondairement désavouée par le biais du détour anal et érotisée par l'excitation que procure l'attraction homosexuelle dangereuse mais irrésistible : "*(...) le reste du dessin, je crois reconnaître plus ou moins deux personnes et la tache (D3) rouge, ce serait un feu et les deux personnages danseraient autour du feu... ça (rouge inf. D2), ça ne peut être que du sang... ça vient du noir... ces deux personnes perdent du sang. Les noirs sont tout tachetés de taches rouges... La forme du feu est un peu bizarre, ça fait un peu diabolique avec des antennes sur la tête... ce serait un mauvais feu... c'est macabre! Les deux*

personnes sont en noir et les flammes du feu prennent une allure bizarre... C'est maléfique, terrible (il ironise).

A la planche 3, c'est l'énigme de la différence des sexes qui est posée. Après avoir envisagé la question dans des termes infantiles : identification de deux femmes " *parce qu'elles ont la tête plus allongée* (!), le sujet opère une centration de sa perception sur les caractères sexuels primaires: il scrute les seins, passe ensuite aux jambes puis tombe sur ce qu'il cherchait sans doute : le pénis de la femme - "*(...) mais là* (Dd 26)... *on dirait un organe masculin... je ne comprends plus rien. Ce serait une femme munie des organes génitaux masculins. Les deux formes me laissent perplexe...*".

A ce stade, la question n'étant pas encore résolue, on comprend sa perplexité. Celle-ci ne va cependant pas perdurer car l'énigme appelle une réponse.

A travers la séquence projective, on constate que l'attention du sujet va se déplacer transitoirement sur les deux taches rouges supérieures - "*deux guitares*" - et particulièrement sur leurs saillies - "*je reconnais surtout le manche*" - puis sur le détail inférieur (D4) - "*deux cruches... - deux sacs*" - qui stimule la sensation de mouvement - "*peut-être de l'eau si ce sont des cruches... peut-être de l'eau qu'elles seraient en train de remplir...*" - pour finalement s'arrêter sur le regard des protagonistes : "*elles se regardent les femmes*" - et la tache rouge "*qui ne lui dit rien*". C'est dans cette stase qu'émerge à nouveau l'acte d'inversion du sens de la planche, véritable saut stratégique qui vient proposer à l'énigme une solution magique. : il y a deux sexes "*parce qu'il y aurait un télescopage des deux corps: les organes de l'homme et les seins des femmes*".

La plasticité perceptive du sujet est d'autant plus extraordinaire que "*si on remet* (la planche) *à l'endroit* ", il y a maintenant quatre personnages: "*les deux hommes se saluent et les deux femmes se parlent* " ! !

A la planche 4, la masse noire se détachant sur le fond blanc est associée à une véritable menace qui vient peser sur l'intégrité corporelle. La mise à distance, par une projection en perspective, n'est guère efficace dans sa fonction défensive - "*un gros monstre... Il a de gros pieds et des petits bras... ils sont tellement hauts, que je les vois tout petits...*" - et c'est la terreur de la castration qui vient prendre presque "*physiquement*" le dessus - "*... En tout cas, il m'écrase... Il est au-dessus de moi, il cherche à m'écraser...*" .

Cette planche sera rejetée à l'épreuve de choix tout comme la planche 2. Dans les deux cas (planche 2, planche 4), le fantasme d'une attraction-agression homosexuelle assortie d'une castration inévitable s'avère prégnant.

La séquence projective se poursuit avec un commentaire particulier : "*(...) La tache au centre n'a pas l'air d'appartenir au même corps que le bonhomme... on dirait quelque chose qui est derrière... peut-être le tronc d'un arbre mais je ne sais vraiment pas ce que c'est... ça n'appartient pas au reste... physiquement ça a l'air lié mais pour moi, ce n'est pas la même chose...*".

Si nous adoptons un point de vue théorique et que nous admettons l'hypothèse d'un noyau pervers puissant, le fait de détacher l'extrémité pénienne du reste du corps, revient à affirmer l'existence (réelle) de la castration plutôt que de la nier. Par cette croyance même, le fantasme d'un père imaginaire réellement castrateur est maintenu vivace. Secondairement, c'est par l'introjection de cette image que le sujet peut devenir lui-même le maître d'oeuvre de la castration et que, tel un magicien qui ferait apparaître et disparaître le pénis selon son bon plaisir, il détache, distribue l'organe phallique et le place là où il le désire. Mais c'est alors que le

spectre d'un père châtré venant réclamer son dû et accomplir sa vengeance revient hanter son champ intra-psychique.

La planche 5 semble apporter un certain apaisement; même si l'oiseau perçu est noir, "*il n'a pas l'air méchant*". La confusion identitaire persiste cependant (la projection structurée d'un oiseau aux grandes ailes glisse rapidement vers l'image hybride d'un papillon chrysalide aux pattes et aux oreilles de lapin) de même que la tendance à retourner les figures et à les percevoir de "*derrière*" - "*des espèces de cygnes, de faisans qu'on verrait de derrière*".

La réassurance se confirme à la planche 6 où, après l'évocation écourtée d'une atteinte portée à l'intégrité corporelle - "*La peau d'une bête étalée sur le sol... qu'on a enlevée, qu'on a dépecée...*", toutes les perceptions vont dans le sens de la rephallicisation. Le chat a "*un museau bien droit, bien allongé, avec les moustaches devant*", les deux visages d'homme sont détaillés de telle sorte que les détails sexuels secondaires (grand nez, barbichette, moustache, sourcils prononcés) sont bien mis en évidence et l'engramme est orienté de telle manière qu'il permet à l'organe sexuel et à l'expression pulsionnelle qui y est liée ("*là (D3), on dirait presque un organe sexuel et on dirait des flammes...*") de venir clôturer la séquence perceptive.

A la planche 7, l'identification féminine est libératrice; elle sollicite le mouvement kinesthésique, la sensation, le rythme et surtout excite le regard ("*... de longues jupes très serrées à la taille... (...) Elles ont le buste en avant... une position de danse... le derrière vers l'arrière...*"). Si celui-ci se porte sur les jupes longues des femmes, il s'accroche juste ensuite sur les attributs plus phalliques: "*... une queue de cheval chacune... leur queue de cheval est en l'air (...) Elles se regardent et on voit un pied en-dessous...*" - Par contre, lorsque la planche est à l'envers et que les jupes sont courtes ("*des jupes jusqu'aux genoux*"), les jambes, elles, sont bien visibles ("*on reconnaît bien les jambes*").

Ainsi, à travers cette exploration détaillée du physique féminin, la quête fétichiste de l'ersatz phallique - oillère pour une béance sexuelle trop effrayante - est particulièrement évidente.

L'introduction de la stimulation chromatique à la planche 8 suscite un certain malaise qui se traduit d'abord par une dévitalisation associée à une mauvaise forme : "*le squelette de la tête d'une vache assez allongée vers l'avant*".

La couleur perturbe le contrôle perceptif et altère l'activité rationnelle de la pensée qui ne peut que difficilement contenir l'excitant sensoriel dans une forme précise. Le sujet nomme chacune des couleurs et y associe ses affects sans autre élaboration ("*les couleurs sont assez agréables, le rouge-rose, c'est plus angoissant (...) le vert intérieur est très paisible mais le rouge-rose serait plus mystérieux...*") ou s'appuie sur des contenus botaniques ou "éléments" assez immatures ("*le rouge-rose, ce serait du feu (...) la partie verte serait un arbre...*") pour tenter d'endiguer son trouble.

Même si finalement la banalité peut être appréhendée ("*... deux animaux pas très méchants, pas gentils mais pas méchants pour moi... on reconnaît très bien la tête*"), il apparaît que tout ce qui dans la réalité est source de stimulation sensorielle ou affective, tout ce qui est de l'ordre du contact au sens large du terme, est perturbant pour le sujet.

La même défense par la dévitalisation et le blindage se prolonge à la planche 9: la perception de l'épée dans l'axe, puis du casque dans le Dbl, avec des ailes (D3) puis finalement de l'armure en D6 pour aboutir à la G confabulée du "*chevalier mystérieux caché dans la forêt*" témoigne de la nécessité dans laquelle le sujet se trouve, face à la menace de castration, d'où qu'elle vienne, de s'enfermer dans une véritable forteresse dont il se demande si elle n'est pas vide: "*j'ai l'impression qu'il n'y a personne dedans, que c'est vide (...)... c'est peut-être un fantôme... c'est peut-être une légende, un truc comme ça...*".

Au-delà de l'angoisse de castration, on toucherait ici au centre d'une angoisse plus profonde encore, celle d'être inexistant.

Si le dispersément coloré de la planche 10 sollicite d'abord l'enthousiasme euphorique - "*ça c'est un dessin gai... Il y a des couleurs partout avec des couleurs très accueillantes... des fleurs jaunes (...) vert et bleu, très amusant aussi... toutes ces couleurs sont bien agréables à voir...*" - celui-ci, par sa tonalité maniaque semble avoir essentiellement un rôle défensif (de "déli") qui tenterait d'annuler la prégnance du danger.

Le ressassement de la formule "*mais ce n'est pas dangereux pour moi*" renforce l'hypothèse d'une dynamique psychique marquée par le désaveu pervers (ou "déli") de l'angoisse de castration tel qu'il est défini et illustré par la formule d'Octave Mannoni: "Je sais bien que la castration me menace sans arrêt, puisque je n'arrive pas à la nier et à ne plus y croire, mais je vais quand même faire comme si elle n'existait pas"⁶.

La réponse additionnelle ultime : "*tête allongée en forme de manche - tête de pharaon*", autour de laquelle "*tout tourne*", renverrait à une dernière manière de se défendre en s'identifiant mégalomaniquement à un personnage tout-puissant, métaphore divine du prestidigitateur qui s'imagine, dans ses moments d'euphorie, qu'il est le maître de la castration et qu'il peut tout faire "*tourner autour*", de sa baguette magique ("*... il a l'air de bien organiser son truc*", planche 10).

-
- **hypothèse:** La confusion identificatoire liée à la fixation homosexuelle et au positionnement pervers entraîne un rapport au monde extérieur quelque peu débridé, dominé par la recherche du plaisir et de l'excitation sexuelle sans véritable engagement (relationnel) objectal.
-

Dans ce contexte, nous ferions l'hypothèse que le choix d'une orientation vocationnelle et d'un investissement professionnel impliquant une certaine déssexualisation et un ancrage dans la réalité n'aurait pas encore atteint le niveau du questionnement chez notre sujet.

synthèse de la seconde passation

- **approche formelle**

Quatre ans plus tard, le nombre de réponses s'est nettement infléchi. Le sujet est passé au pôle opposé, celui d'une production affaiblie marquée essentiellement par la saisie globale de la tâche (G% : 63,2) : de 58 réponses à la première passation, il n'en propose plus que 19 à la seconde (dont 11 "G"). Nous n'assistons plus au décryptage intempestif du stimulus (D% = 31,6 c'est-à-dire 1D pour 2G alors que la proportion normale attendue est de 2D pour 1G). Et si le protocole conserve sa longueur caractéristique, c'est parce qu'il est farci de commentaires personnels, de réflexions souvent incongrues (DR1 : 4 - DR2 : 6) qui ont pour effet de "combler" (littéralement) le manque de consistance perceptive et projective (cf pl. 9 - refus avec un score spécial "DR2 : planche 9 : "*d'abord c'est un laid dessin, je tiens à le dire et je ne veux rien à voir avec ce dessin, il ne m'inspire rien et tu diras au type qui a dessiné ça que c'est un*

⁶ Mannoni, O. (1969). *Clefs pour l'imaginaire*. Seuil.

incapable . J'aime pas la couleur verte, je trouve ça laid. Le rose j'aime bien, un truc clair - l'orange, ça va , mais le vert ça gache tout et le tout mis ensemble ça gâche tout!") .

L'accent est davantage porté sur l'impression sensorielle (AB : 2 - exemple : planche 2 : " ... *chaleur des réacteurs... on dirait que c'est un feu... t'as envie d'aller près du feu, te réchauffer les mains. T'as envie d'aller près du feu, saisissant comme effet") . On note, en outre, l'apparition de 2 kobjc qui soulignent la poussée du registre pulsionnel primaire (par opposition au processus de secondarisation qui implique davantage d'intégration).*

Le sujet nous apparaît plus réfractaire encore que lors de la première passation au primat du processus secondaire et du principe de réalité - Le F% est maintenant particulièrement abaissé (31,6% alors que le pourcentage normatif se situe entre 60 et 65%). Le recours à la matrise formelle est devenu presque insignifiant tout en restant très efficace lorsqu'il se produit (F+% : 100!).

La stimulation chromatique des pl. 8, 9 et 10 et la béance centrale des pl. 2,7 et 9 interpellent le sujet (B1% pur : 5,26 et B1% total : 15,8 augmentés par rapport à la première passation - TRI extratensif (4/6) - type couleur droit (1/3)) qui, tout en continuant à s'appuyer sur sa capacité d'élaboration fantasmatique (4K - 4k), et sur son inclination à l'imaginaire infantile et à la régression (à cette seconde passation, le A% entre dans la fourchette normative : 42,1%) semble éprouver plus de difficultés à s'y confronter : le refus devant la planche 9 plus complexe stigmatise l'écroulement défensif.

Enfin l'angoisse (telle qu'elle peut être signalée par la "FA" : O% à cette seconde passation) a gommé toutes ses empreintes somatiques (Anat : 0 - Sg : 0 - Sex : 0 - Hd : 0). Il semble ainsi que le corps ne soit plus utilisé comme canal à l'expression anxiogène.

- **approche psycho-dynamique**

Après une lecture de l'ensemble de ce second protocole, ce qui apparaît assez clairement, c'est la prédominance de la tonalité maniaque (sur celle de la perversion qui s'est presque effacée au cours du temps).

La première réponse donnée à la planche initiale est assez significative : des oiseaux jouent dans le ciel bleu en dépit du passage d'un nuage noir. Elle nous indique que nous sommes dans un registre où l'annulation de l'angoisse s'est caractérisée comme mécanisme défensif. ("*... des oiseaux dans le ciel qui jouent ensemble... puis un gros nuage mais tout autour le ciel est bleu mais tout va bien... (enquête)... mais ça ne les empêche pas de jouer") .*

Le phénomène d'inversion de la figure et du fond avec fusion de l'engramme et de l'arrière-plan, l'identification d'une couleur chromatique sur un support achromatique témoignent de l'excitation sensorielle et de la désinhibition maniaque ("*tout va bien") .*

On remarquera en outre la touche critique agressive qui vient percer la bonne humeur dysphorique, en fin de séquence projective: "*... Tout va bien... mais je dois quand même dire que le nuage à une forme bizarre - c'est pas un cumulo-nimbus...") .*

Lorsqu'on songe à l'énorme charge anxieuse qui plongeait le sujet dans la confusion lors de la première passation, on ne peut qu'être surpris et un peu inquiet par le contraste existant.

A la planche 2, là où le sujet voyait un feu diabolique, il perçoit maintenant un feu accueillant: "*... T'as envie d'aller près du feu te réchauffer les mains... saisissant comme effet (rit)") . Les personnages humains de la première passation ont disparu et l'accent est davantage porté sur l'impression sensorielle, la sensation, l'ambiance. Ainsi, tout semble se passer comme si la*

stimulation extérieure (couleur rouge, béance centrale) venait faire effraction et créer une rupture des frontières entre le monde intérieur du sujet et la réalité : l'implication personnelle est directe et l'expression pulsionnelle s'échappe et se décharge ("*... un avion avec le nez, les ailes et ici (D3), c'est le dégagement des réacteurs, chaleur des réacteurs...*") ne laissant plus aucune place à l'angoisse.

L'identification sexuelle des personnages humains de la planche 3 reste peu précise: ("*... on dirait quand même deux femmes bien que ce ne soit pas vraiment évident - on dirait deux personnes, je ne sais pas si ce sont vraiment deux femmes... (enquête)... c'est vraiment pas net, je ne suis pas convaincu...*") - Mais derrière sa perplexité, le sujet ne nous laisse plus, aujourd'hui, la possibilité de deviner la complexité de sa problématique. Seule la dimension orale s'infiltré de façon quelque peu incongrue - "*... Encore une fois, elles sont peut-être au cafetard*".

A la planche 4, le contraste clair-obscur et la tache noire exercent toujours leurs effets perturbants et fortement anxiogènes; mais la tendance au déni s'étant renforcée entre les deux passations, l'angoisse d'une atteinte portée à l'intégrité corporelle autrefois si sensible n'apparaît plus aussi nettement : "*(...) Il me regarde de très haut et apparemment, il n'a pas de bonnes intentions à mon égard mais il ne me fait pas peur mais ça a l'air d'être un méchant... (enquête) - lui, c'est le fameux méchant qui essaye de me manger mais je n'ai pas peur*".

A la planche 5, on retrouve cette même difficulté à confirmer la perception banale ("*on dirait un lapin avec des ailes en fait - c'est marrant, un lapin... c'est peut-être une chauve-souris si ça a de grandes oreilles... ou non quand même pas... Peut-être un oiseau typique avec de grandes oreilles, c'est ça, c'est un oiseau*") - La tendance à la persévération ainsi que le caractère hybride de l'image - projection au seuil de la contamination (enquête: "*Ah ça, c'est le lapin; ça c'est bien clair, on dirait vraiment un oiseau*" !) - viennent signer la persistance du trouble identitaire.

Quant à l'allusion au couple de deux paons de même sexe puis peut-être de sexes complémentaires ("*les deux paons... (enquête)... au départ, je voyais deux du même sexe mais pourquoi pas en couple. Ils m'ont l'air d'être ensemble*"), elle nous indique que le barrage défensif du désaveu ne doit plus intervenir comme autrefois pour endiguer la pulsion homosexuelle. La défense est ici moins aiguë; elle relève plus de la négation.

Sans doute, au cours du temps, le sujet s'est-il considérablement et peut-être bénéfiquement éloigné de son inconscient (?).

L'impact de la stimulation sexuelle de la planche 6 est d'emblée neutralisée par la réponse : "*peau de bête comme il y en avait au bord du lit de mes parents*".

L'évocation d'une atteinte castratrice n'est plus aussi clairement audible qu'elle l'était lors de la première rencontre et la tendance à la rephallicisation a cédé le pas à une orientation plus régressive: "*on dirait le chat de Tex Avery parce qu'il a de très grandes moustaches à l'avant... (enquête)... ça me fait penser à "Gros Minet..."*".

A la planche 7, c'est la désexualisation qui est particulièrement manifeste. Le recours à une projection qui fait intervenir la géméllarité puis la spécularité traduit la volonté de se tenir à l'écart de la question relative à la différence sexuelle ("*ça, ce sont deux soeurs... on peut dire jumelles... on peut même dire siamoises parce qu'elles sont liées par une partie du corps... qui dansent... A moins que ce soit une fille qui se regarde dans un miroir et qui se voit dedans...*").

Dans la suite de la séquence projective, nous ne repérons plus les indices d'une quête fétichiste. Les associations faites à partir des personnages féminins vont toutes dans le sens d'une dévalorisation voire même d'une évacuation de leur dimension sexuelle: soit ce sont "*deux*

vieilles filles" - soit ce sont "des gosses... 7 - 8 ans maximum..." (en période de latence) soit "deux filles handicapées mentales et physiques".

Enfin, la charge agressive perceptible à travers le contenu additionnel *"flèche"* dans le Dbl 7 renforce l'idée d'un mécanisme psychique sous-tendu par une force d'opposition sthénique à tout ce qui peut évoquer la béance sexuelle féminine.

Le malaise perceptible autrefois devant l'introduction de la couleur (planche 8) est ici totalement gommé. Nous assistons maintenant à une échappée ascensionnelle aux accents maniaques: *"Là, on dirait deux animaux... on dirait qu'ils montent sur un arbre, un truc sympa, un rat mais cool!... un rat gentil, un rat sympa (...)... Il est omnivore... mais sympa!".* L'allusion à la destructivité orale déjà présente à la planche 4 est très nette mais traitée par le déni: le rat est omnivore mais sympa !

Comme à la planche 1 et 7, c'est par un commentaire agressif particulièrement vif que le sujet se confronte à la complexité troublante de la planche 9 (*"... D'abord c'est un laid dessin, je tiens à le dire et je ne veux rien à voir avec ce dessin... il ne m'inspire rien... j'aime pas la couleur verte, je trouve ça laid..."*).

Ce ne sera que dans la situation plus familière et moins contraignante de l'enquête qu'il pourra retrouver sa perception antérieure du *"chevalier mystérieux en armure"*. L'élément nouveau est qu'il va cette fois dénigrer les caractéristiques phalliques et protectrices de cette projection (*"... Tu dirais qu'il a une armure... Ici, ce serait le grand casque avec ici, les ailes du casque. L'axe central, on dirait une épée... Mais ça ne m'intéresse pas du tout de dire ça... Je trouve ça con. Ça me fait penser aux bandes dessinées de "L'oncle Sam" mais cette version ne m'intéresse pas du tout..."*) tout en valorisant le côté mystérieux du personnage (*"... Avec quand même un peu plus de mystère dans les yeux blancs; C'est quelqu'un de mystérieux qui est à l'intérieur du coffre; tu dirais qu'il n'y a plus personne mais en fait il y a quelqu'un"*). Mystère dont il va se servir pour remplir et rendre une existence au *"coffre"* qu'on croyait vide.

Combinaison incongrue, image hybride, mystère, tels sont les ingrédients que le sujet semble utiliser pour composer et donner corps à son propre personnage (*"... tu dirais un homme avec une tête d'éléphant parce que c'est rose et ça a de grandes oreilles et un gros nez, une trompe (...) Il a l'air sympa mais je me demande ce qu'un éléphant avec des bras ferait là - Il paraît "bonhomme", une force gentille..."*).

Peut-être aussi est-ce par cette originalité identitaire où l'orientation des choses n'a pas tellement d'importance:

"... Il se tient à l'envers, ça c'est sûr mais... Il est bien comme ça aussi (parle du dessin) mais il est mieux comme ça " v" non ? Oui, il est presque aussi bien des deux côtés mais avec une petite préférence à l'envers " (planche 10).

et où le potentiel créatif, ludique et plastique - héritage du temps de l'enfance a été précieusement conservé, que le sentiment d'une toute puissance mégalo-maniaque peut se maintenir, protégeant et éloignant notre sujet, des frustrations et contraintes de la réalité.

Planche 10 (enquête): *"(...) on dirait un animal, une sorte d'insecte mi-mouche, mi... mais un truc sage (...). Il a l'air d'être sur une hauteur, un peu dominant. Ce serait un vieux sage, très écouté dans la forêt et il aurait un rôle (...) il aurait une aura"*.

- **conclusion:** En bref, le désaveu pervers de la castration, si remarquablement sensible lors de la première passation est ici supplanté par le "déli" maniaque⁷ d'une réalité psychique gravement hypothéquée par une béance narcissique qui alimente un profond sentiment de néant existentiel.
-

⁷ D.W.Winnicott (1935). La dfense maniaque. In "De la pédiatrie à la psychanalyse", Paris, Payot, 1969, pp. 15-32.

4. Szondi

tableaux : fiche-protocole & graphiques

Interprétation du test de Szondi

Si on considère les index globaux, la plupart sont résolument hors norme:

- l'index symptomatique est très élevé, ce qui signifie que le sujet présente une symptomatologie "chaude", dans sa pensée comme dans ses actes;
- l'index D/M est très bas, ce qui plaide pour une orientation globalement fémininoïde de la personnalité;
- l'index social est très bas: la socialisation lui fait problème, l'insertion sociale est probablement difficile, la marginalisation probable;
- les index de variabilité et de désorganisation sont très élevés: il est mal structuré et profondément labile.

Ce qui vient tempérer l'impression péjorative générale est une assez bonne capacité du sujet à s'introspecter et à mentaliser (index d'acting relativement bas), ce qui lui assure malgré tout un certain équilibre dans son instabilité.

C'est incontestablement la pulsion sexuelle, majoritairement orientée dans le sens passif-homosexuel (S +/-) qui constitue le facteur directeur principal, voire le seul meneur du jeu pulsionnel, la question étant de savoir si le sujet va opter pour la position exclusivement passive (s-) ou, hypothèse plus vraisemblable, pour la solution sado-masochiste (s±).

Il virevolte par ailleurs entre l'exhibition de sa question (P o+) et sa dissimulation anxieuse (P o-), ce qui lui confère une grande labilité affective.

En ce qui concerne la question de la remise en chantier par le moi de cette problématique du choix sexuel, de sa monstration ou de sa dissimulation, c'est la déroute ou pour le moins le laisser-faire-laisser-aller (Sch oo) : le moi est absent de la scène, il ne prend position ni sur la question de son identité (p±) ni sur celle de son rapport à la réalité (k o).

On peut considérer que les fluctuations intenses dans l'humeur et le contact

(C o±! >±+>±-) sont la conséquence de ce remue-ménage sous-tendu par une agitation sexuelle abandonnée à sa propre dérive.

L'arrière-plan est plus révélateur de la problématique fondamentale du sujet.

Si on ne considère que les tendances les plus marquées, k+ h+ m-, on est amené à faire l'hypothèse que le sujet, profondément déçu dans sa relation à l'objet primaire, tend à s'en détacher violemment (m-!) et à chercher le remède à sa solitude dans une relation spéculaire, éventuellement homosexuelle, de toute façon très narcissique (h+!) dans l'espoir de (ré) introjecter (k +!) l'objet qui lui permettrait de retrouver un sentiment de complétude et de puissance narcissique.

Dans cette quête de l'objet narcissique (phallique) manquant, il n'est pas sans être en proie à des moments paranoïdes (p-).

Un tel profil global, dominé par le besoin d'introjecter l'objet indispensable à la constitution du narcissisme, peut être, relativement au niveau de structuration psychopulsionnelle propre du sujet, ou bien pervers (fétichiste), mélancolique ou schizophrénique dans la phase terminale du repli autistique. On ne peut ici exclure aucune de ces destinées a priori, l'hypothèse la plus vraisemblable étant, en raison de la prévalence du dilemme sexuel, une organisation fétichiste en défense contre l'homosexualité.

hypothèse: le caractère hésitant se comprend bien si on considère que l'identité sexuelle étant totalement incertaine et le moi en position hors-jeu, il n'y a aucune possibilité de prendre position.

synthèse du test de Szondi

avant-plan	:	Sentiment d'abandon généralisé. Perte du moi.
arrière-plan	:	Introjection de l'abandon
synthèse	:	Abandonneur, le sujet projette l'acte d'abandonner sur l'objet et se retrouve au terme dominé par un sentiment dépressif d'abandon généralisé.

5. conclusion finale

Sur la base d'une identification sexuelle problématique pour ne pas dire gravement déficiente, à partir du désaveu d'une forte homosexualité passive associée à des traits pervers surtout masochistes, le sujet s'est construit une pseudo-personnalité sans structure véritable. C'est pour de tels sujets que le vocable de cas-limite a été inventé, car s'il est assez évident qu'on ne peut pas parler de schizophrénie ni de paranoïa, si des traits pervers sont perceptibles çà et là, si l'angoisse et la dépression sont jugulés par le recours aux défenses maniaques, il est aussi probable que la crise identificatoire très mouvementée dans laquelle il est plongé n'est pas près de se terminer. Il semble bien que pas plus aujourd'hui qu'hier, Olivier ne sache ce qu'il veut parce qu'il n'a que des idées contradictoires sur qui il est.

Daisy (21), fille presque certaine

1. présentation de l'adolescente

Daisy est une fille unique. Ses parents ont divorcé quand elle avait 3 ans 1/2 et l'enfant est restée avec sa mère et sa grand-mère maternelle qui tiennent un café dans un village de Hesbaye. La mère se remarie quand Daisy a 6 ans 1/2. Elle est alors élevée par le couple et la famille reconstituée continue à vivre au "café" de la grand-mère où travaille la mère de Daisy, tandis que le nouveau conjoint est chauffeur de poids lourds.

Daisy "s'entend bien" avec son beau-père. Elle allait rendre visite à son père tous les 15 jours mais "ça n'allait pas". Les visites se sont alors espacées. Quand elle a eu 16 ans, son père redemande à la voir et depuis ils se rencontrent assez souvent. Daisy estime que ses parents ne sont pas sévères.

Ces derniers ne peuvent se préoccuper de ses études mais Daisy n'a pas de problèmes scolaires particuliers sinon des absences dues à des problèmes de santé.

En ce qui concerne ses projets d'avenir, elle aurait aimé être assistante sociale "pour aider les autres et avoir des contacts avec les gens". Mais l'un de ses professeurs lui demande pourquoi elle ne va pas à l'université, pourquoi elle ne ferait pas des études de psychologue, par exemple. Elle retrouverait dans cette discipline ses motivations de départ. Daisy se projette en effet dans l'avenir aidant les gens en difficulté, s'occupant de délinquants ou d'enfants battus ou à problèmes. Daisy hésite alors et s'informe au sujet de cette profession et des études qu'elles nécessitent. Ses parents, pourtant, auraient préféré qu'elle n'aille pas à l'université par crainte qu'elle n'échoue et perde sa bourse d'études. Sa mère lui suggérerait plutôt alors de "faire les langues" où elle était très forte. Mais Daisy a finalement porté son choix sur la licence en psychologie.

Petite, vers 6 ou 7 ans, elle aurait aimé être coiffeuse, puis vers 10-12 ans infirmière, enfin à l'adolescence, assistante sociale.

Lors de notre première rencontre, à la fin de ses études secondaires, Daisy marque une forte tendance à se sous-estimer : "je dirai toujours : moi, j'ai raté, ou si j'ai réussi : j'aurais pu faire mieux".

Elle a une nature très anxieuse et est souvent très angoissée la veille d'un examen : " je ne me satisfais pas moi-même" dira-t-elle, "j'ai toujours peur de décevoir. Si je m'accorde un temps de relâche, je m'en veux après, je me culpabilise. Je me dis : t'es nulle, tu ne fais rien de bon, tu devrais te prendre en charge toi-même; mais est...ce que j'en suis capable ? J'hésite".

Daisy n'a pas beaucoup d'amies, plutôt des copains et copines, car elle "a peur qu'on s'accroche à elle".

Elle aime les contacts mais tient aussi à "avoir une certaine intimité avec elle-même" : "il me faut des relations mais un refuge aussi". Et puis il y a Jean-Yves avec qui elle "sort". Ils font ensemble des projets d'avenir : dans un premier temps réussir les études et trouver du travail qui nous "plaît", puis "songer à notre petite maison et à nos enfants".

Lorsque nous revoyons Daisy 3 ans plus tard, elle est employée dans une P.M.E. où elle assure le travail administratif et la comptabilité. Sa 1ère candidature en psychologie s'est assez bien déroulée. Daisy a réussi tous ses examens en 1ère session sauf celui de biologie qu'elle a passé en tout premier lieu dans un grand état de stress. Il ne lui reste donc que ce cours à présenter en 2ème session. Mais elle est fatiguée et découragée, et se laisse à nouveau influencer par les

propos d'un professeur qui l'a prévenue que c'était très difficile de trouver du travail comme psychologue. Ces raisons accumulées l'ont poussée à se démotiver complètement et elle a décidé alors d'abandonner les études universitaires et de chercher du travail. Elle trouve assez rapidement un emploi dans une P.M.E. et décide d'entamer en même temps des cours du soir pour obtenir un graduat en comptabilité, ce qui lui permettrait d'accéder à un poste plus lucratif et plus intéressant que celui qu'elle occupe au départ. Pendant 4 ans, elle va mener de front ces deux activités, à raison de 4 heures de cours du soir, 5 jours par semaine. Daisy obtiendra brillamment son diplôme en juin 91, ce qui va lui permettre de changer de département dans sa société et d'améliorer sa situation.

Daisy vit maintenant avec Jean-Yves, son premier amour. Elle a quitté ses parents en octobre 88 pour s'installer avec son compagnon au domicile des parents de ce dernier. Ils projettent d'emménager prochainement dans leur propre maison que Jean-Yves et son père sont en train de construire. Le couple "marche bien" et a progressé matériellement : "Jean-Yves, a commencé comme assistant en vente dans une grande surface puis il est devenu gérant, et est passé "chef de vente". Daisy commente ainsi les événements de sa vie : "on a commencé bas tous les deux, mais on a grimpé chacun et maintenant nous avons une bonne place".

Le départ de Daisy du foyer parental ne s'est pas passé sans problème. Sa mère et son beau-père "ont très mal réagi". En fait, ils comptaient beaucoup sur Daisy pour aider la mère au café. Après le décès de la grand-mère, la mère de Daisy a continué à gérer le café avec l'aide d'un oncle mais cet oncle est devenu vieux et malade à son tour. La mère de Daisy se retrouve donc seule, avec en outre la charge d'assurer les soins à l'oncle qui continue à vivre chez elle.

La situation est restée très tendue pendant un certain temps, Daisy n'a plus été bien accueillie : "ils ont tiré la tête à chacun de mes retours". La mère décide alors de ne plus ouvrir le café le matin. Le temps a passé et efface peu à peu les discussions. "Maintenant" précise Daisy, "on n'en parle plus mais ça a été très difficile!".

Daisy a en fait détesté ce "café" et l'ambiance qu'il provoquait dans la maison, envahie dès le matin par les "habitués" qui s'introduisaient même dans la cuisine et la salle de séjour comme s'ils étaient chez eux. Elle n'avait aucun endroit calme pour se retirer et travailler en paix. Le café était prioritaire, les clients étaient rois et on comptait sur elle pour apporter l'aide nécessaire en cas de "coup de feu". Il est même arrivé, pendant son adolescence, de manquer l'école pour cette simple raison.

Daisy regrette que ses parents ne se soient jamais inquiétés pour ses études et n'aient pas été là pour la soutenir, surveiller ses devoirs ou lui donner une explication. Elle estime qu'on lui a demandé "d'être adulte trop tôt". Outre le fait d'être totalement livrée à elle-même, elle subissait aussi beaucoup de frustrations par rapport à ses condisciples qui partaient en vacances, avaient une nouvelle mallette ou un nouveau pull... tandis que chez elle, "c'était dur" et "on ne pensait pas à tout cela!". Depuis son départ et sa vie commune avec son compagnon, Daisy se sent beaucoup plus en accord avec elle-même. Elle tient d'avantage compte de ses besoins, aime son travail et envisage l'avenir avec plus d'optimisme et de sérénité.

associations de mots au second temps de la rencontre

PROFESSION:	métier, professeur, avenir, liberté, choix, plaisir, confiance.
ÉTUDES:	travail, liberté, désir, profession, adaptation... parfois je pense à des trucs et je ne sais pas les exprimer : le fait de pouvoir prouver quelque chose, capable, regard sur la vie.
ADOLESCENCE:	amusement, problèmes, choix, compréhension, difficultés, questions, amour, famille, amis, école, sorties.
ADULTE:	(long temps de latence)... essayer de réaliser ses projets, de les concrétiser; on doit essayer d'être un exemple notamment pour ses enfants quoi... je dirais le calme dans le sens où on n'est plus aussi fou, aussi sots qu'à 15 ans. On est plus réfléchi, on devrait. C'est être sérieux tout en étant toujours un enfant... Il ne faut pas être trop sérieux. C'est vieillir en gardant un esprit ouvert. Un esprit jeune. Accepter les responsabilités. Mais c'est aussi des problèmes, des tracas, des décisions à prendre. Je crois que c'est un passage de la vie qui a ses plaisirs et ses inconvénients comme chaque étape dans la vie.
FEMME:	d'abord un être humain, la beauté, la gentillesse ou la méchanceté, c'est l'amour, les enfants; c'est aussi l'homme en tant que compagnon. C'est aussi le fait que la femme veut se réaliser de plus en plus en tant qu'être indépendant; la compréhension, la jalousie. C'est aussi la mère, la joie, la gaieté, la liberté.
HOMME:	je dirais aussi un être humain, fidélité, amour, père, enfants, le travail, la force, le caractère,... amour, je l'ai dit, je crois, la tendresse, la force,(temps de latence), la volonté, la supériorité.
AVENIR:	futur, demain, promesses, espoir, projets, idées, enfants, mort, la vieillesse, joies, bonheur, surprise,... travail, famille, vacances.

2. TAT

synthèse de la première passation

Si la fantasmatisation est de bonne qualité et les récits bien structurés dans un style agréable, la consigne n'est cependant pas toujours respectée : la fin des histoires reste parfois incertaine, se termine sur une question, un espoir, ou la possibilité laissée aux autres de choisir.

Les temps de latence sont nombreux (cf. l'appréhension des planches 2, 3, 4, 5, 6, 9, 17, 18 et 20) associés parfois à des soupirs (planche 9), des exclamations (planche 20) ou des interrogations personnelles (planches 10 et 19).

La projection directe du sujet avec l'emploi du pronom "je" est à relever aux planches 11 et 19, particulièrement anxiogènes.

Peu de récits mettent en jeu un conflit interpersonnel, la plupart se centrent sur l'éprouvé subjectif des personnages ou sur un dilemme intrapsychique (planches 2, 3, 7, 14, 15, 16, 17, 19 et 20).

A travers l'approche formelle et l'analyse du contenu de la narration, c'est la présence d'une angoisse à coloration dépressive imprégnée de culpabilité qui se dégage principalement.

Dès la première planche, l'image surmoïque maternelle vient sortir le héros identificatoire de son rêve et la rappelle à la réalité.

Planche 1 : *"Je peux très bien imaginer qu'il vient de jouer du violon. Il vient d'arrêter sa leçon et puis il se met à rêver de son avenir comme musicien. Il se voit à un concert, il imagine son entrée avec des centaines de personnes. C'est la première fois qu'il va jouer devant tant de personnes. Après le concert, tout le monde l'applaudit; on reconnaît en lui un grand musicien. On vient déjà le trouver pour lui demander de faire d'autres concerts et c'est à partir de là que sa grande carrière va commencer. Puis, tout à coup, sa mère l'appelle et il sort de son rêve. Il se retrouve dans la réalité de ses 11 ans, son violon et beaucoup de choses à apprendre."*

La touche oppositionnelle à l'égard de cette "voix" quelque peu despotique s'exprime sur le mode de la retenue.

Nous assistons à une identification au surmoi particulièrement puissante où contrôle, sagesse et raison doivent l'emporter. (Planche 10 "... On se disputait souvent, pour rien, pour des bêtises. Sans cesse, ils avaient des discussions à propos de sujets idiots qui n'en valaient pratiquement pas la peine. Malheureusement, ils n'étaient jamais d'accord et ça entraînait parfois des conflits considérables. Mais leur sagesse l'a quand même emporté et ils se rendent compte de leur stupidité. Quel plaisir y-a-t-il à se disputer ? Pourquoi ne pas profiter d'un maximum de bons moments, qu'ils pourraient partager ensemble...".)

Planche 18 : *"... Il y a certainement là-dessous, une histoire de jalousie, voire de haine entre les deux dames. Le visage d'une d'elle reflète pourtant une certaine pitié pour l'autre. Va-t-elle retirer ses mains ou aller encore plus loin? Si elle est sobre et sage. J'espère que sa haine ne gagnera pas mais plutôt sa pitié. Espérons qu'il en soit ainsi! "*

Les pulsions agressives sont ainsi fortement réprimées. L'investissement affectif du sujet semble être mis entièrement au service du couple parental et peut-être plus spécifiquement de la mère. S'il ne l'est pas, il est aussitôt culpabilisé.

Planche 2 : *"(Temps de latence). C'est la fille d'un fermier qui au lieu d'aider ses parents, ses frères et soeurs à la ferme, a entrepris des études. En se promenant, elle voit son frère et sa femme travailler dans les champs. Et elle se rend compte que c'est pour eux une vie très dure, épuisante et fatigante; elle peut se demander si elle n'a pas, en faisant des études, choisi la facilité. Elle remet alors son choix en question... Mais en fin de compte... Il faut bien admettre que ses études pourront lui apporter beaucoup à elle, mais aussi sûrement à ses parents. Si elle a la chance de pouvoir faire ses études, il faut qu'elle la saisisse et qu'elle fasse alors de son mieux pour rendre ses parents fiers d'elle."*

Devant la blessure souffrante de la "maman" qui a perdu "son petit garçon" et qui n'arrive pas à surmonter cette perte (planche 3 - planche 5 - planche 13), la jeune fille semble vouée au destin de l'enfant-thérapeute.

Planche 3 : *"(Soupir - temps de latence). Je ne sais pas; c'est une maman qui rentre dans sa maison, on vient lui apprendre le décès de son petit garçon. Elle n'en peut plus, elle est écroulée... Elle est*

perdue... Elle se sent seule, abandonnée. On lui dit que son enfant n'est plus. Elle ne peut y penser. C'est un malheur, c'est un cauchemar, ce n'est pas possible. Mais il faudra bien qu'elle se ressaisisse et qu'elle voit la réalité en face... Quand elle sera un peu calmée, quand elle aura un peu repris ses esprits, on pourra alors parler avec elle, lui expliquer, la consoler, lui donner du courage. Peut-être sera-t-elle alors davantage capable de surmonter cette tragédie".

Le conflit doit être apaisé, la rupture évitée (planche 4 : "... L'ambiance s'échauffe et on veut en arriver aux mains. Mais l'épouse intervient , voulant calmer son mari et empêchant tout acte qu'il pourrait regretter. Grâce à l'intervention de la dame, les choses se remettent doucement en place et l'associé peut s'en aller sans qu'il n'y ait eu de dégâts"). Il faut panser les plaies (soigner la mère - planche 13) pour calmer la culpabilité inconsciente et tenter de surmonter une atmosphère "sombre", "lugubre" et "froide" où l'impuissance primordiale et le sentiment de détresse dominant.

Planche 11 : "Ah!... Qu'est-ce que c'est... Je ne saurais même pas dire ce que je vois exactement. Il y des bonshommes ou quoi ? Tu ne dis rien... toi... Ah bon... hé oui! On se trouve dans un endroit assez lugubre. Il fait sombre... On se sent entouré par une certaine immensité, un certain froid nous entoure, on ne voit pas vraiment de nature vivante. Seulement de la pierre et des roches. Où sommes-nous.?. Dans le creux d'une montagne ou bien dans une grotte ? Je suis perdue et je me sens perdue. Il ne faut pas paniquer. Je vais trouver un chemin et bientôt j'aurai quitté cet endroit. Il suffit d'avoir un peu confiance en soi et d'avoir quelque peu le sens de l'orientation. Je suis persuadée que d'ici quelques heures au grand maximum, cet endroit ne sera plus qu'un mauvais souvenir... J'aurai le ciel bleu au-dessus de ma tête et l'herbe sous mes pieds. Ce sera fini."

La rencontre hétérosexuelle et l'accomplissement génital semblent être barrés. Le grand amour (planche 16) n'est possible qu'en rêve. L'élan amoureux ne peut pas être éprouvé autrement qu'en l'absence de l'objet (planche 8).

Planche 8 : "Cette dame est seule... Son mari a dû partir une semaine pour le travail. Mais elle pense beaucoup à lui. Elle ne pensait pas que cela serait si dur. Que fait-il, ou est-il ? Elle pense beaucoup à lui... Il lui manque tellement... Elle se rappelle quelques bons moments qu'ils ont passés ensemble. Comme ils sont heureux... Il faudra absolument qu'elle lui dise combien elle l'aime quand il rentrera. Il lui semble qu'elle ne lui a pas dit depuis longtemps. Ce n'est pas normal! Dieu sait pourtant comme elle l'aime. L'absence de son mari lui aura permis de voir combien il était important dans sa vie et combien elle avait besoin de lui".

Le père est maintenu dans une position haute interdisant tout rapprochement tendre, tandis que la jeune fille s'oblige complémentaiement à occuper la place de l'enfant modèle.

Planche 6: "(Latence). Il s'agit ici d'une discussion entre un père et sa fille (hésitation - réflexion). Elle voudrait réaliser un projet qui lui tient à coeur mais son père la met en garde. Ils discutent; elle lui donne son avis, son opinion, ses intentions; lui voudrait un peu calmer les choses, ne pas brusquer. Il la conseille. Elle est un peu déçue, elle pensait qu'il serait de tout coeur avec elle. Lui, il n'est pas contre elle mais il veut qu'elle soit prudente. Il lui montre beaucoup de côtés négatifs non pas pour lui faire peur mais pour la rendre capable de discerner les pièges de la vie. Elle a compris... la discussion avec son père lui a été d'une grande aide".

L'élan oedipien est marqué par l'interdit. Il engendre un sentiment de culpabilité massif à l'égard du rival féminin (la mère - planche 18) immédiatement suivi d'une volonté réparatrice et d'un devoir de soutien compréhensif (cf planche 9 : "(...) *La deuxième fille se sent alors obligée de courir derrière elle pour essayer de la rattraper et de comprendre enfin son comportement*)."

Tout pas vers une résolution de la problématique oedipienne avorte. Le couple est séparé et celui ou celle qui reste, se voit condamné à s'abîmer dans une nostalgie mortifère.

Planche 15 : "Déjà... dans un cimetière... Bon, après la mort d'une personne qu'il aimait le plus au monde, ce monsieur a l'impression de se retrouver seul dans la vie. Face à cette tombe, il se sent complètement impuissant, complètement faible. Ce cimetière lui paraît immense, il a l'impression d'être encerclé de toute part par ces tombes, par ces croix. Tout cela lui fait un peu peur. Tout comme la vie qui l'attend encore mais seul cette fois-ci. Seul dans la vie, et seul dans ce cimetière et pourtant son esprit pense encore à deux parce que "deux", il était , et "deux", il sera toujours".

Souffler un peu et se donner du temps pour comprendre (planche 14), voilà ce à quoi Daisy semble aspirer. Mais, ligotée par l'impératif catégorique qui la contraint à travailler dur et sans arrêt avec le vain espoir de réparer, elle ne trouve une sorte de salut que dans l'identification surmoïque au tyran (planche 17).

Planche 17 : "(Temps de latence). Un bateau avec un chargement vient d'arriver... Il faut le décharger. Quelques hommes en sont chargés. Ça a l'air lourd. Ça n'a pas l'air évident mais ils ont l'air d'être contraints à le faire. Ils sont certainement commandés par quelqu'un... Cet homme qui les regarde travailler, qui a l'air si sévère et si méchant... Il leur fait probablement peur. Il y a cette femme plus haut qui les regarde. Que pense-t-elle ? A-t-elle pitié pour les hommes, presque ces esclaves qui travaillent sans cesse, ou a-t-elle de l'admiration pour cet homme grand et fort et qui peut commander tout le monde (important temps de latence)? Cette question, elle se la pose peut-être à elle-même. Que faut-il choisir, la gentillesse, la simplicité ou la puissance, la gloire mais avec une certaine méchanceté ? A vous de choisir..."

Le couple maître-esclave, a été complètement intériorisé. L'injonction "il faut" se répète indéfiniment assortie d'un perpétuel soupire : "il n'est pas interdit d'espérer".

Mais quoi ?

"... Prendre l'air... surtout sortir de l'ambiance de l'usine, de cette odeur qui l'entoure, qui l'imprègne... Le vent va lui gifler le visage et le réveiller car il se sent fatigué et cette nuit qui n'en finit pas" (planche 20).

hypothèse: Le caractère "presque certain" serait lié à l'hésitation à embrasser un destin tout entier dominé par le masochisme moral, la culpabilité, la réparation, le sentiment du devoir et le salut par le travail.

synthèse de la seconde passation

Relativement riche en début de testing, la fantasmatisation s'appauvrit progressivement pour se réduire à des considérations philosophico-moralisatrices et des éprouvés subjectifs où la rationalisation et l'essai d'acceptation de la réalité prennent le dessus. L'investissement du narcissisme moral est particulièrement prégnant.

Le noeud du conflit intra-psychique qui se profilait déjà à travers les récits de la première passation, apparaît ici dès les premières planches (planche 1) et s'exprime clairement à la planche 16 :

le danger majeur serait de se laisser aller à rêver à une rencontre hétérosexuelle accomplie sur le plan de la génitalité."(...) *C'est l'histoire d'une femme qui a perdu ses parents très jeune.*" "(Ce qui peut s'entendre ainsi : la route oedipienne lui a été barrée très tôt)." ... *Son père lui avait dit : "toi, ma fille, tu ne seras jamais heureuse". Son père avait vu juste, sa vie a toujours été dirigée non pas par elle-même mais par des tierces personnes. Elle n'a jamais pu réaliser les idées et les projets dont elle avait envie. Peut-être si elle avait eu davantage de force de caractère, les choses auraient tourné autrement. Malheureusement, elle n'a aucune volonté et elle agit toujours sans trop réfléchir, sur l'émotion du moment. Personne ne saura jamais si elle a eu tort de ne pas guider sa vie elle-même. Mais en tout cas, une chose est sûre, c'est qu'elle a gâché bon nombre d'années, de sa vie et de celle des autres".*

L'élan génital est très fortement culpabilisé et le rapprochement hétérosexuel est vécu comme générateur de remords.

Planche 13 *"Dans la vie d'un couple (...) il faut savoir jusqu'où on peut aller et à quel moment on doit s'arrêter. Certains se laissent parfois prendre au jeu : ils trouvent ça gai et amusant et trouvent ça bien qu'ils sont toujours attirants. Jusqu'au jour où cet homme qui avait lié connaissance avec une dame, ... a été... beaucoup plus loin que ce qu'il n'aurait jamais dû se permettre. Seulement, c'était trop tard, il avait eu une liaison avec cette femme et il savait très bien que le mal était fait. Il savait aussi qu'avant même qu'il ne le fasse, il le regrettait déjà. Sa tête entre ses mains, le voilà tourmenté et rempli de remords. Il ne voulait pas briser son couple... comment allait-il faire pour en parler à sa femme ? Peut-être que l'amour de celle-ci était assez grand pour lui pardonner."*

En outre, il semblerait que si le retour vers le génital ne peut se faire, c'est parce qu'il y a également une crainte de la moquerie des adultes.

Planche 6 *"(Long temps de latence). Chez ses grands parents une jeune fille est installée dans le salon. Elle est en réalité venue pour leur annoncer quelque chose, mais ça fait déjà une demi-heure qu'elle ne sait pas encore comment s'y prendre. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que ce qu'elle aurait dû leur annoncer, il le savent déjà. En effet, tout à coup, changeant de conversation, son grand-père la regarde et lui dit : " Eh quoi, ma jeune fille, nous en avons appris une nouvelle! On nous a dit que tu allais te marier, tu aurais quand même pu nous prévenir! " La voilà toute étonnée. Elle était en réalité venue leur annoncer et c'est d'abord eux qui lui en parlent. Elle leur avoua, en effet que c'était la raison pour laquelle elle était passée. Elle aurait préféré annoncer la nouvelle elle-même. Heureusement, ils n'avaient pas mal pris la chose. Au contraire, son grand-père en profita pour la taquiner sur le sujet. Ensuite, après avoir passé cet après-midi auprès de ses grands-parents, elle put s'en aller avec cependant un tout petit pincement au coeur".*

Le paradoxe résiderait, dans le cas du sujet, en ceci que le désir génital est vécu comme infantile et régressif (planche 7) (suite à une forte intériorisation surmoïque) tandis que la régression anale dans le sens d'une auto-production d'elle-même à travers ce qui exige "persévérance", "volonté" et "courage" serait perçue comme un progrès hautement valorisé en dépit de toutes les frustrations qui en découlent.

Planche 11 *"(Temps de latence). Une équipe de jeunes sportifs toujours à la recherche de plus d'émotions ont décidé de gravir une montagne très difficile. Cette escalade dangereuse est prise très au sérieux. Ils veulent toujours se prouver qu'ils peuvent en faire plus, qu'ils peuvent aller plus loin. Cette fois encore cette épreuve est plus difficile que la précédente. D'autant plus que cette fois-ci ils rencontreront sur leur chemin de la neige. Par conséquent, le froid aussi, le gel sera au rendez-vous. Cette escalade s'avère donc très difficile tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. En effet, une fois partis, il n'est plus question de faire demi-tour, on y est, on y reste et le but est d'atteindre le sommet. Avec beaucoup de persévérance et de volonté et avec beaucoup de courage, je suis sûre qu'une fois de plus, ils atteindront leur but."*

L'idéal du sujet ne serait pas mégalomane comme pourrait le laisser entendre l'expression "atteindre le sommet" mais tendrait plutôt vers la perspective d'une auto-gestion personnelle de son économie libidinale ("faire plus", aller plus loin), hors de l'emprise étouffante de l'image maternelle (planche 1 - planche 8).

Planche 8 *(Long temps de latence). Cette jeune fille travaille très durement dans une usine en ville. Ce n'est pas un travail ni très facile ni très agréable mais ça lui permet de gagner de l'argent pour vivre. Pendant son repos, elle est allée prendre l'air et s'est assise sur le banc, le temps de souffler cinq minutes, de changer d'air. Elle s'imagine comme elle serait si bien si elle avait un autre travail... peut-être moins dur, moins astreignant. Elle pourrait peut-être un petit peu plus s'occuper d'elle-même. Cependant, il n'y a pas toujours le choix, et on fait avec ce qu'on a. Mais elle est sûre qu'un jour, la chance lui sourira et qu'elle trouvera autre chose. Un travail plus adapté à elle-même, à son caractère, à sa personnalité, et où elle pourra montrer qu'elle est quelqu'un. Mais en attendant, il faut faire avec ce qu'on a et essayer de s'en contenter, le reste viendra bien un jour."*

La satisfaction narcissique résiderait dans le fait qu'elle a le sentiment d'assumer courageusement un destin pénible.

L'idée qu'elle "a gâché bon nombre d'années de sa vie et de celle des autres" (planche 16) renverrait peut-être à l'impression endo-psychique qu'en renonçant à l'amour objectal, elle s'est frustrée gravement.

Parallèlement, la structuration du moi paraît s'être calquée sur le modèle d'un clivage à coloration sado-masochiste. L'image de soi tend à être séparée en deux avec (pl. 2), une partie anale sale, répudiée ("*...* L'une trouve l'autre sâle, sans éducation...") et une partie propre, intellectuelle, instruite qui n'est pas davantage valorisée ("*... l'autre trouve l'une aguichante et pédante...*") mais aussi avec (planche 9) une moitié mauvaise, têtue et une autre plus conciliante et sociable.

planche 9 *(Temps de latence). "C'est l'histoire de deux soeurs entre lesquelles il n'y a pas une grande différence d'âge, à peine un an. On pourrait croire que cela faciliterait leurs rapports, leur entente, et pourtant ce n'est pas du tout le cas. Elles sont différentes dans tous les sens du terme. Physiquement, elles ne se ressemblent pas vraiment, l'une ressemble au père, l'autre à la mère. Et question caractère, la différence est encore plus flagrante. l'une est très souriante,*

toujours prête à s'amuser, très sociable. L'autre, l'aînée, est peut-être plus fûtée mais antipathique, de très mauvais caractère, et têtue par dessus le marché. Elles se disputent très souvent, et c'est toujours grâce à la cadette qu'elles se réconcilient. On espère toujours qu'avec l'âge on devient plus mûre et on s'assagit. C'est à espérer que cela lui arrive, car quand on n'est que deux soeurs, la moindre des choses, c'est de s'entendre."

Or, la première ressemble à la mère et l'autre au père, ce qui nous permettrait de suggérer l'hypothèse d'une double identification suite à l'introjection des images parentales perçues elles-mêmes comme un couple sado-masochiste (planche 3 - planche 17).

planche 3

"(...). Le problème des femmes battues aujourd'hui est une vraie plaie dans notre société. Dans ce cas le mari est encore rentré une fois de plus à la maison en ayant bu de trop. Un rien l'énerve et malheureusement, il ne se contrôle plus. Il voit tout en noir, rien n'est assez bien fait pour lui. Ni sa femme ni ses enfants ne réussissent à le calmer. Au contraire, ils sont pour lui une raison de plus à son énervement. Et la meilleure façon pour se calmer, c'est encore une fois de frapper sa femme, et pourtant sans aucune raison. Cette fois encore il ne contrôlait pas son geste, et sa main est partie en plein visage de sa propre femme. A ce moment, il se lève et s'en va de chez lui. Heureusement, cette fois, ça n'a pas été plus loin mais qui sait la prochaine ?"

Dès lors, si l'on accepte cette analyse, la dynamique anale orientée vers l'autonomie, l'auto-gestion, l'auto-production et le fantasme d'auto-engendrement (accoucher d'elle-même sans relâche) aurait pour fonction de consolider la bisexualité prégénitale.

L'espoir d'une réconciliation entre les parties clivées du moi. ("*si elles faisaient l'effort de se connaître, peut-être deviendraient-elles amies*") (planche 2) transfigurerait en problématique intrapsychique son souhait ancien, déjà perceptible lors de la première passation, de réconcilier les parents (planche 10).

Dans ce contexte, la déssexualisation s'impose comme condition de l'amour.

Planche 10

(Temps de latence). "J'entends parfois dire autour de moi, qu'avec l'âge, les années, l'amour dans un couple s'estompe. Pour ma part, je n'y crois pas vraiment. Je crois qu'au contraire, l'amour ne peut que grandir et que avec l'âge, il change de forme. Quand je vois ces deux personnes, déjà d'un certain âge, je suis sûre que l'amour qui existe entre eux n'est pas diminué. Au contraire, il suffit de les regarder et on voit l'attachement qu'ils se portent l'un l'autre. Et d'ailleurs, le baiser sur le front qu'ils se donnent démontre l'amour qui les lie et la marque de protection qui les unit l'un à l'autre."

De la même façon, la perfection anale réclame une renonciation génitale.

Il reste que ce n'était pas son projet (planche 1), qu'elle le perçoit comme imposé du dehors par ses "géniteurs" et que ça ne fait vraiment pas son bonheur. Mais a-t-elle vraiment le choix ?

Même si elle renonce à sa destinée d'enfant-thérapeute et accepte son impuissance (planche 17 : "*(...) elle se sent impuissante et pourtant elle aimerait tant agir. Elle les regarde et se sent à la limite gênée de ne pouvoir intervenir...*"), c'est dans la solitude qu'elle continuera son chemin.

Planche 20

(Temps de latence). On voit assez souvent, en ville, le soir, des personnes se promenant seules. Peut-être le préfèrent-ils ainsi ? C'est peut-être un choix déterminé, où ils ont besoin de quelques instants de solitude. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Certaines personnes n'ont pas choisi d'être seules pour quelques minutes, mais tout simplement ont choisi de vivre

seules. La solitude n'est pourtant pas une chose facile à vivre. On a toujours besoin de savoir que quelqu'un... ou plusieurs personnes sont avec vous... vous soutiennent et vous aiment."

conclusions: La problématique du sujet serait une illustration exemplaire de la pensée freudienne selon laquelle "le surmoi est une culture pure de la pulsion de mort" avec comme corollaire : la pulsion de vie est originellement amoral. La puissance de l'interdit dirigé contre la pulsion génitale semble l'avoir gravement endommagée sinon détruite.

3. Rorschach

psychogrammes de la première et de la seconde passation

Passation:

	P1	P2
R =	31	37
R 8, 9, 10 =	13	13
R 1-7 =	18	24

Localisation:

	P1	P2
G =	5	11
Gbl =	6	5
D =	13	16
Dd =	1	1
Dbl pur =	1	1
Ddbl pur =	0	1
DbID =	3	1
DdblD =	2	1
DbIDd =	0	0

Déterminants:

	P1	P2
F+ =	16	6
F- =	2	4
F+/- =	1	1
K =	0	2
kan =	4	8
kobj =	0	0
kp =	0	0
KC =	0	0
KC' =	0	0
kanC =	0	0
kobjC =	1	2
kpC =	1	0
kanC' =	0	0
kobjC' =	1	0
kpC' =	0	0
FC =	2	1
CF =	0	4
C =	0	1
FC' =	0	2
C'F =	0	1
C' =	0	0
Cn =	0	0
FT =	2	2
TF =	0	1
T =	0	0
FV =	1	0
VF =	0	0
V =	0	0
FY =	0	0
YF =	0	2
Y =	0	0

Phénomènes particuliers:

	P1	P2
Reflét =	0	1
Paire =	7	5
Rem. symétrie =	0	1

Contenus:

	P1	P2
A =	14	14
Ad =	3	1
(A) =	0	0
(Ad) =	0	1
H =	1	2
Hd =	2	2
(H) =	1	1
(Hd) =	0	0

	P1			P2		
	K	k	T	K	k	T
K, k secondaires =	1	3	4	0	0	0
K, k statistiques =	0	0	0	1	2	3
K, k actives (a) =	0	6	6	1	8	9
K, k passives (p) =	0	1	1	1	2	3
K, k- =	0	1	1	0	4	4
Pas de K à la 3 =	1			0		

Anat os =	1	0
Anat visc =	0	0
Anat visc/os =	0	0
Anat total =	1	0

Rx =	0	0
Sg =	0	0
Sex =	0	0
Bot =	0	2
Pays =	3	2
Géo =	0	0
Ng =	0	1
obj =	4	5
masq =	1	1
vêt =	0	0
Frag =	0	2
Elm =	1	2
Arch =	0	1
Alimt =	0	0
Scien =	0	0
Symb =	0	0
Abst =	0	0

	P1	P2
Phén. CLOB =	0	1
Amputation =	2	1
Mor =	1	2
Manque =	1	0
Trou =	0	2
Amput + Mor =	0	0
Manque + Mor =	0	0
Trou + Mor =	0	0

	P1	P2
SK =	0	2
Sk =	7	10
Skann =	4	8
Skobj =	2	2
Skp =	1	0

Ban =	7	5
-------	---	---

	P1	P2
DV1 =	0	1
DR1 =	0	0
INCOM1 =	2	1
FABCOM1 =	1	0
ALOG =	0	1
CONTAM =	0	0
AB =	1	1
HX =	1	2
AG =	2	1
COP =	1	1
MOR =	1	2
Cp =	0	0
PERS =	0	0
REFCULT =	0	0
PSV IP =	2	0
PSV DC =	0	0
PSV MEC =	0	0
PSV* =	0	0
CONFAB =	0	0

FD =	0	1
------	---	---

	P1	P2
Scorm. =	14	15

Passation:	P1	P2
R =	31	37
Refus =		

	P1	P2
G% =	35.5	43.2
D% =	58.1	48.6
Dd% =	3.23	2.7
bl% pur =	3.23	5.41
bl% total =	38.7	24.3

F% =	61.3	29.7
F+% =	86.8	59.1

G/K =	<u>11</u>	<u>16</u>
	0	2

G:K =	####	8
-------	------	---

K =	0	2
C =	3	8
C' =	1	2
C =	4	10
k =	7	10
kan =	4	8
kobj =	2	2
kp =	1	0
T =	1	2
V =	0.5	0
Y =	0	2
E =	1.5	4

A% =	54.8	43.2
H% =	12.9	13.5
Anat% =	3.23	0
FA% =	9.68	5.41
Ban% =	22.6	13.5

	P1	P2
1. TRI coarté =		
2. TRI coartatif =		
3. TRI ambiéqual =		
4. TRI introv pur =		
5. TRI introv dilaté =		
6. TRI introv =		
7. TRI extrat =	<u>0</u>	<u>2</u>
	4	10
8. TRI extrat pur =	<u>0</u>	
	4	
9. TRI extrat dilaté =		<u>2</u>
		10

formule secondaire =	<u>7</u>	<u>10</u>
	1.5	4

RC% =	41.9	35.1
-------	------	------

CO% =	72.2	54.2
-------	------	------

Type couleur G =	<u>2</u>	
	0	

Type couleur D =		<u>3</u>
		6

Type couleur Id =		
-------------------	--	--

active/passive =	<u>6</u>	<u>9</u>
	1	3

Som Score Spéc (6) =	3	3
Som Scores niv 2 =	0	0
Som Scores Spéc (6) pond =	8	8

MOR =	1	2
FD =	0	1
Paire =	7	5
Reflet =	0	1

H+Hd+A+Ad:(H)+(Hd)+(A)+(Ad) =	20	9.5
H + Hd + A + Ad =	20	19
(H) + (Hd) + (A) + (Ad) =	1	2
H + A : Hd + Ad =	3	5.33
H + A =	15	16
Hd + Ad =	5	3
H + Hd : A + Ad =	0.18	0.27
H + Hd =	3	4
A + Ad =	17	15

Vêt + Masq =	1	1
--------------	---	---

	P1	P2
H : (H) + Hd + (Hd) =	0.33	0.67
H =	1	2
(H) + Hd + (Hd) =	3	3
(H) + (Hd) : (A) + (Ad) =	####	1
(H) + (Hd) =	1	1
(A) + (Ad) =	0	1
H + A : Hd + Ad =	3	5.33
H + A =	15	16
Hd + Ad =	5	3

COP =	1	1
AG =	2	1
Alimt =	0	0

synthèse de la première passation

- **approche formelle**

Ce n'est pas dans le nombre tout à fait normatif de réponses qui composent le protocole, ni dans les modes d'appréhension de la stimulation (G % : 35,5 - D % : 58,1) - eux aussi tout à fait conformes à la norme - que nous repérons des indices spécifiques au fonctionnement psychique de notre sujet.

Son insertion dans la réalité sociale extérieure se révèle de très bonne qualité. Grâce à l'activité tout à fait judicieuse de la raison et de la pensée (F % : 61,3 - F + % : 86,8), une ouverture appréciable à ce qui touche au registre humain (H% : 12,9) et une adhésion positive à ce qui est communément admis (Ban % : 22,6%), l'adaptation au monde environnant se réalise sans difficulté.

Toutefois, et c'est au niveau de ces particularités que nous accédons à la problématique du sujet, aucune "K" n'apparaît dans ses projections.

Contrastant avec cette absence de mouvements impliquant des personnages humains, nous nous trouvons en présence d'un large éventail de kinesthésies mineures : quatre kan, deux kobj, un kp, ce qui porte à 7 le nombre de kinesthésies à travers lesquelles l'expression pulsionnelle et affective déplacée (et donc moins assumée) sur des images animales, des contenus dévitalisés ou des parties de corps humain, parvient à se manifester tout en préservant le sujet d'une implication trop personnelle.

A cette première passation, la tendance potentiellement contenue dans la "k" n'aboutit jamais dans une "K" vraie

Tandis que le sujet s'appuie sur des images animales pour traduire sa dynamique intrapsychique, l'émergence de 2 kobj nous signale les poussées de sa pulsionnalité primaire. Il semble que certaines dimensions de sa personnalité à coloration sexuelle ne puissent trouver à s'élaborer sur un mode secondaire plus intégré.

Le mouvement partiel projeté sur un visage humain reflète également cette difficulté d'intégration : le sujet se dissociant défensivement d'une partie de son intériorité.

De son côté, le rapport actif/passif : 6/1 souligne de façon très nette la fixation de l'orientation idéationnelle sur le pôle actif. Ce positionnement des "k" particulièrement rigide et inflexible nous paraît bien revêtir une forte coloration défensive (l'accent porté sur les kinesthésies actives traduirait l'effort fourni pour contrecarrer l'attraction exercée par le pôle plus passif) et nous confirme que le sujet ne peut revendiquer son mouvement actif séparateur que sur le mode mineur correspondant à un processus d'identification non abouti (ne parvenant pas à s'accomplir sur la scène humaine).

Nous insisterons enfin sur l'existence d'une composante anxiogène non négligeable : anxiété, insécurité affective et malaise intérieur sont perceptibles à travers la sensibilité aux estompages de texture et de diffusion (somme pondérée des estompages : 1.5), la présence d'un contenu "MOR" et l'investissement perceptif des lacunes intermaculaires (BI % - total : 38,7%).

- **approche psycho-dynamique**

Si l'adaptation de base est réussie, le malaise à coloration phobique surgit tout aussitôt.

Après avoir "amputé" la tache de ses extrémités latérales et focalisé sa perception sur le détail central dans une tentative de canalisation de l'anxiété (*"c'est bizarre.. s'il n'y avait pas ces détails*

latéraux, je dirais un scarabée"), le sujet appréhende la banalité ("*un papillon...*"). Cependant, derrière celle-ci se profile la réponse "masque" qui intègre les lacunes intermaculaires et souligne la centration sur les yeux et la tête. Ces derniers sont eux-mêmes évocateurs d'un animal agressif ("*Une tête de loup (elle rit)... Plutôt une tête de renard*") qui "*dégage une certaine méchanceté comme s'il allait vous attaquer*" (réponse donnée à l'épreuve de choix en association avec la planche 1 rejetée).

L'ensemble de cette séquence nous indique qu'au trouble phobique s'ajoute une angoisse de culpabilité vécue sur le mode paranoïde (projection de l'agressivité propre du sujet) (8).

La particularité des réactions projectives de la planche 2 donne une idée saisissante du fonctionnement psychopulsionnel de Daisy.

D'abord, c'est le choc important qui l'entraîne à l'auto-critique: "*c'est dans ce sens-là que je regarde ?... Je n'ai aucune idée... V: Peut-être que comme ça, ça va m'inspirer autre chose... mais je ne crois pas*".

Ensuite, arrivent de façon quasi simultanée deux réponses qui combinent la figure et le fond dans une nouvelle forme artistiquement élaborée.

La première, "*un bonhomme triste qui tire la langue*" est une F. F. A. dans laquelle le sujet projette des affects pénibles et dépressifs qu'elle fait suivre directement d'une expression affective gaie (elle rit) et drôle (à l'épreuve de choix, la planche 2 sera choisie parmi les deux préférées avec le commentaire: "*c'est marrant*") annulant ainsi l'affect précédent. Dans le même temps, le personnage tire la langue, ce qui ne peut exprimer qu'un mouvement d'opposition boudeuse.

La F. F. A., dans la mesure où elle semble bien correspondre ici à un effort pour tout faire tenir ensemble pourrait être assimilée à un signe "lien" tel qu'il a été défini par Françoise Minkowska (9).

La deuxième réponse: "*Un château et là, un lac ou quelque chose comme ça*"

Enquête: "*Une petite colline avec un château et puis le blanc, j'imagine bien de l'eau qui descend*"

renforce cette idée d'un effort intense développé par le sujet pour tout faire tenir ensemble (D5 est rattaché à D6 et au Db15, ce qui aboutit presque à l'élaboration d'une Gbl) et pour lier des instances contradictoires afin d'éviter qu'elles s'opposent (et provoquent un éclatement intrapsychique). Dans ce paysage, produit d'une sensorialité aiguisée, "*le château dressé sur la colline*" nous évoque la projection d'un Moi idéal phallique et surpuissant tandis que "*l'eau qui descend*" nous renvoie davantage à un symbolisme sexuel urétral plus féminin.

L'association de ces deux types de symboles (phallique - urétral) dans une image unifiée (particulièrement esthétique) de laquelle s'échappe la sensation de mouvement ("*l'eau qui descend*" n'est pas une kinesthésie vraie; le sujet colle à sa perception jusqu'à y projeter la sensation endopsychique d'un mouvement pulsionnel intérieur) sollicite l'hypothèse d'une régression nostalgique dans un fantasme évoquant une bisexualité harmonieuse, sur fond de

⁸ voir Kühn R., Phénoménologie du masque à travers le Rorschach, Desclée de Brouwer, 1957.

⁹ Minkowska F., A la recherche du monde des formes, Desclée de Brouwer, 1956, pp. 105-134.

structure dynamique à coloration paroxysmale où désir et condamnation violente se renforcent mutuellement.

A la planche 3, on note manifestement une persévération du mouvement d'éveil de la sensorialité kinesthésiogène déclenché à la planche précédente: *"une rivière dans des rochers et un papillon qui vole au-dessus"*. Le sujet est sous l'emprise des affects et ne perçoit pas la banalité. La représentation d'une relation entre deux personnages humains - sans doute trop culpabilisée - est évacuée et remplacée par une recherche d'adaptation essentiellement narcissique où l'attachement régressif à l'image féminine maternelle est particulièrement évident (réponse additionnelle à l'enquête: *"Un vase avec un papillon ou un noeud peint dessus"*).

Ce n'est qu'à l'enquête des limites que Daisy arrivera à saisir la banalité avec cependant un investissement important du regard sans contact (*"Deux personnes l'une en face de l'autre"*).

La planche 4 révèle toute l'ambivalence à l'endroit de l'imgo paternelle et, par ricochet, envers l'imgo masculine (*"Je dirais, un monstre tout poilu avec deux grandes jambes, deux grands pieds, une grosse queue et une petite tête... Tout poilu (elle rit)"*). C'est aussi cette planche qui, à l'épreuve de choix, est la moins aimée: *"Ça me fait penser à une certaine puissance, à un certain écrasement. On dirait un peu qu'il est assis dans un grand fauteuil et qu'il vous domine."* L'anxiété phobique, le dégoût qui cache immanquablement l'envie du pénis (insistance sur *"une grosse queue, au milieu"*) et l'attribution d'une puissance à la fois dominante et oisive à ce personnage aux caractéristiques sensorielles tactiles particulièrement développées, font partie de l'éventail des réactions opposées suscitées par cette image noire et massive se détachant sur un fond blanc.

En réaction, la planche 5 fait surgir un surinvestissement narcissique-phallique de l'image de soi: *"Je dirais encore un papillon avec des ailes plus longues que la normale (...) ou alors, une dame habillée avec un chapeau de fée, avec une grande cape qui se partage en deux derrière"*.

L'image d'une femme de rêve, svelte et élancée dont la forme phallicisée est encore accentuée par la kinesthésie secondaire -*"Elle fait des pointes"* - (signe classique de paroxysmalité) produite à l'enquête, nous renvoie à la projection d'un Moi idéal tout-puissant déjà perceptible à la planche 2. Sans doute, cette forte prononciation narcissique est-elle essentiellement défensive, le sujet luttant contre une fragilité intérieure liée à ses propres pulsions désirantes ambivalentes. Même si la réponse additionnelle: *"Un cheval couché dont on ne verrait que deux pattes"* est difficile à interpréter, il importe de souligner que la kinesthésie passive qu'elle introduit vient s'opposer assez radicalement aux jambes dressées de la *"dame au chapeau de fée (qui fait des pointes)"*.

A la planche 6, la tache est scindée en deux parties qui sont chacune le lieu d'une projection symbolique opposée: le détail supérieur (D3) sollicite la réponse *"totem"* qui traduit la valorisation de l'objet pénien, tandis que la partie en dessous, comme l'indique le sujet, est associée à une *"peau de mouton"* qui reflète d'avantage l'attachement à la douceur et à la chaleur maternelle. Ici encore, on peut penser qu'il y a émergence de deux désirs quelque peu contradictoires.

En témoignent également les réponses données à la planche 7 qui font s'alterner des représentations bisexuelles: *"Deux cornes comme sur un casque de Viking ou quelque chose comme ça..."*; phalliques: *"Deux cygnes avec leur tête en l'air... Deux têtes de serpent"* et une dernière répondant à un symbolisme clairement féminin : (réponse additionnelle à l'enquête) *"Une entrée de grotte comme si on ne voyait que l'entrée"*.

L'ensemble de ces projections vont, en outre, toutes dans le sens d'une préoccupation majeure à l'égard de la présence ou l'absence de l'organe pénien et de la différence des sexes. Si l'image

feminine-maternelle n'est pas porteuse d'un attribut phallique ("casque de Viking avec deux cornes"), elle en devient étrangement inquiétante ("une entrée de grotte").

La confrontation avec la réalité de la vie des affects (planche 8) entraîne l'occultation de la banalité, comme à la planche 3, et la déviation de la charge pulsionnelle dans le corps. La production d'une réponse anatomie et plus particulièrement d'un "*crâne*" peut être interprétée dans le sens d'une difficulté à penser ces affects dont le sujet est par ailleurs particulièrement envahie.

L'imprégnation anxieuse objectivée par le long temps de latence et le contenu somatique trouve un certain apaisement et une forme de libération dans la représentation phallique ("*Un avion qui vole dans le ciel*") et la régression anale qui émerge à l'enquête: "*(...) il dégage de la fumée de plusieurs couleurs*".

La séquence se termine par une projection où le narcissisme esthétisant attaché à une symbolique contenantaine féminine-maternelle ("*Une soupière décorée par des dessins, de la peinture*") signe et confirme la reculade pré-génitale.

La planche 9 fait ressurgir l'angoisse paranoïde initialement évoquée ("*Je peux dire que je vois des yeux avec la tête seulement et au-dessus un chapeau avec des frous-frous. Mais je ne vois que les yeux. Je ne vois pas le nez et pas la bouche*").

Quant aux réponses de la planche 10, elles composent une synthèse suggestive de la problématique du sujet. L'effort déployé pour tout rassembler et échapper au dispersément est immense: "*(...) Je vois des animaux mais je ne saurais pas dire quoi. Ils ont des antennes sur la tête et on dirait qu'ils essayent de grimper sur le bois... On dirait des animaux étalés par étage avec au sommet les animaux pris en descendant... deux crabes qui tendent leurs pinces, en dessous les deux vers de terre. On dirait que les animaux montent une colline ou une montagne... (enquête)... Tout un étagement des animaux (...) comme si les animaux voulaient grimper au sommet, arriver au sommet (...) je vois deux animaux... ils soulèvent un bois. Comme ils sont arrivés au-dessus, on peut dire qu'ils ont gagné et qu'ils montrent quelque chose, qu'ils montrent la victoire*".

L'hyper-investissement de l'effort physique souligne la tentative soutenue pour canaliser et donner sens à l'éventail des tendances pré-génitales, aussi bien phallique ("*ils montrent la victoire*") que sadiques-anales (*grimper, monter, soulever*). Le désir d'atteindre et de concrétiser le but fixé est patent.

Enfin, les kan secondaires sont les petites touches supplémentaires qui viennent colorer l'ensemble d'un tableau essentiellement paroxysmal. Celui-ci nous permet de conclure sur l'hypothèse d'un conflit aigu entre un formidable besoin de puissance et une non moins écrasante censure surmoïque qui oblige à vivre toute la pulsionnalité sur le mode d'une régression pré-génitale qui s'observe dans les registres phallique, urétral et anal.

-
- **hypothèse:** Le caractère presque certain serait à mettre en rapport avec le caractère massif du conflit qui vient d'être évoqué. La régression pré-génitale, conséquence d'un échec génital douloureusement vécu, opère à tous les niveaux, phallique-urétral mais surtout anal-sadique, non dans le sens de la domination de l'objet mais dans celui, plus narcissique, d'une tentative d'auto-engendrement dans l'effort exténuant, avec comme visée de retrouver une forme d'indépendance et d'auto-suffisance qui lui permettrait de prendre de la distance par rapport à

un surmoi maternel aussi tyrannique qu'archaïque. C'est donc la question de la séparation-individuation qui obsède le sujet mais du fait qu'elle se pose à un niveau régressif, cette problématique est difficilement dépassable.

synthèse de la seconde passation

• approche formelle

La comparaison des valeurs attachées aux indices Rorschach, propres à chacune des deux passations, nous informe de plusieurs changements.

Le premier se manifeste dans l'infléchissement conséquent du F% et du F+% : le recours à l'activité rationnelle de la pensée s'est affaibli dangereusement ; l'approche formelle a perdu de sa pertinence et de son efficacité.

Parrallèlement, l'augmentation sensible de la somme pondérée des réponses couleurs (4 à la première passation, 10 à la seconde) nous suggère une perméabilité plus grande aux sollicitations chromatiques de la stimulation. Cette réceptivité correspondrait à une résonance affective et émotionnelle plus aiguisée mais aussi plus labile : d'un type couleur gauche à la première passation, on passe à un type couleur droit à la seconde.

L'apparition de deux kinesthésies humaines est de meilleure augure, elle signe l'aboutissement du mouvement identificatoire et l'enrichissement de l'élaboration fantasmatique.

Cependant, on observe que l'intensification de l'activité kinesthésique se précise surtout du côté des petites kinesthésies animales où, d'une somme déjà impressionnante de 7 "k" à la première passation, on passe à celle de 10 "k" à la seconde. C'est donc essentiellement l'inclination régressive de l'activité imageante qui se voit renforcée au cours du temps.

Il apparaît enfin que l'imprégnation anxieuse ne s'est pas atténuée au fil des années: à la seconde passation, on assiste à l'accentuation de la somme pondérée des réponses estompage et à l'apparition d'un phénomène clob (1.5 - 4).

• approche psycho-dynamique

Par certains signes nous pourrions penser qu'une évolution positive s'est réalisée : les banalités des planches 3 et 8 sont maintenant perçues. Mais comme il s'agit d'une seconde passation, l'enquête des limites les lui ayant fait percevoir lors de la première, cet indice est peu convaincant.

Si une kinesthésie humaine apparaît à la planche 7, la (H) de la planche 5 a par contre disparu.

On peut noter par ailleurs que la qualité perceptive s'est dégradée (le F+% chute de façon significative d'une passation à l'autre) et que le contrôle affectivo-émotionnel laisse à désirer (d'un type couleur gauche à la première passation, on passe à un type couleur droit à la seconde: 4 CF- 1Cpure- 1CF.)

Au plan de la régression libidinale, la tonalité anale est devenue plus prégnante: "*nuage de fumée noire*" à la planche 2 - "*algue-mousse gluante*" à la planche 4, sans compter l'étonnante réponse de la planche 6 sur laquelle nous reviendrons.

Mais surtout, on note une évolution régressive nette dans le sens d'un courant agressif-oral. Si à l'occasion de la première passation nous pouvions déjà percevoir une coloration de ce type dans le contenu de la planche 2 - "*Un bonhomme triste qui tire la langue*" - celle-ci s'est nettement accentuée au cours du temps et est repérable à travers de nouveaux contenus tels que - "*un crabe avec deux pinces au niveau de la tête*" (planche 1) - "*un crabe avec deux grandes pinces et deux petites au milieu de la tête*" (planche 3 - Cette planche choisie positivement lors de la première passation est désormais rejetée parce que "*c'est plutôt la bête qui ressort*") et une thématique de destruction et d'emprise agressive - "*j'imagine une bête avec deux énormes pinces qui est en train d'encercler et d'attraper une autre bête*" (planche 8).

Parallèlement, la note paranoïde s'est elle aussi intensifiée (planches 6, 9, 10). Elle se présente spécifiquement comme une défense opposée à l'inclination vers l'homosexualité.

A la planche 3 : "*Deux personnes l'une en face de l'autre qui auraient les mains plongées dans l'eau et au milieu, il y a un papillon qui vole.... (enquête) (...) Comme quand on met les mains dans de l'eau claire, l'eau bouge et ça fait comme des petites vagues, des reflets....*",

la position statique en face à face des deux personnes définit la distance défensive qui vient faire barrage au toucher érotique mais la sensation de mouvement qui se dégage de "l'eau dans laquelle elles plongent leurs mains" évoque la dimension uréthrale de la sexualité prégénitale à travers laquelle elles peuvent se retrouver.

Dans cette même perspective, le contenu projectif de la planche 7 : "*Deux femmes qui dansent dos à dos dont les cheveux sont perdus dans.... comme quand tu vois à la T.V., un ralenti et que l'image se prolonge.*", souligne l'investissement libidinal narcissique.

A travers la danse homosexuelle, le prolongement de l'image ((...) *un ralenti et l'image se prolonge*) tient lieu de lien (érotique) entre les deux femmes et occulte la question relative à la différence des sexes.

La réponse "*crabe*" qui apparaît à la suite de ces deux séquences kinesthésiques n'est sans doute pas un hasard, de même que le surgissement "*du fond d'une grotte, de deux yeux fixes sans visage*" (planche 9).

La défensive paranoïaque redouble d'intensité dès que le courant homosexuel se renforce.

Par ailleurs, à l'ambivalence que suscite l'imgo paternelle - "*Un monstre avec des énormes pieds, une petite tête, une énorme queue, tout poilu*" - s'ajoute maintenant une accentuation du dégoût : "*Je dirais un genre d'algue.... fin... de mousse qu'on voit encore bien quand on va à la mer, qui flotte sur l'eau, gluant....*" (planche 4).

La réponse de la planche 5, ébauchée lors de la première passation, est étonnante.

Après s'être identifiée à "une libellule" ou à "une sauterelle avec deux grandes ailes" contrariée dans son envol par le frein de l'image dévitalisante - "... *Je la vois en mouvement. j'ai l'impression que si on avait pris une photo, on l'aurait prise en plein saut, en plein vol*" - là où elle percevait autrefois une fée qui faisait des pointes, elle voit de part et d'autre d'une glace "*une vache avec ses deux pattes... les deux pattes de devant écartées.... couchée et dont on ne voit pas la tête*". Si nous soustrayons la barrière spéculaire de cette projection, nous obtenons à nouveau une expression désirante à forte tonalité homosexuelle.

Le thème de l'envol rebondit à la planche 6 où "*la petite bête (D 2) avec des ailes parvient à sortir, à se libérer de quelque chose (Dd 11)*", mais son corps, semble-t-il, reste pour ce qui est de sa moitié inférieure (D 12), emprisonné, "*pris au niveau du rétrécissement*".

Toute cette séquence alimente de façon étonnante l'hypothèse d'un fantasme d'emprise anale; le sujet se vivant prisonnière d'un couloir étouffant dont elle espère se libérer dans un effort d'auto-engendrement.

Mais a-t-elle le droit de faire une chose pareille? C'est la question cruciale qui semble se poser ici et qui n'est sans doute pas pour rien dans l'entretien de l'état paranoïde, incontestablement aggravé depuis le temps de la première passation.

A la planche 10, après l'assomption du désir pulsionnel phallique (" *(...) Une ville, au-dessus un monument (la tour Eiffel)... Toutes les autres couleurs représenteraient la luminosité, toutes les couleurs qu'on voit dans une ville quand il fait noir avec toute l'animation... On dirait des feux d'artifice... le rose pourrait représenter toute une bordure de fleurs au niveau des trottoirs de la rue...* "), l'ultime réponse est devenue : " *deux yeux avec les sourcils froncés qui montrent un air fâché* ", alors que, on s'en souvient, la dernière réponse lors de la première passation était "*... Ils soulèvent un bois . Comme ils sont arrivés au-dessus, on peut dire qu'ils ont gagné et qu'ils montrent quelque chose, qu'ils montrent la victoire.* "

Le retournement est saisissant !

• **conclusion:** La première passation faisait apparaître un mouvement de régression prégénitale, conséquence de l'échec génital, qui visait à restaurer le narcissisme à travers la récupération d'une toute-puissance phallique-urétrale mais surtout anale.

Cette régression s'accompagnait d'une identification virile - sans doute destinée avant tout à éviter la rivalité avec une mère vécue comme despotique - mais cette identification défensive se limitait à la sphère du fantasme.

La seconde passation montre qu'une évolution s'est produite dans le sens d'une relibidinalisation de la relation d'objet homosexuelle (par crainte de perdre l'objet d'amour primaire?), ce qui pourrait apparaître comme un progrès si ne se développait parallèlement, du fait de la sourde ambivalence qui anime la relation mère-fille, une dynamique défensive d'allure paranoïaque - par défense contre l'homosexualité - alimentée par des fantasmes d'emprisonnement et de persécution larvée, qui entrent en conflit avec l'idéal anal d'auto-engendrement évoqué plus haut.

4. Szondi

tableaux : fiche-protocole & graphiques

Interprétation dynamique du test de Szondi

On se trouve en présence d'un tableau dominé par un refoulement et une négation sévères (k-!) des aspirations sexuelles qui, orientées dans un sens actif-dominateur (s+!), inversi, probablement homosexuel, ne peuvent trouver d'autre issue que dans la régression prégénitale (m+! !), la sublimation n'étant pas possible en raison de l'incapacité du moi à se hisser à un niveau identificatoire autre que strictement conforme au désir de l'autre (Sch -! -, profil du moi qui cherche son identité chez l'autre (p-) tout en se niant soi-même (k-!) jusqu'à une quasi auto-destruction). A cela s'ajoute une intense culpabilité (P +-) qui est vécue partiellement sur un mode paranoïde (p-) et qui constitue le moteur de la régression aussi bien au niveau libidinal que du fonctionnement du moi, en même temps qu'elle alimente une extrême angoisse d'abandon (c'est l'autre signification possible de m+! !). Globalement donc, le sujet apparaît comme écrasé par un surmoi d'autant plus menaçant qu'il est peu conscientisé et projeté sur le monde extérieur.

Néanmoins, le sujet a tendance à se présenter comme sans besoin particulier (do) et comme satisfait de son sort dans la relation objectale (ho), d'autant mieux qu'elle a bonne estime d'elle-même en tant que personne qui veut bien faire et qui sans doute le fait (P +o) bien. Mais il n'empêche que cette bonne santé apparente est le fruit d'une négation farouche de sa frustration. Le facteur -soupape est le facteur d. La réaction do signifie probablement que la satisfaction pulsionnelle s'obtient essentiellement par le truchement d'une décharge anale: travailler, peiner, "pousser", nettoyer, gagner, accumuler etc.

De manière latente on voit poindre à l'arrière-plan une tentative de se libérer au plan de l'expression des affects plus érotiques (hy±) et de la recherche de nouvelles sources de satisfaction ou de nouvelles relations (d±) plutôt que de rester dans le monde clos où elle végète.

L'association s+! k-! m+! ! évoque une position "maniaque", hypomaniaque ou toxicomaniaque au sens large d'un activisme polymorphe antidépressif: elle souffre de "ne pas pouvoir s'arrêter" (*Nicht aufhören-können*), caractéristique commune à tous les "maniaques" au sens ordinaire du terme.

Enfin, on ne peut pas ne pas évoquer la composante épileptoïde qui se signale de la charge globale forte en e associée au caractère viril d'une part, et à la négation-projection intense d'autre part, ce dernier trait étant ce qui l'exclut du registre névrotique ordinaire (hystérique ou obsessionnel). On ne risque pas de se tromper en affirmant que la composante paroxysmale intervient pour une grande part dans l'organisation globale de la personnalité.

hypothèse: le caractère presque certain peut être mis en rapport avec un conflit aigu entre, d'une part un fort besoin d'émancipation et de puissance, et, d'autre part, une culpabilité intense associée à l'angoisse d'abandon et de séparation.

synthèse du test de Szondi

avant-plan	:	Angoisse de séparation. Sexualité agressive. Négation énergétique du conflit . Culpabilité. Climat de frustration extrême.
arrière-plan	:	Ambivalence généralisée.

synthèse	:	Le sujet se sent obligé de réaliser un projet qui n'est pas le sien en invoquant les contraintes de la réalité (adaptation forcée) d'où un fort sentiment de frustration associé à une culpabilité sous-tendue par une révolte latente.
-----------------	---	---

5. conclusion finale

Daisy nous apparaît comme l'exemple typique d'un sujet chez qui le surmoi est véritablement écrasant du fait qu'il n'est pas symbolisé mais fondé sur la déception fondamentale du désir de l'autre - la mère, sans doute déçue d'avoir engendré une fille - , ce qui voue le sujet à une existence placée toute entière sous le signe du sacrifice et de la réparation. L'identification précoce de Daisy au rôle d'enfant-thérapeute l'empêche d'évoluer vers une relation d'objet génitale.

Piégée dans cette relation de mutuelle dépendance où elle est devenue la béquille de la mère, elle s'efforce de restaurer son narcissisme de plusieurs manières, en cultivant un narcissisme moral qui ne l'émancipe pas mais qui, bien au contraire, l'aliène toujours plus, mais surtout en renforçant des tendances prégénitales sans doute déjà puissantes au départ, dans le sens phallique-urétral mais surtout dans le sens d'une toute-puissance anale qui soutient son culte de l'effort et du travail - plus dur c'est, mieux c'est! - et qui alimente par ailleurs un fantasme d'auto-engendrement, ce qui l'amène, en bonne logique anale, à s'identifier à un produit fécal. Cependant, la relation à la mère préoedipienne ne peut que nourrir une ambivalence extrême qui la fait balancer entre la révolte, la culpabilité, un grand besoin de s'échapper de la prison maternelle mais, corrélativement, une crainte extrême de perdre l'amour de cette mère toute-puissante.

Son identification virile, bien qu'elle soit défensive, alimente quand même un courant homosexuel qui, soutenu par un fort désir de retrouver un contact physique primordial avec la mère des origines, est contrecarré par des défenses qui s'orientent dans le sens d'une certaine paranoïa.

Bref, si elle a eu tant de mal à trouver une orientation en rapport avec un choix vocationnel vrai qu'elle n'a finalement pas embrassé, c'est par incapacité de poser un choix personnel qui, quel qu'il eût été, l'aurait de toute façon confrontée à une angoisse de séparation qu'elle n'a pas pu supporter, glissant dès lors vers les compromis homosexuels et les régressions prégénitales qui pouvaient lui conserver une illusion d'indépendance et d'individuation.

Vincent (27), garçon presque certain

1. présentation de l'adolescent

Vincent est l'aîné de deux garçons (le frère est trois ans plus jeune). Ses parents ont divorcé quand il avait 5 ans. Il vit avec sa mère (ménagère) qui le laisse assez libre. Le père est commerçant. Selon Vincent "il n'est pas très sévère mais a cependant des principes et est très traditionnel". "Je suis fort traditionaliste aussi dans mes opinions, nationaliste, royaliste, pour une Belgique unie; j'aime quand même un peu l'ordre aussi".

Vincent considère son frère comme très différent de lui : "moi je suis théorique, lui est plus pratique. Moi, je suis casanier, lui pas. Il ne s'en fait pas, parfois je l'envie".

Toujours bon élève, ses résultats scolaires en humanités atteignaient 89%. Ses projets d'avenir ont été multiples : "quand j'étais petit, je voulais devenir policier, puis, en primaire, historien, en humanités, aux environs de la 3ème, j'avais envie d'être journaliste, puis j'ai de nouveau pensé à être historien, ou professeur de latin ou de grec. Je lis beaucoup de livres d'histoire. Le désir d'aller à l'armée est toujours resté à l'arrière-plan. J'aime les stratégies de combat. Mes profs et le P.M.S. m'ont déconseillé de faire l'histoire ou la philologie parce qu'il n'y a plus de débouchés. Ils disaient que j'avais d'autres capacités et que je pouvais faire autre chose. L'économie m'intéressait aussi... j'ai voulu faire les H.E.C., mais je ne suis pas du tout "pratique". Un professeur m'a dit à la journée "portes ouvertes" que si j'étais théorique, il ne fallait pas faire les H.E.C. J'ai donc abandonné l'idée et je me suis décidé pour les "sciences économiques". Je n'ai donc pas choisi ça parce que j'aimais bien le métier mais à cause des débouchés; si je rate, je ferai alors l'histoire, c'est-à-dire ce que j'aime".

Dans sa dernière année d'humanités, Vincent se décrit comme suit : "Je l'ai dit, je suis très traditionaliste... et au point de vue politique, je suis tout à fait centriste. Je suis assez sociable, j'ai beaucoup d'amis... des amis à qui je confie tout. J'aime quand même bien la solitude... pour lire par exemple des bandes dessinées, des récits historiques, des romans de science-fiction, fantastiques ou policiers. Ai-je confiance en moi? Ça dépend des domaines; pour l'école, oui, je suis optimiste, réaliste et confiant en mes possibilités mais au point de vue sentimental, je n'ai pas confiance... je me sens démuné, je suis trop rêveur. J'aime le bien-être matériel... mais je suis un peu avare sur les bords... une motivation matérielle peut jouer avec moi. Je ne suis pas du tout un fonceur... j'aimerais pouvoir progresser de ce côté. Je n'aime pas prendre des risques". Son idéal pour l'avenir est de réussir ses études et sa vie professionnelle sans trop de problèmes. Il aimerait aussi beaucoup voyager et avoir des responsabilités dans son travail.

Nous retrouvons Vincent quatre ans plus tard. Il déclare d'emblée que, comme prévu, il a une licence en sciences économiques. Il a choisi de faire les deux candidatures à Namur chez les Jésuites puis les deux licences à l'université de Liège. Il précise qu'il "n'a raté aucune fois" et a même obtenu plusieurs grades chaque année. Il commence une 5ème année de "maîtrise" car il désire s'orienter vers les relations internationales. Il a, en outre, obtenu une bourse européenne pour aller séjourner quelque temps à l'étranger. Son "patron de mémoire" l'a envoyé à l'université de Milan où il va se rendre prochainement. Là-bas il fera un stage, en bibliothèques.

Il perfectionne également son apprentissage des langues, très importantes pour son futur métier. Il a suivi des cours intensifs et "très poussés" en anglais et en néerlandais pendant ses deux candidatures et il estime connaître parfaitement ces deux langues. Ensuite, il s'est orienté vers l'italien mais il ne domine pas encore bien cette langue car il n'a pas beaucoup l'occasion de "parler".

Sur le plan des études proprement dites, Vincent n'a pas eu de problèmes importants, son adaptation à Namur a été difficile (ville morte après 8h du soir, encadrement rigide, mauvaise acceptation de la part des étudiants namurois).

Sa motivation n'est pas toujours restée "au beau fixe" : "je subissais une ambivalence pénible. Je me demandais parfois ce que je faisais là... j'ai connu des moments très pénibles... je n'étudiais plus assez compte tenu de l'ampleur de la matière à assimiler... moi, j'étais plus porté vers l'histoire ou la littérature... ça a perduré d'ailleurs... mais j'ai dû passer au-dessus de ça et m'y mettre. Je savais très bien qu'une fois que je choisissais ma voie je ne pouvais plus la quitter. Il me restait quand même la motivation de pouvoir travailler dans un domaine international, dans des compagnies ou groupes où j'aurais des contacts internationaux au niveau économique, politique... entrer dans des services de la communauté européenne... devenir fonctionnaire, diplomate peut-être, oeuvrer en tout cas à la construction de l'Europe au niveau économique et politique... comme Luc Beyer, par exemple... c'est un peu un modèle pour moi... sauf que je serais plus axé sur l'économie que sur l'information. Mais il faut bien savoir que pour accéder à cette fonction il faut entamer tout un parcours du combattant. Il faut notamment passer un examen. J'ai pris mes renseignements, l'examen dure trois jours et la moyenne de réussite est de 2%...le système d'examen commence par un examen écrit sur des matières européennes ouvertes d'abord, puis axées sur le domaine choisi, économique ou autre! Ensuite l'après-midi, il y a une sorte de "Trivial Poursuite européen". Après cette journée, on peut considérer qu'on est repris comme candidat... Le 2ème jour, on est soumis à une interview orale le matin et à un examen de langues oral également, l'après-midi.

C'est sûr qu'il y a des milliers de prétendants... d'où sortent une vingtaine de sélectionnés qui vont constituer ce qu'ils appellent "la réserve". Il faut attendre quelques années, parfois, parce qu'il y a un certain "quotat" et on peut rester dans la réserve pendant deux ans ou même plus".

L'idéal de Vincent est donc très élevé et il est maintenant très motivé pour y arriver, tout en étant conscient que ce n'est pas donné d'avance. Ce but élevé lui est nécessaire, dit-il, pour surmonter les difficultés quotidiennes : "je ne m'accrocherais pas vraiment si je n'avais pas un but précis... mais il faut ménager aussi ses arrières... je pense quand même qu'avec mes compétences littéraires, mes connaissances en histoire et mon diplôme en économie, ce n'est pas mal... si j'avais des "relations" ce serait vraiment complet".

Malgré ses études universitaires, son investissement dans le domaine économique et son apprentissage intensif des langues, Vincent a gardé ses intérêts particuliers de jeunesse, notamment pour l'histoire : "je suis toujours comme avant très intéressé par l'histoire. J'ai toujours des idées politiques assez claires; par exemple, j'ai toujours eu le sentiment qu'il fallait un roi, une force pour diriger le pays, l'homme et ses compétences".

Dans son parcours étudiant, le jeune-homme a surtout été soutenu par la famille de son père, spécialement par ses grands-parents qui ont été tous deux professeurs à l'université. "Chez eux, les études étaient très valorisées", précise Vincent. Sa grand-mère surtout, a, par ailleurs, appris "plein de choses" à ses petits-enfants : "elle nous expliquait toujours le principe des choses, s'intéressait à nous, nous incitait à observer ce qu'on voyait...". Le père a terminé des études d'ingénieur agronome mais "il est quelqu'un de particulièrement instable, et a toujours voulu vivre dans le commerce... mais plusieurs de ses magasins ont périclité".

Du côté maternel, "c'est tout à fait différent". Sa mère et sa grand-mère n'ont pas fait d'études. Particulièrement attentives et protectrices, elles ont eu des difficultés à se séparer de Vincent quand il est allé à Namur. Elles ont cependant respecté son choix et "ont essayé de ne pas le troubler". Quant à son frère, il est aussi "très différent" de Vincent. Il a eu une scolarité plus perturbée et "a raté un an" en humanités. Il a entamé ensuite des études d'assistant social. Les

deux garçons s'entendent mieux que quand ils étaient jeunes mais ne se voient pas très souvent. Néanmoins, ils se livrent plus l'un à l'autre, discutent quand ils se retrouvent.

Vincent espère un avenir "très classique" c'est-à-dire qu'il désire avoir une vie familiale très stable, avec des enfants, et pas de problèmes financiers.

Il s'estime "très sentimental avec la personne de l'autre sexe", il a toujours "besoin d'avoir une passion en tête" mais n'est jamais passé à l'acte et n'a pas encore eu "d'amie dans sa vie". Il a le sens de l'humour et aime rigoler mais ne possède pas de trait de caractère saillant qui ferait que la relation se développe avec une fille! "Je ne suis pas fait pour la drague" explique-t-il,..."et elle aussi attend le premier pas de l'autre". Il se dit quand même qu'il rencontrera bien un jour une fille "spontanée" qui lui conviendra "sinon, je pourrai me faire moine!".

Vincent évoque également avec amertume des problèmes familiaux : "je suis toujours en quête d'une famille" s'exclame-t-il, comme si c'était un cri du coeur qui résume sa souffrance. Sa mère vit maintenant avec un compagnon : "c'est un homme qui a un fond très gentil mais qui a des problèmes d'alcool" précise-t-il. Vincent est très soucieux en raison de cette situation mais il "assume". Il avoue néanmoins que, peu à peu, il constate qu'il ressent de moins en moins ses sentiments et émotions : "je n'éprouve plus rien parfois... ça me rend triste... je reste quand même concerné mais...".

Son frère ne lui est pas d'un grand secours sur ce plan car "lui, il est plutôt d'un naturel à éviter, il laisse couler... il est plus sociable... il prend les choses de façon plus souple".

Vincent donne ainsi l'impression en fin d'interview d'une grande solitude affective.

N.B.: nous avons eu l'occasion de revoir Vincent après son retour d'Italie où il a effectué comme prévu un stage de trois mois. Il est très satisfait de cette expérience, ravi de l'ambiance qui régnait là-bas et des "sensation qu'il a pu vivre et n'avait jamais vécues jusqu'alors". Il résume son contentement par ces mots : "c'était sublime!". Il a gardé un contact avec des personnes rencontrées là-bas et projette de les revoir bientôt grâce à un rendez-vous pris en commun pour se rencontrer à Strasbourg ou à Bâle.

associations de mots au second temps de la rencontre

PROFESSION:	fonctionnaire, entrepreneur, historien, avenir.
ÉTUDES:	sciences éco, difficultés, motivation, avenir.
ADOLESCENCE:	développement, angoisses.
ADULTE:	responsabilités, âge mûr, enfants.
FEMME:	sensibilité, douceur, compréhension, maternité.
HOMME:	virilité, genre humain, puissance.
AVENIR:	richesse(s), enfants, bonheur, réussite.

2. TAT

synthèse de la première passation

Le mécanisme du refoulement a laissé son empreinte sur la plupart des projections du sujet : la fantasmatisation est réduite et l'élaboration narrative se résume souvent à des descriptions interprétatives où les retours aux détails de la planche sont nombreux. L'accent est mis sur l'éprouvé subjectif des personnages ou porté sur leur "airs" ou postures signifiantes d'affects. Les récits sont pour la plupart aconfliktuels. Pourtant, les lapsus et le retour du refoulé semblent bien indiquer que Vincent est plongé dans un état conflictuel à forte coloration oedipienne.

Les deux lapsus de la planche 4 sont à cet égard, assez significatifs:

Planche 4 *"Ici, ça a l'air d'être un jeune homme qui veut partir avec la fille qui essaie de la convaincre de rester. Mais comme on voit dans son regard qu'il a vraiment envie de partir, il partira quand même... ça m'a l'air d'être un regard d'intérêt... proposition alléchante".*

L'analyse du contenu latent suggérerait l'interprétation suivante : attiré par la femme, il paraît désirer partir avec elle, la séduire et l'accrocher parce qu'il est lui-même séduit, mais, de manière défensive, il construit un scénario inverse où lui se détache et elle s'accroche.

Si on veut ne retenir que le sens manifeste de cette séquence, celle-ci exprime évidemment le souhait d'être aimé. En partant, en mettant fin au lien oedipien, il espère déclencher un puissant élan affectif chez le représentant maternel (mère/grand-mère) qu'il imagine "très attachée" (cf. planches 5, 6 et 10).

Planche 6 *"Ici, ça a l'air d'être un jeune homme qui doit avouer quelque chose à sa mère mais qui est très embarrassé. Il l'a peut-être même déjà avoué car la mère à l'air d'avoir un regard lointain, triste. Mais j'ai l'impression que la grand-mère, enfin la mère, va pardonner car elle a l'air d'avoir une tête indulgente. Sans doute qu'il doit partir du foyer familial et la mère est très attachée à lui".*

planche 10 *"On dirait une mère qui vient se jeter dans les bras de son fils. Ça pourrait être la suite de l'histoire du fils qui veut partir. Donc, elle le comprend, lui montre qu'elle garde toute son affection.""*

La mise en scène de la planche 10 vient renforcer l'hypothèse d'une fixation forte à la mère (cf. planches 2, 4, 6, 10 et 14): le lien oedipien se maintient indéfectiblement. L'existence de ce dernier, tout en rendant plus difficile le pas vers l'indépendance, engendre parallèlement une forte angoisse de punition.

Planche 11 *(qui fait suite à la planche 10)*
"On se croirait dans un film de science-fiction avec des personnes qui fuient le long d'un chemin escarpé, qui s'apprêtent à traverser un pont.. Il y a une sorte de monstre volant qui s'apprête à les attaquer, à mon avis, il va les attraper."

Planche 12 *"Ici, ça a l'air d'être un prêtre, mais qui n'est pas en tenue de prêtre, qui fait les derniers sacrements, un jeune garçon qui est en train de mourir... Et il va l'assister jusqu'à la fin. Voilà".*

La question du "comment faire" pour accéder à la génitalité semble venir se dresser devant le sujet sans que celui-ci puisse "concrétiser" une réponse.

Planche 1 "... Un petit garçon qui aimerait bien apprendre à jouer du violon mais il ne sait pas très bien comment faire. Alors, il reste devant son violon et il réfléchit et il n'agit pas. Comme moi, souvent... Il va s'en aller fatigué de réfléchir".

Dans l'imaginaire de Vincent, le saut génital, bien que vécu comme un exploit aérien (cf. planches 16 et 17), conserve toujours une teinte narcissique et passive (planche 16, il est porté par son lit: "je me trouve sur mon lit et mon lit s'envole... pour finalement aller atterrir devant la maison de celle qui me tient à coeur"). D'autre part, à travers les différents récits, on observe que l'expression d'un courant désirant (planche 17) est aussitôt réfrénée par l'anticipation d'un malaise et d'un sentiment de déroute (planche 11) ou encore arrêtée par le rappel d'une instance castratrice qui "agrippe" le jeune homme par surprise et le "dévalise" (cf. planche 18).

Planche 16 "(Il a l'air très étonné). Ah oui, ce que j'imagine souvent comme ça, c'est que je me trouve sur mon lit et que mon lit s'envole et que je survole toute sortes de paysages pour finalement aller atterrir devant la maison de celle qui me tient à coeur".

Planche 17 "Ça a l'air d'être un acrobate qui monte à une corde et qui s'apprête à attraper un trapèze ou quelque chose du genre pour faire des acrobaties... Il a l'air content ? Je suppose qu'il est sûr de lui. Il va sûrement la réussir".

Planche 18 "(sourir). On dirait que c'est un homme qui se promène en rue et qui est surpris par deux mains qui l'agrippent et de la façon dont les mains l'agrippent, il va sûrement se faire attaquer et se faire dévaliser."

Ainsi, sérieusement inhibé, le sujet ne pourrait que régresser dans le fantasme et le sommeil (cf. planches 3, 14 et 16).

Planche 3 "Ça m'a l'air d'être un jeune garçon ou une jeune fille, on ne sait pas très bien, qui vient d'avoir une grosse déception et qui a l'air de pleurer. Elle est complètement effondrée. Déception sans doute sentimentale. Elle est au bord de son lit, à mon avis, elle va aller se coucher."

Planche 14 "Alors, ça, ce serait un jeune homme qui ne trouve pas le sommeil et qui a ouvert la fenêtre pour rêvasser en regardant les étoiles. Il a peut-être un problème sentimental, à mon avis, il ne partira pas et il va se résigner à aller se coucher."

Si la rencontre avec l'image masculine paternelle (qui n'est cependant jamais explicitement évoquée comme telle) est marquée par l'ambivalence et le conflit entre le besoin d'évincer le tiers-ennemi et l'angoisse de culpabilité, elle débouche, cependant, presque inéluctablement sur la condamnation et la punition (planches 7, 8, 11, 12, 18) avec un faible espoir d'être sauvé: il n'y pas un avocat mais un juge...

Planche 7 "Ça a l'air de deux gens qui n'ont pas l'air très honnêtes. Ça me fait penser à un avocat qui dit à l'accusé que tout se passera bien dans un tribunal. Ce serait plutôt dans le bureau du juge parce que l'avocat n'est pas en tenue. Mais avec la tête qu'il a, il sera sûrement condamné."

... et le prêtre de la planche 12 n'en est peut-être pas un!

Le spectre de la surveillance surmoïque est toujours présent, l'angoisse de castration est manifeste!

Ainsi, Vincent semble bien traversé par la crise oedipienne. A cet égard, le scénario imaginé à la planche 13 est assez éloquent : tout semble indiquer que le sujet projette sa propre tendance paroxystique sur la femme, dans un mouvement d'identification à un personnage frustré (exclu de la scène primitive ?) qui fait "une crise de nerfs" pour ensuite, dans un second mouvement défensif, se détacher de cette image féminine insatisfaite et fragilisée, afin de se restaurer dans celle du garçon, soutien actif de la mère.

Planche 13 *C'est un garçon qui semble fatigué, à mon avis, il vient de calmer la femme, de la mettre au lit, elle avait peut-être une crise de nerfs. Il va sans doute aller s'asseoir et s'endormir sur la chaise pour essayer de la surveiller."*

Toutefois, le véritable salut semble ne pouvoir être trouvé que dans le fantasme de régression dans le "sein maternel" où tendresse et douceur sécurisent, même si la menace continue de rôder aux alentours.

Planche 19 *"(Long temps de latence). On dirait une maison qui est isolée dans une tempête de neige avec les fenêtres qui sont illuminées. On dirait des petits lutins à l'intérieur, comme les 7 nains de Blanche-Neige qui sont en train de faire le ménage. On dirait qu'il y a un loup qui arrive et qui va venir roder autour de la maison, mais sûrement sans pouvoir y entrer."*

La question reste posée de savoir si le sujet est capable de perlaborer l'angoisse de castration ou s'il va persister à "chercher" l'autre en dehors de lui-même. A cette étape de la rencontre, il est sans doute, comme le personnage de la planche 20, en attente "d'un indicateur (paternel ?) qui doit lui fournir des renseignements."

hypothèse: Le caractère "presque certain" serait lié à l'inhibition de la sexualité génitale, inhibition qui contaminerait toutes les autres formes de démarche active et conquérante.

synthèse de la seconde passation

Ce qui nous frappe d'emblée, c'est un changement considérable entre la première et la seconde passation dans l'élaboration fantasmatique, le style défensif et la manière d'aménager le conflit. Si auparavant l'éclairage formel laissait apparaître une structuration narrative se réduisant souvent à des descriptions interprétatives, ici, les récits sont bien construits, originaux, racontés avec éloquence et emphase. Cette métamorphose, déjà bien perceptible à l'écoute du ton de l'expression langagière, est encore plus étonnante lorsque nous nous intéressons au contenu des histoires élaborées.

Si lors de la première rencontre Vincent semblait répondre à une organisation globalement névrotique (de type hystérique), appelant la condamnation et la punition en conséquence de l'accomplissement de ses vœux oedipiens, désormais, il semble se défendre tout autrement,

en projetant, peut-être à la manière d'un dramaturge existentialiste, son drame sur une scène extérieure.

A travers les héros qu'il met en scène, il parle de lui à la troisième personne, se glorifiant narcissiquement ou se rapetissant sans cesse - ce qui est le propre de la troisième personne, tantôt majestueuse tantôt dérisoire - ce qui l'autorise à en traiter comme s'il s'agissait d'un autre.

Planche 15 : *Oh, sinistre! Eh bien, on part loin, on quitte le continent européen et on se retrouve dans les Amériques, en Amérique du Nord, au temps de la conquête de l'Ouest, et un pasteur très mystique et ambitieux décide d'emmener son troupeau de brebis égarées vers les nouveaux territoires de l'Ouest, là où, dit-il, coulent le lait et le miel. Alors le voyage est laborieux, difficile, mais les fermiers galvanisés par leur guide atteignent ce qui devrait être les fertiles contrées d'un pays inconnu. Mais très vite, les problèmes surgissent : pauvreté du sol, endroit inhospitalier, inhospitalité des premiers occupants, et la petite communauté commence à se désagréger. Elle se voit enfin frappée d'une contagion mystérieuse qui décime ses membres. Le pasteur désespéré voit périr ses pauvres brebis et ne peut rien empêcher malgré ses prières. Mais la maladie semble l'épargner, comme si quelque chose voulait le punir de sa vanité et de sa naïveté. Il est condamné à errer seul au milieu de ses derniers compagnons de route, son rêve brisé."*

La narration s'élabore essentiellement sur le mode du détachement philosophique tout en faisant intervenir des personnages qui conservent une maîtrise parfaite et quasi souveraine de leurs affects.

Planche 8 : *Hou là là, ça devient plus compliqué ici! Nous sommes au sud de la Croatie, dans la ville historique de Dubrownik, encerclée depuis deux mois par les forces fédérales. Les habitants sont désemparés et bien souvent démunis de tout. Parmi eux, le pasteur protestant de la petite communauté luthérienne mène un combat de tous les instants pour venir en aide aux habitants. Il a un fils, un jeune fils de 15 ans, qui a perdu sa mère, mi-serbe, mi-croate, enlevée par les fédéraux. Aujourd'hui les bombardements se sont faits plus intenses et le père a fort à faire. Et c'est alors qu'il rentre à sa paroisse, éreinté, qu'il est atteint par les éclats d'une bombe. On l'emmène d'urgence dans l'hôpital de fortune, accompagné par son fils. Celui-ci soutient son père, mais ne pleure pas. On lit dans son regard la détermination de quelqu'un qui ne veut pas se venger mais qui veut en finir. Il a pris sa décision, il partira à Zagreb où il mobilisera les jeunes de son âge pour faire un tour d'Europe de plaidoyer pour la paix."*

Les thèmes qui se dessinent sur la trame des récits - défense des opprimés inconscients, expression moralisatrice de la mauvaise conscience de ceux qui ferment les yeux sur l'oppression ou flirtent avec le pouvoir, dénonciation de la malveillance qui s'infiltré et menace les hommes de bonne volonté... - témoignent d'un intense besoin de différenciation et même d'opposition avec rejet des normes établies.

Planche 7 : *"Là nous sommes dans la campagne française. nous sommes au temps des années 60, où l'agriculture commence à décliner et où les premiers rapaces - ces grands fermiers qui ne vivent que par le rachat des fermes en difficulté - commencent à faire leur apparition. Et nous vivons un de ces épisodes dans un petit village de la Normandie, où un vieux mécréant, qui n'en est pas à son premier coup, s'apprête à faire main basse sur un des plus grands domaines de l'endroit. Seulement le propriétaire de ce domaine est un homme têtu et résistant et refuse de vendre. Alors, le vieil homme va commencer avec l'aide de son fils, un petit notaire véreux, à faire des recherches dans le passé de ce propriétaire; il y découvre que celui-ci, pendant la guerre, a collaboré. Il le fait chanter et nous en arrivons à la scène*

où, dans la stupeur générale, le propriétaire renonce à son bien devant les conseillers du village, médusés. Et le père jette un regard satisfait et sournois à son fils qui a décidément bien accompli sa sale besogne."

De façon plus générale, nous assistons à une véritable systématisation de la révolte contre le père (représentant de l'autorité), et à une projection de cette problématique intra-psychique sur le théâtre du monde extérieur.

La contestation manifeste et radicale, de même que l'identification à la victime viennent fortifier l'hypothèse d'une dynamique à forte tonalité "paranoïaque" qui contraste de façon surprenante avec celle "plus hystérique" de la première rencontre.

En adoptant l'attitude détachée du philosophe, le héros occupe une position avantageuse qui lui permet de trouver une certaine satisfaction mégalomane. De même, en cultivant le désenchantement et l'acceptation par avance d'un certain échec, il trouve le motif quelque peu détourné d'alimenter encore ses idées de grandeur. (cf. planche 18).

Ainsi ce qui semble être occulté ici et qui ne l'était guère lors de la première passation, c'est la question de sa castration.

Tout se passe comme si le sujet luttait contre un courant désirant homosexuel passif totalement inconscient parce que totalement refoulé en entretenant des idées de persécution (qui négativisent la phrase "moi, un homme, j'aime un homme" en "moi, un homme, je déteste un homme" pour aboutir à: "je le déteste" parce que (par projection) "un homme me déteste") et en se retranchant dans le registre du rêve, de la mégalomanie et de la toute puissance narcissique infantile (cf. planche 14).

L'analyse du récit de la première planche laisse déjà entrevoir le refus catégorique et défensif de recevoir, de se mettre dans la position passive qui autoriserait l'échange : le cadeau des parents est dévalorisé et promis à la destruction.

Planche 1 *"Ça, c'est l'histoire d'un petit garçon, on est le lendemain de Noël, et à la veille de Noël, le petit garçon avait fait ses demandes pour les cadeaux de Noël. Alors, tout enthousiaste et fou amoureux de musique, il avait demandé une guitare. Seulement, les parents, un peu conservateurs, avaient considéré que la guitare, ce n'était pas un instrument digne de leur petit garçon. Alors ils lui ont acheté un instrument plus sérieux et utile, c'est-à-dire un violon. Et là, le petit garçon vient de déballer son cadeau et il se demande s'il ne parviendra pas à l'échanger contre un paquet de chewing gum. Voilà."*

Dans ce rejet, comme dans l'expression de la vengeance contre le père, le refus d'incarner l'idéal paternel est également perceptible.

Planche 6 *"Ah, là, c'est le drame de l'incompréhension des générations. C'est l'histoire d'une brave femme qui a perdu son mari très tôt, peu après la naissance de ses enfants, et ce même mari lui avait fait jurer, avant de mourir, de faire en sorte que son fils puisse réussir dans la vie, bien mieux que lui ne l'a fait. Il souhaitait qu'il devienne médecin. Les premières années se déroulent bien, mais un jour, à la faveur d'un voyage qu'il entreprend avec ses amis collégiens, universitaires plutôt, il découvre sa vraie passion parmi les décors d'un studio de cinéma : acteur. Longtemps, il réussit à cacher cette ambition à sa mère - tout en ne suivant plus les cours de médecine et en jouant les jeunes premiers au cinéma. Mais elle finit, évidemment, par l'apprendre. Elle ne peut se fâcher contre son fils, qu'elle adore, mais elle lui confie sa déception de voir ainsi les dernières volontés de son mari bafouées. Elle ne se décide pas, cependant, à le renier mais elle l'implore une dernière fois de*

changer sa décision. Le fils préférera la fuite, et ne reviendra que bien plus tard, au chevet de sa mère malade, dans un grand élan de réconciliation."

Toute forme de don et de création est dépréciée ("... l'art ne peut être qu'une représentation qui reste sans vie" - planche 16).

Planche 16 *Ah oui, c'est la surprise, celle-là. Il faut réfléchir, ici, il faut combler. C'est l'histoire d'un peintre qui n'avait qu'une ambition, c'est de pouvoir dans ses peintures reproduire le plus fidèlement possible le monde qui l'entourait. Il voulait que ses peintures soient presque aussi vivantes que leur environnement ou que les choses qu'elles décrivaient. Pendant longtemps il alla de village en village, de région en région, peignant jusqu'à l'épuisement, mais jamais satisfait de son travail. Il demandait aux gens, il les suppliait plutôt, de lui dire que son travail avait quelque chose de mystérieusement vivant. Mais les gens ne voyaient que des peintures, très réussies certes, mais seulement des peintures. Et après ces longues errances, le peintre comprit enfin que le vivant ne peut être imité ou approché par aucune forme d'art. L'art ne peut être qu'une représentation qui reste sans vie. Et c'est ainsi qu'il décida de laisser à jamais ses toiles blanches, se dépouillant de son orgueil de vouloir s'accaparer ce qui ne peut lui appartenir."*

Dans cette même perspective, le temps "réceptif-féminin" nécessaire à un "devenir créateur" ne semble pas non plus acceptable, ni pensable pour le sujet. Sans doute cette position réceptive sollicite-t-elle de façon beaucoup trop angoissante, le fantasme de castration lié au désir d'une satisfaction sexuelle passive. Il semble que ce soit uniquement sur le mode de la régression masochiste que ce souhait inconscient puisse se trouver exaucé (planche 3: elle = il est puni, enfermé au pensionnat).

Planche 3 *"Alors, là, nous sommes au début du siècle, dans le nord de l'Angleterre, région austère et froide comme chacun sait, et une jeune fille est malheureusement mal née, parce qu'il se fait qu'elle a un caractère enjoué et vagabond. Ce qui cause beaucoup de problèmes à sa famille très rétrograde. Sa dernière aventure a été une fugue avec son amoureux du moment, mais comme les fugues ne réussissent jamais, elle s'est fait rattraper et punir. La voilà donc dans un mi-pensionnat mi-prison pour jeunes, dans les froides landes écossaises, à méditer sur son triste sort."*

En outre, même si la solidarité homosexuelle est accessible à la représentation dans le cadre d'une révolte contre les tyrans (planche 9), elle ne peut cependant pas aboutir. D'une part, la victoire est laissée au tyran, ce qui reproduit le schéma masochiste, d'autre part "le jeune homme plein d'ambition, très jeune, mais aussi très naïf" abandonne ses troupes faute d'avoir une identification solide.

Planche 9 *"Alors... nous sommes dans la région de Herve au début des années '30. La crise vient de frapper de plein fouet toute l'économie mondiale et également l'industrie lainière qui fleurit dans cette région. Les ouvriers sont mécontents mais n'ont aucun moyen de le faire savoir, car dans certaines entreprises de lin, très conservatrices, les patrons sanctionnent durement les éléments récalcitrants. Un ouvrier, plein d'ambition, très jeune, mais aussi très naïf, décide de changer les choses. On fera la grève, dit-il. Si nous sommes solidaires, rien ne peut nous atteindre. Il convainc la plupart des ouvriers, sans convaincre le syndicat, qui ne les soutiendra pas. C'est ainsi qu'en plein été 31, des champs de maïs sont couverts d'ouvriers des industries du lin, qui se dorment au soleil. Le mouvement ne durera pas car l'entreprise ne durera pas, mais l'important, c'était d'avoir essayé."*

Au niveau du fantasme, il apparaît que le père ne peut former avec son fils qu'un couple malveillant et criminel sur lequel le sujet projette sans doute, afin de s'en dissocier, une partie de sa composante perverse (cf. planche 7).

La peur de la castration-punition à forte coloration oedipienne, perceptible dans le premier temps de la rencontre et liée à l'affrontement rival avec le tiers interdictif, est ici complètement évacuée pour être remplacée et contredite par une autre forme de castration répondant, cette fois, au schéma homosexuel inconscient. Le sujet affirmerait cette dernière comme étant extérieure à lui afin d'éviter le surgissement de l'angoisse réveillée par ses désirs de gratification homosexuelle-passive (cf. planche 15).

L'image féminine, quant à elle, peut être objet de désir, mais elle fournit surtout l'occasion de faire revenir le père, quelque peu outragé dans son honneur.

Planche 4 "Hm... Pour maintenant, on se trouve dans les quartiers populeux de Londres. Un jeune militaire, tôt démobilisé... et plein d'ambitions - membre d'une bonne famille - a été frappé par le sort car il est tombé amoureux d'une call-girl. Tirailé entre son devoir familial et professionnel et ses sentiments, il se rend en cachette, et régulièrement, au chevet de sa belle, mais son père, fin renard, commence à avoir des soupçons, le suit, et le trouve dans la loge avec sa dulcinée. Il s'emporte, fait une scène, désavoue son fils et repart sans un regard. Et nous voyons le fils avec sur sa figure une teinte de semi-rage et de semi-désespoir vouloir le rejoindre, mais retenu par la fille qui essaie de le convaincre, de l'inutilité de poursuivre la conversation."

La quête génitale n'aboutit pas : le héros identificatoire de la planche 11, menacé de castration, choisit la vie plutôt que le "diamant" pour sa belle.

Planche 11 "Bon, nous sommes dans un royaume imaginaire, au-delà des océans. Un jeune chevalier qui veut rentrer dans les bonnes grâces d'une gentille demoiselle a décidé de lui rapporter un diamant imaginaire plus gros qu'un rocher. Il est ainsi parti tout seul, dans sa frêle embarcation et après bien des déboires, a atteint une immense vallée aux parois abruptes. Il y avance prudemment et atteint un pont aux allures presque irréelles dans les nuées d'une cascade d'eau toute proche. Ce pont est défendu par trois oiseaux géants à corps d'autruche et à tête d'aigle qui interdisent tout passage. Mais le chevalier, petit malin, parviendra à s'en débarrasser en leur glissant entre les jambes et atteint l'autre rive où il découvre le gros diamant. Il tente de le retransporter, mais cette fois ne trouve plus de moyens d'échapper aux oiseaux monstres. Il leur abandonnera le diamant, plutôt que la vie, et rentrera bien plus modeste qu'à son départ."

Seul, peut-être, un semblable, "vieux fou qui prétend guérir les maladies de l'esprit", sorte "d'hypnotiseur" qui peut faire sortir le mauvais objet, pourrait-il effectivement apaiser notre jeune homme et le "rendre à la vie normale".

Planche 12 "Bon, voilà un jeune homme qui depuis quelque temps inquiète un peu sa famille parce qu'il adopte des comportements étranges, des crises de folie, entrecoupées de silences, et aucun médecin ne parvient à déceler le moindre soupçon de problèmes psychologiques ou mentaux qui pourraient expliquer ce comportement. Or, dans un village voisin habite un vieil homme que beaucoup appellent le vieux fou et qui prétend guérir les maladies de l'esprit par l'hypnose et l'imposition des mains. Les parents, réduits à la dernière extrémité, se décident à faire appel à ses talents. La séance a lieu, avec un artifice assez impressionnant, et oh! miracle, on note des accents de rétablissement chez le jeune. Le vieux fou proclame la puissance de ses dons. Les médecins argumentent un fort choc psychologique dû à l'atmosphère de la séance de guérison, tout comme, un peu, ils justifient

les réussites de certains exorcismes. Mais à quoi bon discuter le pourquoi du comment, car l'important, c'est que le jeune soit rendu à la vie normale.

Mais poser le pied sur la terre ferme (c'est-à-dire sortir du monde maternel) pour entrer dans le monde des hommes (paternel), ce désir (bien qu'il soit très fort) suscite toujours chez lui la même angoisse.

Planche 17 "Ici, c'est une histoire de liberté. Un homme est enfermé dans une prison pour un motif quelconque. Ça n'a pas beaucoup d'importance. Mais depuis tellement longtemps que ses souvenirs de l'extérieur, de sa vie à l'air libre, se sont estompés et ont dû faire place à son imagination. Il a perdu le fil de la réalité, et rêve. Seulement, pour échapper à la morosité et aux côtés négatifs de sa vie carcérale, il idéalise et il rêve de merveilleux. Il rêve de choses extraordinairement belles qui l'attendent en dehors de son univers clos et qui l'attirent. Et le rêve se transforme vite en désir ardent de vouloir toucher à cette réalité. Il décide donc de s'évader et de revivre la joie immense de se sentir libre. Il passe le mur de sa prison et dans la nuit, s'arrête, méditatif, suspendu à sa corde de délivrance. Il imagine encore dans l'obscurité de la nuit les choses qui l'attendent au lever du soleil. Sera-t-il heureux de ce qu'il va y trouver ? Tout dépend de l'espérance qu'il met dans ce qu'il attend."

Planche 20 "... Pour le moment, il est fatigué, il y repensera demain. Il n'attend que son bus et veut dormir".

conclusion: Il existe un contraste frappant entre la première et la seconde passation au point qu'on se demande s'il s'agit du même sujet.

Dans le premier temps, ce qui dominait, c'était une relation de dépendance régressive à la mère, calquée sur un modèle infantile, avec en filigrane une angoisse de castration qui paraissait s'inscrire dans le cadre d'un Oedipe tout-à-fait classique et qui débouchait sur une inhibition sexuelle et une passivité dans la relation d'objet génitale (hétérosexuelle) plus mollement rêvée, semble-t-il, que vraiment désirée. Nous en avons conclu que la passivité génitale pouvait, couplée avec la fixation infantile à une imago maternelle sécurisante, entraver le processus décisionnel dans la mesure où celui-ci impliquait une démarche active allant dans le sens de l'individuation et de la séparation d'avec la mère enveloppante.

Il n'était guère fait mention du père, dont on pouvait toutefois suspecter que l'élosion était le fruit du refoulement.

A la seconde passation, tout change. Le conflit avec tout ce qui peut symboliser le rapport à la loi et à l'autorité est au coeur de tous les récits. Mais ceux-ci sont projetés sur une scène extérieure où les drames se déroulent en l'absence du sujet qui adopte vis-à-vis d'eux et de tous les personnages qu'il met en scène une attitude impassible et transcendante, et une position souveraine, judiciaire. Aussi bien du point de vue formel que du point de vue de la tactique défensive, la position du sujet est typiquement paranoïaque : tout ce qui pourrait faire l'objet d'une problématique intrapsychique est objectivé sur la scène du monde extérieur et, dans le même mouvement, le sujet se débarrasse de toutes ses identifications à l'exception de celle, magalomaniaque, de juge suprême des actions des hommes. Autrement dit, il est dans la position de Dieu.

Il est devenu l'émule d'Alceste, le parfait misanthrope.

3. Rorschach

psychogrammes de la première et de la seconde passation

Passation:	P1	P2
R =	24	40
R 8, 9, 10 =	7	14
R 1-7 =	17	26

Phénomènes particuliers:	P1	P2
Reflet =	0	0
Paire =	9	14
Rem. symétrie =	0	0

Localisation:	P1	P2
G =	12	11
Gbl =	2	1
D =	8	24
Dd =	1	2
Dbl pur =	0	0
Ddbl pur =	0	1
DblD =	0	0
DdblD =	1	0
DblDd =	0	1

Contenus:	P1	P2
A =	6	11
Ad =	3	4
(A) =	1	1
(Ad) =	0	0
H =	3	4
Hd =	2	2
(H) =	3	3
(Hd) =	1	1

	P1			P2		
	K	k	T	K	k	T
K, k secondaires =	0	1	1	1	1	2
K, k statistiques =	2	0	2	2	5	7
K, k actives (a) =	4	1	5	4	5	9
K, k passives (p) =	2	0	2	2	5	7
K, k- =	0	0	0	0	1	1
Pas de K à la 3 =	0			0		

Déterminants:	P1	P2
F+ =	14	9
F- =	2	4
F+/- =	0	2
K =	6	4
kan =	0	5
kobj =	0	0
kp =	0	2
KC =	0	2
KC' =	0	0
kanC =	1	0
kobjC =	0	3
kpC =	0	0
kanC' =	0	0
kobjC' =	0	0
kpC' =	0	0
FC =	0	2
CF =	0	1
C =	1	0
FC' =	0	2
C'F =	0	0
C' =	0	0
Cn =	0	0
FT =	0	0
TF =	0	1
T =	0	0
FV =	0	2
VF =	0	0
V =	0	0
FY =	0	0
YF =	0	0
Y =	0	1

Anat os =	0	0
Anat visc =	0	0
Anat visc/os =	0	0
Anat total =	0	0

Rx =	0	0
Sg =	0	1
Sex =	0	0
Bot =	0	1
Pays =	0	1
Géo =	0	1
Ng =	0	0
obj =	4	3
masq =	0	1
vêt =	0	0
Frag =	0	0
Elm =	1	4
Arch =	0	0
Alimt =	0	1
Scien =	0	0
Symb =	0	1
Abst =	0	0

Ban =	5	5
-------	---	---

	P1	P2
Phén. CLOB =	1	0

Amputation =	0	1
Mor =	0	2
Manque =	0	0
Trou =	0	0
Amput + Mor =	0	0
Manque + Mor =	0	1
Trou + Mor =	0	0

	P1	P2
SK =	6	6
Sk =	1	10
Skans =	1	5
Skobj =	0	3
Skp =	0	2

		P1	P2		
DV1 =	0	1	DV2 = 0	0	
DR1 =	0	0	DR2 =	0	0
INCOM1 =	3	2	INCOM2 =	0	0
FABCOM1 =	2	4	FABCOM2 =	1	2

ALOG =	0	0
CONTAM =	0	0
AB =	0	1
HX =	0	3
AG =	3	2
COP =	4	4
MOR =	0	3
Cp =	0	0
PERS =	0	0
REFCULT =	0	0
PSV IP =	0	0
PSV DC =	0	0
PSV MEC =	0	0
PSV* =	1	0
CONFAB =	0	0

FD =	1	1
------	---	---

	P1	P2
Scom. =	16	24

Passation:

	P1	P2
R =	24	40
Refus =		

	P1	P2
G% =	58.3	30
D% =	37.5	60
Dd% =	4.17	7.5
bl% pur =	0	2.5
bl% total =	12.5	7.5

F% =	66.7	37.5
F+% =	87.5	66.7

G/K =	14	12
	6	6
G:K =	2.33	2

K =	6	6
C =	2.5	7
C' =	0	1
C =	2.5	8
k =	1	10
kan =	1	5
kobj =	0	3
kp =	0	2
T =	0	1
V =	0	1
Y =	0	1.5
E =	0	3.5

A% =	41.7	40
H% =	37.5	25
Anat% =	0	0
FA% =	8.33	7.5
Ban% =	20.8	12.5

	P1	P2
1. TRI coarté =		
2. TRI coartatif =		
3. TRI ambiéqual =		
4. TRI introv pur =		
5. TRI introv dilaté =	6 2.5	
6. TRI introv =	6 2.5	
7. TRI extrat =		6 8
8. TRI extrat pur =		
9. TRI extrat dilaté =		6 8

formule secondaire =	1	10
	0	3.5

RC% =	29.2	35
-------	------	----

CO% =	41.2	53.8
-------	------	------

Type couleur G =		4 1
------------------	--	--------

Type couleur D =	0 1	
Type couleur Id =		

active/passive =	5 2	9 7
------------------	--------	--------

Som Score Spéc (6) =	6	9
----------------------	---	---

Som Scores niv 2 =	1	2
--------------------	---	---

Som Scores Spéc (6) pond =	21	35
----------------------------	----	----

MOR =	0	3
FD =	1	1
Paire =	9	14
Reflet =	0	0

H+Hd+A+Ad:(H)+(Hd)+(A)+(Ad) =	2.8	4.2
H + Hd + A + Ad =	14	21
(H) + (Hd) + (A) + (Ad) =	5	5
H + A : Hd + Ad =	1.8	2.5
H + A =	9	15
Hd + Ad =	5	6
H + Hd : A + Ad =	0.56	0.4
H + Hd =	5	6
A + Ad =	9	15

Vêt + Masq =	0	1
--------------	---	---

	P1	P2
H : (H) + Hd + (Hd) =	0.5	0.67
H =	3	4
(H) + Hd + (Hd) =	6	6
(H) + (Hd) : (A) + (Ad) =	4	4
(H) + (Hd) =	4	4
(A) + (Ad) =	1	1
H + A : Hd + Ad =	1.8	2.5
H + A =	9	15
Hd + Ad =	5	6

COP =	4	4
-------	---	---

AG =	3	2
------	---	---

Alimt =	0	1
---------	---	---

synthèse de la première passation

- **approche formelle**

Conformité sociale, investissement des processus de pensée, c'est d'emblée ce qui ressort du premier psychogramme formel.

Le pourcentage très élevé de bonnes formes (87.5%) associé à un F% se situant légèrement au-dessus de la norme (66.7%) témoigne de cet appel constant à l'activité régulatrice de la raison.

L'adaptation à la réalité extérieure semble se faire sous un mode plus intellectuel qu'affectif. La dilatation introversive du T.R.I. nous signale en effet le privilège accordé à la fantasmatisation (six kinesthésies humaines sont proposées à cette première passation ainsi qu'une kinesthésie animale) en même temps que le caractère ténu de la sensibilité affectivo-émotionnelle ($\sum \bar{C} = 2.5$).

Si la maîtrise formelle et idéationnelle des sollicitations internes et externes opère efficacement, elle ne doit toutefois pas endormir notre vigilance à l'égard, notamment, de la présence d'une Cpure, de deux FABCOM1 et d'une FABCOM de niveau 2. Une confrontation avec une stimulation trop percutante pourrait entraver le travail d'élaboration psychique et faciliter l'irruption de l'affect. C'est ce que semble nous indiquer également le type couleur de droite.

- **approche psycho-dynamique**

La confrontation avec la planche initiale éveille immédiatement l'angoisse de castration - *"une tête de loup... (enquête)... avec deux crocs... (épreuve de choix)... je trouve ça agressif"*.

Après inversion du sens de la planche, la stratégie défensive mise en place est de type narcissique dévitalisé: *"un fauteuil"* qui se transforme à l'enquête sous l'effet d'une poussée à coloration mégalomane en un *"trône"* pourvu de *"deux accoudoirs"*. (La nécessité anaclitique de s'appuyer sur du solide est également perceptible à travers ces deux derniers détails.)

La projection d'un *"avion (...) très gros avec des hublots"* semble bien participer, elle aussi, de l'élan ascensionnel à travers lequel le fantasme d'une puissance dominatrice peut prendre forme.

La réponse additionnelle *"deux sortes de balcons avec une petite femme qui regarde"* souligne une autre position défensive du sujet: celle de l'observateur, en hauteur, caché derrière une identification féminine.

La kinesthésie statique de la planche 2, *"deux clowns qui se regardent"*, secondairement dépassée en kinesthésie active, *"... qui se tapent la main"*, exprime assez bien le besoin du sujet d'effacer la distance qui sépare les deux partenaires et d'engager, par le contact corporel, une dynamique relationnelle à coloration homosexuelle camouflée, ici, par le style ludique et parodique de la projection.

Le même phénomène s'observe à la planche 3: la répression affective devant la représentation d'un couple de même sexe - *"c'est deux femmes face-à-face"* - est débordée par la kinesthésie active qui associe les deux personnages dans un travail d'entraide. La diversion défensive par le thème de la coopération déssexualisée n'empêche cependant pas la pensée du rapprochement physique de faire surgir l'engramme d'une perception menaçante: *"une araignée qui a les pattes devant elle"*.

Le percept de la planche 4 est manifestement impressionnant et angoissant pour le sujet: *"(...) on dirait deux grandes jambes, avec deux grands pieds, les petits bras, le corps et une tête d'extraterrestre assis sur un tronc..."*. La réponse globale est reconstruite pièce par pièce à partir du **Do** en même temps que le caractère menaçant du personnage (paternel) est progressivement endigué.

Si la défense narcissique mégalomane déjà repérée à la planche 1, opère, ici encore, assez efficacement - *"une chauve-souris avec une couronne"* - elle ne parvient cependant pas à dompter l'angoisse d'une atteinte portée à l'intégrité corporelle, particulièrement manifeste à l'enquête: *"... ça peut-être aussi une arbre en train de dépérir"*.

Dans ce même contexte défensif, la thématique d'opposition véhiculée par la réponse additionnelle de l'enquête (*"Deux têtes d'élan ou de cheval opposées l'une à l'autre"*) et qui sera réitérée aux planches 6, 7, 8 et 9, sollicite notre attention. Sans vouloir anticiper sur la suite de la passation, nous suggérons l'hypothèse qu'en dissociant les protagonistes et en les plaçant nettement dos à dos, le sujet trouverait là le moyen d'éviter l'angoisse liée au face-à-face troublant et confrontant avec l'autre du même sexe.

La banalité de la planche 5, deux fois répétée, à l'envers et à l'endroit, signe la rigidité adaptative de même que la défense (à coloration paranoïde) "par" la réalité.

A la planche 6, l'impact de la symbolique sexuelle est d'emblée neutralisé par l'appréhension de la banalité: *"une peau de bête comme les carpettes, avec une tête qui me fait penser à un chat"*. L'accent porté ensuite sur les attributs phalliques - *"... une tête de chat avec de longues moustaches (...) deux visages avec deux petites barbiches..."* - soulignerait la tentative de réassurance renforcée par l'opposition dos à dos (déjà évoquée à la planche 4): *"... peut-être deux visages opposés l'un à l'autre avec deux petites barbiches"*, enquête, réponse additionnelle: *"un bateau avec une personne dedans. Je le vois deux fois. Ils s'opposent"*.

Le contenu de cette réponse additionnelle exprime assez bien le profond désir du sujet à incliner régressivement vers une ambiance calme, paisible et surtout aconflictuelle. Sans doute aussi, est-ce en raison du laisser-aller passif qu'évoque cette image que Vincent réaffirme vigoureusement la séparation : *"Je le vois deux fois. Ils s'opposent"*.

Ce conflit aigu entre le désir de passivité et son contre-investissement dans l'activité et la rupture est particulièrement manifeste à travers l'ensemble des projections de la planche 7. L'oscillation est constante entre les deux pôles: "indivision - séparation" de cette dynamique. Après avoir évoqué le mouvement séparateur, la quête d'une retrouvaille dans le regard de l'autre s'actualise tout aussitôt - *"ici, ce serait plutôt deux petites filles qui s'en vont d'un côté l'une de l'autre et qui se retournent la tête pour se regarder et une couette qui part vers le haut"*.

De la même manière, le signe lien vient directement faire pièce à l'idée de division:

- *"deux bonhommes avec des lapins sur leur tête"*
- *"ça me fait penser à deux filles qui dansent tête contre tête, opposées l'une à l'autre"*

Ainsi, en dépit de l'opposition réaffirmée, le désir de contact érotique à forte tonalité homosexuelle (masquée par l'identification féminine) revient en force.

La planche 8 est le lieu d'un choc majeur. La stimulation chromatique précipite manifestement une explosion violente d'affects vengeurs et destructeurs - *"deux hyènes qui mettent le feu à une hutte"*. La conjonction d'une C pure et d'une tendance au signe lien signerait la caractéristique ixoïde de l'expression pulsionnelle.

Le trouble et le malaise se prolongent à la planche 9 où, par-delà les thèmes ressassés de l'opposition dos à dos et de la réassurance par la greffe d'un appendice phallique - "*avec deux petites barbiches*" - surgit l'image étrange du "*monstre aux jambes écartées et aux énormes oreilles en forme de boules*". Cette projection activée devant l'archaïsme et la complexité de l'engramme - et qui condense différents contenus thématiques tels que le fantasme d'être aux écoutes ("*immenses oreilles*"), la vision effrayante d'une scène sexuelle ("*monstre aux jambes écartées*"), le sentiment d'inquiétante étrangeté ("*on dirait un extraterrestre*") - nous interpelle dans sa signification. Tout semble indiquer qu'elle s'est construite dans une tentative d'explication de l'inexplicable, de l'indéfinissable, tel le fantasme d'une scène primitive qui viendrait colmater le vide créé par la question énigmatique du mystère de la sexualité adulte ⁽¹⁰⁾.

Le champ intra-psychique du sujet semble hanté par cette question et submergé par la tension conflictuelle qu'elle provoque: "*deux sortes de têtes d'ours opposées l'une à l'autre avec du feu qui part là au-dessus*".

Enfin, sur les détails dispersés de la dernière planche, viennent s'accrocher une "multitude de petits monstres aux yeux menaçants". La forte tonalité persécutive qui se dégage de ce "rassemblement" vient clôturer un tableau où la forme paranoïde se profile sur le fond épileptoïde.

-
- **hypothèse:** Le caractère presque certain du choix reproduirait l'ambivalence profonde qui anime le sujet et qui s'exprime (sur la trame du protocole) par l'oscillation constante entre une orientation indépendante sthénique et virile et une inclination nettement plus passive et féminine à forte tonalité homosexuelle.
-

La prise de décision vocationnelle étant associée à la position active, individuante et séparatrice, Vincent ne pourrait pleinement l'assumer puisque constamment rappelé par son désir passif dont il ne sait pas encore faire le deuil.

synthèse de la seconde passation

- **approche formelle**

A cette seconde passation, le protocole s'est enrichi de 16 réponses. Cet accroissement de la productivité nous suggère déjà un besoin plus affuté d'expression ainsi qu'un investissement plus important dans la tâche projective.

On perçoit à travers l'étude du mode d'appréhension que c'est sur le détail - plus accessible perceptivement (60%)- et le petit détail (7.5%) que le sujet oriente maintenant préférentiellement son attention.

De toute évidence, des remaniements psychiques se sont réalisés au fil des années.

¹⁰ Rosolato, G., (1969), Paranoïa et scène primitive. Essais sur le symbolique. Gallimard, Paris, pp. 199-241.

Si au premier temps du testing nous parlions d'une sensibilité ténue aux sollicitations venant de la réalité extérieure, nous sommes amenée, maintenant, à user (nous aussi) des contrastes dans notre terminologie afin de traduire le renversement étonnant que nous observons à ce second temps de la passation: perméabilité à la stimulation chromatique (somme pondérée des réponses couleur: 2.5 à la première passation et 8 à la seconde), receptivité aux nuances de tons (somme pondérée des réponses estompage: 0 à la première passation, 3.5 à la seconde), dynamisme fantasmatique (nombre total de kinesthésies à cette seconde passation: 16) avec une certaine complaisance à l'imaginaire (10k dont 5 kan), composent le tableau (T.R.I. extratensif dilaté:6/8)

Tous les registres affectifs, pulsionnels (kobj:3),émotionnels et fantasmatiques sont exploités et s'expriment avec une grande aisance.

Cette exaltation de l'activité psychique reste en outre relativement bien contrôlée: d'un type couleur droit à la première passation, nous passons à un type couleur gauche à la seconde; le F+% s'est amoindri mais conserve un pourcentage acceptable; une unique kinesthésie négative est repérée parmi les 16 proposées.

Seule, la somme pondérée des scores spéciaux (35) nous signale quelques incongruités perceptuelles (INCOM1: 2) et mises en relation fantaisistes (FABCOM1: 4, FABCOM2: 1) qui nous laissent supposer certaines défaillances dans l'approche du réel objectif.

- **approche psycho-dynamique**

Le protocole débute par une projection similaire à celle sollicitée lors de la première passation, à cette différence près que l'on assiste maintenant à une certaine radicalisation de la dimension agressive - persécutive: *"un masque de loup et un nez crochu (...) avec des dents qui sortent..."* Enquête: *"Ça me fait penser maintenant à un sourire machiavélique"*.

L'opposition dos à dos s'actualise à nouveau: *"deux pélicans qui se tournent le dos"*, de même que le retrait défensif dans la dévitalisation lorsqu'émerge la représentation d'une proximité physique homosexuelle (toujours masquée par l'inversion identificatoire) - *"Deux danseuses (aussi) côte à côte... plutôt statue aussi"*.

La situation moins contraignante de l'enquête permet toutefois la levée de l'inhibition affective et l'apparition de la kinesthésie secondaire qui réamorce la dynamique contactuelle: *"... deux danseuses avec la main qui remonte"*.

A la planche 2, le mouvement identificatoire s'accomplit "pleinement" à travers une kinesthésie active au contenu sexuel agressif manifeste: *"deux danseurs qui frappent des mains avec des têtes de clown..."*

L'expression franche de cet investissement pulsionnel vient littéralement fouetter le fantasme de castration: *"... avec les deux jambes qui s'entrechoquent et comme un jet de sang qui sortirait du choc..."* .On peut penser que la castration est ici agie défensivement plutôt que subie (au plan du fantasme bien entendu) .

Aussitôt, le recours à la protection magique intervient à travers un kp au contenu religieux: *"quelqu'un qui prie"*.

A l'enquête, l'inversion figure-fond suivie de la superposition d'une nouvelle forme sur l'engramme initial (FFA) participe elle aussi d'une tentative défensive à valeur protectrice devant ce qui réactive le fantasme d'une atteinte à l'intégrité corporelle: *"... la tête d'un ours avec une espèce de médaillon entre les deux yeux et le médaillon serait le blanc au milieu."*

Par le biais de cette stratégie perceptive, la béance centrale se transforme en un objet de parure attractif.

A la planche 3, le percept de *"l'araignée aux dents crochues, fourchues"*, tel un bouclier offensif, précède maintenant la banalité: *"deux femmes qui puisent de l'eau dans une sorte de puits ou de fontaine"*, enquête: *"... le gris inférieur serait le reflet dans l'eau"*. Le mouvement rythmique ondulatoire suggéré par les reflets de l'eau éveille la sensation érotique et nous évoque à nouveau l'idée d'un désir de contact sensuel à forte teinte homosexuelle.

L'enquête nous indique cependant que Vincent reste toujours très perplexe devant la question de la différence des sexes: *"la silhouette des femmes, la protubérance dans les genoux, ça fait bizarre"*. La perception d'un corps masculin dissimulé sous des apparences féminines le déstabilise totalement.

Ainsi, le fait de mobiliser défensivement des kinesthésies féminines aurait valeur de protection contre l'homosexualité masculine passive. (En effet, entre femmes, la castration ne risque pas d'advenir. De même, dans la relation à la femme, le paranoïaque ne risque rien, ce qui explique sa fréquente fuite vers la femme.)

La planche 4 fait ressurgir l'image étrange et inquiétante du monstre: *"un géant avec des pinces assis sur une sorte de tronc d'arbre mais avec une tête d'extraterrestre (...) tête d'un monstre un petit peu indéfinissable..."*

La masse noire s'imposant sur le fond blanc ne semble pas pouvoir recevoir une inscription symbolique précise: le percept reste hybride, marqué des empreintes du manque: *"... on dirait presque qu'il n'a pas de bras, en tous cas pas de mains"*, altéré dans son intégrité: *"... ça me fait vraiment penser à une tête déformée avec les deux yeux tout au bout aux extrémités..."* Tout semble indiquer que l'instance paternelle ne peut trouver une définition signifiante pour le sujet. Elle resterait en suspens, sans support structurant, perméable aux infiltrations fantasmatiques les plus variées.

Comme précédemment, la planche 5 est rejetée à l'épreuve du choix; ce qui soulignerait à quel point, fondamentalement, la mésestime de soi est importante. A travers la séquence projective proposée, surgissent des percepts qui renvoient tous à l'identité sexuelle incertaine du sujet.

Après la réponse banale *"chauve-souris"* qui ne peut recevoir de positionnement réellement stable (*"elle peut-être vue de dos, d'en dessous, du dessus ou d'en bas"*), c'est l'image d'un *"bras mécanique aux deux pinces pour saisir"* qui émerge. La dévitalisation qui opère ici transforme le "corps vivant" en "corps machine" dont le centre semble renvoyer à l'énigme du vide. Enigme qui, selon notre hypothèse, questionnerait en vain l'Autre (paternel) dans une quête de sens: *"deux pinces pour saisir"*. (On se souviendra qu'à la planche précédente, le personnage de l'extraterrestre n'a justement et malheureusement pas de bras ni de mains pour répondre à l'appel!)

Ensuite, c'est la perception plus narcissique et féminine, correspondant à son désir profond, *"d'une fleur ouverte dont on peut voir le pistil"* qui fait surface suivie de la projection à coloration mégalomane de la *"silhouette d'une navette spatiale"*. La forme de celle-ci reste cependant floue et voilée: enquête: *"je la vois plutôt floue, à travers un nuage parce que les traits sont déformés"*. L'enquête se clôture par une réponse additionnelle dont le contenu: *"deux antennes d'escargot. Ça à l'air un peu mou là"* vient confirmer l'hypothèse d'un corps libidinalisé de manière diffuse.

A la planche 6, la neutralisation de la sollicitation sexuelle par l'appréhension de la banalité (*"une sorte de carpe de léopard ou de tigre"*) n'est plus aussi efficace que lors de la première passation: l'angoisse de castration perce très rapidement à travers la projection d'un

"chat écrasé" suivie de l'évocation d'une coupure géographique: *"deux fois l'Europe coupée en deux"*.

Le recours à la toute-puissance magique religieuse s'avère nécessaire pour restaurer le lien et conjurer la menace d'une division castratrice: *"une sorte de prêtre étendant les bras comme pour un baptême... (enquête)... c'est assez statufié... une espèce d'idole de bois, genre totem, les deux têtes de prêtre sont accolées l'une à l'autre et le bras qui s'étend"*.

A la planche 7, nous ne retrouvons plus l'expression de l'ambivalence (manifeste lors de la première passation) entre le désir de passivité et son contre-investissement sthénique dans l'indépendance et la séparation. C'est le mouvement libidinal clairement érotisé entre deux personnages de même sexe qui est ici particulièrement souligné: *"ce serait la silhouette de deux dames en train de danser à la turque"*.

Malgré le camouflage obscurcissant de l'inversion identificatoire d'une part, de la dévitalisation et de l'infantilisation, d'autre part (*"cheval à bascule sans tête"*), l'enquête nous permet d'assister à une véritable surenchère de cette dimension érotique: *"... déhanchement des courbes à l'intérieur (...) corps de cheval à bascule... qui va vers l'arrière et qui est en train de remonter dans une sorte de mouvement"*.

Nous remarquerons à travers la séquence projective offerte autour de la béance centrale, l'importance accordée au regard de l'autre (*"deux lapins en train de s'observer"*), de même que le besoin d'une réassurance dans l'accrochage à un objet fétiche protecteur (*"un oiseau à tête d'homme perché sur la tête d'un être humain"*). (Peut-être pourrions-nous suggérer que l'animal posé sur la tête serait comme chez les guerriers primitifs, à la fois un gris-gris, fétiche protecteur, et un leurre destiné à tromper l'ennemi.)

Le contenu de la planche 8, répétition quasi parfaite de celui de la première passation, signe toujours la forte composante épileptoïde de la dynamique pulsionnelle du sujet (*"deux ours en train d'allumer le feu des deux côté d'une hutte"*). L'ajout initial du *"blason"* assurerait une sorte de bouclier protecteur.

A la planche 9, la complicité cabotine et joyeuse entre deux *"monstres de feu"* vient défier, tout en l'annulant, le malaise et le sentiment d'étrangeté que peut susciter l'engramme.

Le contraste par rapport à la première passation est assez inattendu: nous n'assistons plus à l'inversion du sens de la planche, l'image inquiétante du *"monstre extraterrestre aux jambes écartées et aux énormes oreilles en forme de boules"* a disparu. La bonhomie et *"l'air affable"* des têtes d'homme vient se substituer à l'opposition franche des deux *"têtes d'ours"* perçues antérieurement.

Le retournement dans le contraire "positif" est donc particulièrement manifeste. La défensive paroxysmale initiale, mobilisée en raison du danger suscité par l'évocation d'une possible régression anale (*"un nez de cochon"*) se dépasse à travers le sursaut maniaque (*"bonhomie"*) associé à la régression orale (*"boules de glace à la fraise"*).

A la planche 10, nonobstant les "carapaces" protectrices et défensives initiales ("style insectes à carapace en train de déambuler") sortes de garde-fou à l'excitation pulsionnelle que provoque la stimulation ("une sorte de flux électrique (...) qui passe entre deux diodes... Ça fait penser à une sorte de mouvance, d'éclair..."), le courant ludique et amusant de la relation au pair persiste et devient même prétexte à un duo musical entre les deux "hippocampes" au lieu même où, précédemment, le sujet percevait un visage menaçant.

L'agitation épileptoïde semble plutôt prendre de l'ascendant sur la dynamique paranoïaque qui se profilait sur la trame du premier protocole.

Dans cette perspective, la dernière réponse ("la tête d'un lapin d'où sortirait une sorte de flux vert très bizarre (...) plus consistant qu'un flux, plus palpable") nous signalerait que le sujet n'est pas à l'abri du danger d'une déroute de la pensée qui serait l'équivalent symbolique d'un débordement paroxysmal ou d'une incontinence sexuelle.

• **conclusion:**

En guise de conclusion, si l'organisation paranoïaque est encore perceptible, il est possible qu'elle s'assouplisse dans la mesure où l'angoisse de castration liée à l'homosexualité passive viendrait s'exprimer plus directement dans un registre plus affectif qu'idéationnel.

4. Szondi

tableaux : fiche-protocole & graphiques

interprétation dynamique du test de Szondi

Du fait que, à l'avant-plan, le vecteur sexuel est quantitativement parlant le plus investi, on peut déduire que, pour le moment, c'est la question de l'objet sexuel qui est dominante.

Le sujet est frustré dans son désir de posséder et dominer (s+!) l'objet, si bien qu'il se demande (h±) s'il ne ferait pas mieux de s'éloigner (h-) de la demande d'amour (h+) qui sous-tend le désir d'objet.

Les censures morale (hy-) et réaliste-rationnelle (k-) fonctionnent normalement, suffisamment en tout cas pour permettre que l'affect rageur (e-) engendré par la frustration sexuelle, soit maîtrisé (e ±).

La position "réaliste-légaliste" du sujet l'induit à rejoindre une position de repli anaclitique, qualifiée par Szondi, qui a créé l'expression, de "névrose d'acceptation": p-d-m+.

La notion d'*Akzeptationsneurose* implique que le sujet, d'une part, tend à "accepter" les choses comme elles sont ou plutôt comme on les lui présente, et qu'il espère d'autre part et en retour, que pour prix de son acceptation, le milieu l'acceptera en reconnaissance du mérite qu'il y a à faire comme on doit faire.

L'attitude contraire est donnée par le trio inverse p+d+m-, position d'un sujet qui s'oppose au milieu ambiant (C+-) et se pose comme individu à part entière (p+), voulant être reconnu dans et pour son individualité propre.

Notre sujet présente le profil général de l'adaptation forcée (*Anpassung, Drill-Ich*) qui est celui de "l'homme de tous les jours" (*Alltagsmensch*).

L'avant-plan fait donc apparaître un sujet qui tend à faire corps avec son milieu et à en accepter les règles mais qui, en conséquence probable de cette soumission légaliste, développe une forte frustration sexuelle liée au sentiment de ne pouvoir ni posséder ni dominer l'objet.

A l'arrière-plan par contre, dans le vecteur sexuel, on voit poindre, discrètement, la tendance contraire à celle de l'avant-plan, tendance à l'inversion sexuelle (s-) associée au besoin de transgresser les interdits moraux (hy+) dans la recherche (d+) d'un nouvel objet-source de plaisir.

Le profil global de l'arrière-plan évoquerait une quête homosexuelle, n'était la défense extrêmement énergique que le moi y oppose, à la fois par la négation radicale (k-!) et surtout la projection (p-!), de sorte qu'on aboutit au renversement paranoïaque classique qui fait que, au lieu de se chercher un objet d'amour homosexuel, le sujet présente le syndrome de la "recherche du persécuteur": p-! d+!.

S'il est permis de croire que le sujet développe, de façon latente (à l'arrière-plan), une organisation défensive de type paranoïaque, on est fondé à penser que le profil normatif-adaptatif de l'avant-plan, surtout dans sa dimension de "protestation virile", participe, en tant que formation réactionnelle, du processus de négation de la tendance homosexuelle latente.

hypothèse: le caractère presque certain serait lié au conflit entre un fort besoin d'affirmation virile et une position de fond beaucoup plus passive, alimentée par un grand besoin de dépendance vis-à-vis du milieu (familial).

synthèse du test de Szondi

avant-plan	:	Profil typique de l'adaptation réaliste.
arrière-plan	:	Défense énergique, sur un mode essentiellement projectif, contre l'homosexualité.
synthèse	:	La tendance homosexuelle est violemment rejetée sur le mode projectif, entraînant une formation réactionnelle dans le sens de l'affirmation virile.

5. conclusion finale

Derrière une façade de normalité assortie de quelques traits phobiques et obsessionnels, couve une organisation paranoïaque assez fortement structurée.

Dans cette hypothèse, également valable pour Daisy qui serait son sosie féminin, la position presque certaine pourrait recevoir l'interprétation suivante; que veut dire être presque certain ? Cela veut dire, à mon sens, que le sujet a fait un choix de longue date mais que, au moment de franchir le pas, il hésite parce qu'une réticence inconsciente intervient du fait qu'il a le sentiment que son choix, orienté dans un sens viril pour le garçon, féminin pour la fille, est en contradiction totale avec sa disposition profonde, féminine pour le garçon, masculine pour la fille, et que luttant énergiquement contre sa nature profonde en usant de mécanismes qui vont au-delà de la simple ambivalence névrotique puisque, semble-t-il, toujours pour Vincent et Daisy, le point de non-retour paranoïaque risque d'être franchi, une stase se produit qui, en définitive mérite d'être considérée positivement, comme un temps de battement où le dilemme identificatoire qui sous-tend et entretient le dilemme vocationnel, pourrait, à l'occasion, dans une perspective thérapeutique, faire l'objet d'une utile et féconde remise en question.